

COMPTES RENDUS

De Boeck Supérieur | « Le Moyen Age »

2016/1 Tome CXXII | pages 111 à 219

ISSN 0027-2841

ISBN 9782807390676

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2016-1-page-111.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comptes rendus

Digital diplomatics. The computer as a tool for the diplomatist ?, éd. Antonella AMBROSIO, Sébastien BARRET, Georg VOGELER, Cologne–Weimar–Vienne, Böhlau, 2014 ; 1 vol, 347 p. (*Beihefte zum Archiv für Diplomatik, Schriftgeschichte, Siegel- und Wappenkunde*, 14). ISBN : 978-3-412-22280-2. Prix : € 44.90.

Ce volume reprend les dix-huit contributions en anglais, français, allemand, italien et espagnol du colloque tenu à Naples en 2011 sur la « diplomatique numérique ». Il poursuit une réflexion amorcée en 2009 dans la même collection (t. 12, déjà dirigé par G. Vogeler). En effet, comme le rappellent les É. dans une introduction efficace (p. 9–14), l’usage de l’informatique, désormais généralisé en diplomatique, entraîne de nouvelles pratiques qui méritent d’être mises en perspective. Ils ont de ce fait choisi d’organiser l’ouvrage en trois sections : la première tente de cerner les enjeux méthodologiques et théoriques induits par ces évolutions techniques, la deuxième aborde la question de l’élaboration des bases de données de chartes, et la dernière présente des résultats de recherches menées avec ces outils numériques. En dépit de cette répartition, tous les art. abordent néanmoins des aspects méthodologiques sur les usages de cette « digital diplomatics » qui à bien des égards peut paraître « magique » (B.M. Tock) comparée aux pratiques antérieures. Loin toutefois d’être purement théoriques, les contributions s’appuient sur des éléments très concrets, les A. n’hésitant pas à exposer en détail un système d’encodage de type TEI ou des formules statistiques. Il en résulte quelques passages très techniques mais nécessaires à la démonstration. Fort heureusement, le petit glossaire final réalisé en anglais par S. Barret permet au lecteur de s’y retrouver.

C’est que l’appropriation par les diplomatistes de ces outils récents et en perpétuelle évolution pose la question, présente en filigrane dans tout l’ouvrage, de leur maîtrise de cette technologie. Les historiens doivent-il se faire informaticiens ? Certains ont franchi le pas comme N. Perreaux qui a

programmé l'encodage d'une base de 150 000 chartes, G. Vasold qui a mis au point une méthode d'édition progressive et participative des textes ou C. Desenclos et V. Jolivet qui travaillent sur l'édition électronique en ligne *Diple*. D'autres comme G. Tilahun, M. Gervers ou A. Ivanovs se sont adjoint l'aide de mathématiciens, les deux premiers pour dater par l'analyse textuelle les chartes non datées de la base *Deeds*, le dernier afin d'opérer une publication sémantique des informations contenues dans les chartes russes du XIII^e siècle conservées à Riga. L. Duranti décale quant à elle la perspective en montrant que les principes fondamentaux de la diplomatie classique sont applicables – et désormais appliqués – aux sources électroniques actuelles. Dans tous les cas, comme le soulignent à la fois B.M. Tock, de façon générale, et J. Jarrett, en partant de son propre traitement des chartes catalanes du x^e siècle, le diplomate doit conserver la main sur l'instrument numérique et être conscient des limites des informations produites par les bases de données.

La constitution de ces dernières nécessite une réflexion poussée en amont, comme le montrent les présentations de D. Piñol Alabart sur les archives privées catalanes (*Arquibanc*), d'A. Ghignoli sur le site *Italia Regia* qui réunit les actes des pouvoirs souverains laïques italiens des VII^e–XI^e siècles, de R. Higgins sur les archives de Durham ou de Z. Vujošević, N. Porčić et D. Živojinović sur les actes aujourd'hui très dispersés de la chancellerie royale serbe. Tous ont été confrontés aux problèmes du système d'encodage utilisé, des critères de sélection des éléments retenus pour cet encodage, de l'interface proposée à l'utilisateur ou du degré d'implication octroyé à ce dernier. F. Capochiani, C. Leoni et R. Rosselli del Turco mettent ainsi en avant l'intérêt des formats « open source » qui permettent une édition de chartes aussi bien dans le cadre de lourds projets institutionnels que par des chercheurs isolés.

Une autre question de fond est celle de l'apport de l'informatique à la recherche : ne permet-elle que d'amplifier la capacité de travail de l'historien ? Un tel apport est indubitable : il a permis à E. de Paermentier d'analyser finement le *dictamen* de la chancellerie comtale flamande du premier XIII^e siècle, à M. Hänchen de montrer l'évolution de la *memoria* autour de deux abbayes cisterciennes du diocèse de Passau au XIV^e siècle, à l'historien de l'art M. Roland de proposer une typologie des chartes enluminées très dispersées, ou au paléographe D. Stutzmann de découvrir l'évolution du « profil scribal collectif » dans l'abbaye de Fontenay au XI^e siècle à partir de l'étude des lettres allographes. Comme le montre notamment cette dernière étude, illustrée par des graphiques à trois dimensions, les outils numériques ne permettent pas seulement d'aller plus loin, mais également de développer de nouvelles approches. B.M. Tock note ainsi que les bases de données croissent continuellement mais demeurent sous-exploitées ; le prenant au mot, N. Perreaux appelle à tirer les conséquences de cette numérisation des

corpus : à le lire, la « digital diplomacy » doit amener à un changement de paradigme, l'analyse factorielle permettant de traiter des centaines de milliers de chartes pour observer désormais des phénomènes sociaux à l'échelle de l'Occident latin.

Les É. ne partagent donc pas tous une même vision de ce qu'est ou doit être cette « diplomatie numérique » et c'est là l'un des intérêts majeurs de l'ouvrage que d'ouvrir le champ de la réflexion sur les tendances actuelles de cette discipline en plein renouvellement.

Thomas BRUNNER

Simon BARTON, **Conquerors, Brides, and Concubines. Interfaith Relations and Social Power in Medieval Iberia**, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015 ; 1 vol., 280 p. (*The Middle Age Series*). ISBN : 978-0-8122-4675-9. Prix : USD 59,95.

Spécialiste de l'histoire médiévale castillane, S. Barton analyse ici la signification culturelle et politique des relations sexuelles entre adeptes des diverses religions dans l'Espagne du VIII^e à la fin du XIII^e siècle. Le prologue, qui s'ouvre sur l'évocation de la fête des *Cantaderas* à León, rappelle les concepts de « Reconquista » et de « convivencia » qui s'attachent à l'histoire de l'Espagne et souligne le problème suscité par la promiscuité sexuelle. À partir d'une série de récits, parfois historiques, souvent légendaires qui mettent en scène chrétiens et musulmans, l'A. offre ensuite en quatre chap. une vision du sexe comme forme de pouvoir et de domination.

Le premier chap., *Le sexe comme pouvoir*, dédié au haut Moyen Âge, étudie les rapports entre les musulmans d'al Andalus et les femmes indigènes, depuis les mariages des premiers arrivants avec de nobles chrétiennes jusqu'aux esclaves ramenées comme butin lors des razzias. Les relations sexuelles imposées aux femmes chrétiennes par les musulmans sont ici vues dans la perspective définie par R. Mazo Karras : « La pénétration symbolise le pouvoir. Pour les hommes appartenant à un groupe, le sexe avec des femmes d'un autre groupe est une affirmation de pouvoir sur l'ensemble du groupe », et donc une humiliation, une désorganisation de la société des chrétiens.

À partir du second chap., *Délimitant les frontières*, l'A. se penche sur la situation postérieure à 1050, lorsque les chrétiens entament leur progression vers le sud afin de récupérer l'*Hispania* antique. L'accent est ici mis sur « l'anxiété suscitée par les relations inter-religieuses », une crainte de contamination pouvant mener à des conversions, qui se traduit par la prise de mesures civiles et ecclésiastiques pour les interdire à partir de la fin du XII^e siècle.

Damoiselles en détresse donne à S.B. l'occasion de souligner à nouveau l'attitude des hommes chrétiens face à leurs femmes emmenées en captivité, violées, souillées par les musulmans – dans les légendes qui circulent alors.

Il s'agirait ici, non plus de l'humiliation subie pendant le haut Moyen Âge, mais d'une atteinte à l'honneur de tous les chrétiens, un honneur qui repose en majeure partie sur la vertu et la pureté des femmes.

Le dernier chap. enfin, *Lubrilité et amour sur la frontière ibérique* rappelle les cas, historiques ou fictifs, de femmes chrétiennes choisissant d'avoir des relations avec des musulmans, et de musulmanes qui se livrent à des chrétiens et abjurent leur religion.

L'analyse menée par l'A. offre l'intérêt de rappeler l'importance des relations personnelles et intimes qui unirent pendant des siècles les femmes et les hommes de religion différente qui partageaient un même sol. Il est peut-être dommage que les relations envisagées le soient presque toujours par-delà la frontière, et qu'à de très rares exemples elles n'aient pas été également étudiées au sein de chacun des ensembles où chrétiens et musulmans vécurent ensemble. Par ailleurs, le point de vue adopté est celui des chrétiens : avant 1050, ils sont humiliés, après 1050 ils ont peur de la contamination religieuse et de la perte de l'honneur. Nous ignorons le point de vue adverse car nulle mention n'est faite des esclaves musulmanes qui faisaient partie du butin des chrétiens, ou des sentiments d'un père musulman dont la fille aurait choisi un mari chrétien et abandonné pour lui l'islam.

Le lecteur sera peut-être aussi un peu surpris de constater que « les musulmans » et « les chrétiens » paraissent souvent être immuables au cours des siècles. Or, les Almohades du XII^e siècle ne sont ni les musulmans de l'Espagne omeyyade du X^e ni ceux du sultanat de Grenade des XIV^e et XV^e siècles. De même, les chrétiens du XIII^e siècle ne sont pas ceux du IX^e. La contextualisation historique des divers récits, légendaires ou historiques, n'est pas toujours claire. Dans le troisième chap., de longues pages sont consacrées à la bataille de Clavijo, située en 844 et qui aurait mis fin, grâce à une apparition miraculeuse de saint Jacques en cavalier, au tribut annuel des cent vierges chrétiennes livrées aux musulmans. Invention des années 1160–1170, au sein d'un document plus complexe qui a pour but de justifier le paiement d'un impôt annuel au sanctuaire compostellan, la mention du tribut des jeunes filles livrées au « dragon » musulman doit certainement plus à l'imaginaire du XII^e siècle, nourri de la matière de Bretagne, qu'à celui du IX^e siècle. De même, l'importance accordée à l'honneur est plus propre au Siècle d'Or qu'au XII^e siècle.

On peut regretter que l'A. ait peu consulté la bibliographie française. Les travaux de G. Martínez-Gros, dont *L'idéologie omeyyade*¹, ont bien montré que les textes écrits dans l'Espagne califale ne pouvaient pas être pris au pied de la lettre, mais créaient une idéologie qui survivra à la chute du califat. Les mariages des émirs et des califes avec de nobles chrétiennes sont-ils une

1. G. MARTÍNEZ-GROS, *L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (X^e–XI^e siècles)*, Madrid, 1992.

preuve de la faiblesse des chrétiens ou, au contraire, de la recherche, par les musulmans, d'alliances indispensables pour se maintenir au pouvoir ? Dans son analyse des relations inter-religieuses aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, S.B. attribue aux chrétiens un discours d'exclusion à l'encontre des musulmans, qu'il met en parallèle avec les croisades, sans évoquer le statut de « religion officielle » depuis le code théodosien, qui exclut toute autre forme religieuse à l'exception du judaïsme. De fait, il aurait été intéressant de replacer les relations islamo-chrétiennes au sein d'un ensemble plus vaste, comprenant, non seulement celles qui furent établies dans l'Espagne médiévale entre chrétiens et juifs, ou musulmans et juifs, mais aussi la morale et l'imaginaire sexuels au sein de chaque communauté afin de donner à chaque récit sa véritable portée.

Ces réserves faites, celui qui connaît un peu l'évolution de l'Espagne au cours des ^x^e–^{xv}^e siècles se voit ici offrir une étude intéressante de l'imaginaire suscité par les relations entre les zones chrétiennes et musulmanes de la Péninsule au travers de l'analyse d'une multitude de récits tirés de chroniques, de poèmes et de romans, dont S.B. montre la prégnance et la longévité et qu'il analyse du point de vue du pouvoir.

Adeline RUCQUOI

Les Territoires de la Méditerranée ^{xi}^e–^{xvi}^e siècle, éd. Annelise NEF, Damien COULLON, Christophe PICARD, Dominique VALÉRIAN, Rennes, P.U. Rennes, 2013 ; 1 vol., 238 p. (*Histoire*). ISBN : 978-2-7555-2281-7. Prix : € 17,00.

L'histoire des études méditerranéennes est longue et complexe. Géographie, culture, réseaux commerciaux, la mer Méditerranée a été perçue et explorée à travers des perspectives, des méthodes et des sources très différentes. Le volume présenté ici s'inscrit dans une solide tradition, tout en offrant des idées novatrices et intéressantes. À l'origine de ce travail, il y a un séminaire consacré précisément à *l'Espace économique méditerranéen au Moyen Âge* animé à l'Université Paris 1 par D. Coulon, A. Nef, C. Picard et D. Valérian (tous spécialistes de relations méditerranéennes entre monde chrétien et monde musulman), qui sont aussi les É. de ce livre. Bien sûr, l'étude des dynamiques spatiales et économiques méditerranéennes n'est pas une nouveauté, mais il est vrai que, très souvent, ces études ont été réalisées à partir de l'analyse des espaces politiques au sein desquels les activités économiques se développent. Mais ici, le problème initial, comme indique A.N., est plutôt de comprendre comment s'est construit et a été perçu l'espace économique méditerranéen, quels sont les instruments, les pratiques et les acteurs dont les actions économiques ont eu des effets (p. 10). C'est-à-dire moins une histoire des échanges commerciaux – bien étudiées par les historiens – qu'une histoire des institutions mobilisées pour structurer une géographie commerciale, ainsi qu'une histoire des conceptions

et représentations de l'espace. L'espace diachronique de cette analyse est vaste, passant du *x^e* au *xvi^e* siècle, mais grâce à ce choix, nous pouvons comprendre la durée et la complexité des phénomènes analysés : les changements du droit et de la fiscalité se conjuguent à des notions telles que les eaux territoriales ou le contrôle des activités maritimes. Les conséquences spatiales de ces prémices semblent être particulièrement importantes : peu à peu, la mer Méditerranée est transformée en une mer de plus en plus ouverte sur l'Atlantique. De l'activité ibérique et africaine au Moyen Âge, on en arrive aux perspectives offertes par la découverte des Canaries et d'autres espaces maritimes.

Le livre s'ouvre sur une section dédiée au contrôle des espaces maritimes. B. Doumerc retrace l'histoire ancienne de l'acquisition de la mer Adriatique par Venise. Il montre comment le domaine maritime associé à la puissance navale s'est trouvé glorifié par une abondante historiographie (p. 17). D.V. montre avec une grande perspicacité la complexité de la course et de la piraterie en Méditerranée occidentale à la fin du Moyen Âge. Ce qui émerge, en effet, c'est une relation souvent ambivalente entre la piraterie et la puissance de l'État : d'une part, il montre une certaine corrélation chronologique entre l'essor de la piraterie et celui de pouvoirs forts qui mettent cette piraterie à leur service, d'autre part, il montre comment cette piraterie peut être perçue comme le symptôme d'une certaine faiblesse économique et militaire, compensée par le recours à une activité privée. D. Igual Luis propose une étude des ports dans le royaume de Valence entre les *xiii^e* et *xv^e* siècles. La spécificité de l'analyse réside dans l'étude de la mise en place progressive d'un réseau de ports sur la côte de Valence et le développement des outils de contrôle maritime structurés par des principes politiques, juridiques, infrastructurels et territoriaux. M.A. Chevalier analyse l'implantation des ordres religieux-militaires sur le littoral arméno-cilicien. C'est une histoire qui se développe entre les *xiii^e* et *xiv^e* siècles. L'A. montre que la possession de sites côtiers par les ordres militaires fut le résultat des stratégies politiques du prince d'Antioche Renaud de Châtillon, du roi d'Arménie Léon I^{er}, et des rois Hét'oumiens. Un autre cas d'étude lié à des ordres militaires est offert par A.C. Silveira, qui étudie le rôle des officiers de l'Ordre de Santiago dans la mise en valeur économique de la péninsule portugaise de Setúbal. Et le point de vue ibérique, évidemment, montre encore plus clairement la nécessité d'une perspective atlantique. Cette perspective est offerte par J.M. Bello Leon dans son étude consacrée aux îles Canaries, entre la Méditerranée et l'Atlantique à la fin du Moyen Âge. Il y a longtemps que le rôle nodal des îles Canaries dans l'exploration de l'Atlantique a été souligné par les historiens. À cet égard B. León trace un bilan historiographique, offrant une analyse du commerce et des routes et montrant comment, à la fin du *xv^e* siècle, la complexité sociale des îles Canaries (avec la présence de Castillans, de Portugais, de Catalans, d'Italiens, etc.) reflète déjà une partie importante du monde méditerranéen. Un point de vue similaire est proposé

par la contribution d'A. de Almeida Mendes sur les Portugais et le premier Atlantique (xv^e–xvi^e). Les siècles sont différents : l'A. montre une autre modernité atlantique, dont les grilles de lecture sont évidemment différentes de celles érigées en paradigme par les historiographies nationalistes et nord-américaines (p. 142). C'est l'histoire de processus dynamiques qui se mettent en place entre Europe du Sud, au Maroc et en Guinée, brisant les frontières géographiques et culturelles et dessinant de vraies sociétés multiethniques. La dernière part. du volume est dédiée à l'encadrement institutionnel, juridique et fiscal de la production et des échanges. La complexité du monde commercial et économique méditerranéen est mise en exergue par des cas d'étude particulièrement révélateurs. D.C. montre des traces de relations commerciales avec le monde islamique dans la documentation pontificale dès le milieu du xvi^e siècle. K. Reyerson évoque les stratégies commerciales des villes secondaires et M. Ouerfelli étudie les enjeux commerciaux dans les traités de paix et de commerce entre Pise et les États du Maghreb entre xii^e et xiv^e siècle. La dernière contribution, celle de C. Tavernari, nous offre une étude sur les caravansérails routiers et l'économie des échanges à travers le cas du Bilād al-Šām. La fondation des caravansérails semble avoir fait partie d'une vision commerciale générale liée à des critères de sécurité.

En bref, cet ouvrage collectif prouve une fois de plus la complexité des réseaux de relations méditerranéennes. Du point de vue des mécanismes économiques et juridiques, ce livre montre comment notre perception de la Méditerranée doit nécessairement se développer, en assumant des dimensions beaucoup plus vastes que celles utilisées par la précédente historiographie.

Alessandro VANOLI

La Personnification du Moyen Âge au xviii^e siècle, éd. Mireille DEMAULES, Paris, Classiques Garnier, 2014 ; 1 vol., 414 p. (*Rencontres*, 91). ISBN : 978-2-8124-2091-7. Prix : € 29,00.

Issu d'un colloque de Paris-Ouest-Nanterre en novembre 2010, le volume rassemble dix-neuf art. regroupés chronologiquement (Antiquité et Moyen Âge, Renaissance, xvii^e siècle, xviii^e siècle), une bibliographie et des index, ainsi qu'une introduction qui définit la personnification et résume les contributions. J'adopte ici inversement une perspective délibérément transversale pour souligner quelques enjeux.

Les art. de ce riche volume montrent la complexité de cette figure qualifiée de « fuyante » (p. 36) ou « tentaculaire » (p. 47) par D. James-Raoul, mettent en perspective historique ses définitions et usages, et étudient ses modalités et enjeux dans différents corpus.

D. James-Raoul et N. Cernogora s'emploient à cerner la personnification au confluent d'autres figures dans les arts poétiques respectivement

médio-latins et de la Renaissance, et montrent qu'elle appartient à un spectre de procédés visant à donner voix à des abstractions et à animer l'inanimé. La personnification ne se confond pas avec l'allégorie et s'apparente à la métonymie, la synecdoque, la métaphore, la prosopopée ou l'apostrophe par rapport auxquelles elle se définit progressivement : « personnifier » n'apparaît d'ailleurs qu'au ^{xvii}e et « personnification » au ^{xviii}e siècle. F. Callas la considère comme « stylème » ou « forme-sens », et en figuralité étendue ou restreinte tandis que B. Boudou l'envisage dans un système allégorique. Il apparaît en effet difficile de l'envisager isolément. Quant à H. Merlin-Kajman, elle aborde les « effets de personnification », la person-nification diffuse ou les « personnifications multiformes » dans les fables de La Fontaine, soulignant ainsi des frontières flottantes. S. Lojkin observe la concurrence avec la notion de « modèle ». On peut regretter inversement quelques flottements terminologiques entre les termes (symbole, stéréotype, type, exemple) chez M. Bournet, ou une utilisation curieuse d'Allégorie avec majuscule par B. Boudou.

Fortement présente au Moyen Âge, la personnification persiste du ^{xvi}e au ^{xviii}e mais s'infléchit de la prosopopée vers la description du corps. Peu compatible avec l'idéal classique, elle est concurrencée par l'idée de modèle et se rapproche du personnage. Elle apparaît dans différents corpus : littérature allégorique profane ou religieuse (Prudence et Martianus Capella : E. Wolff ; le *Chemin de longue étude*, le *Cœur d'amours épris* : M.D. ; Machaut, Digulleville : J. Drobinsky ; Rutebeuf, Jean de Meun : A. Strubel), littérature mystique (M. Porete : J.R. Valette), textes pornographiques (J.M. Fritz), poésie (Villon : G. Gros ; Ronsard : B. Boudou ; Ponge : F. Callas), les fables (La Fontaine : H. Merlin-Kajman), théâtre (médiéval : J.P. Bordier, Corneille : L. Picciola, ^{xviii}e siècle : M. Poirson et A. Sandrier) ou même l'iconographie (M.C. Gomez-Géraud).

Certains art. esquissent une typologie du personnifié : parties du corps (J.M. Fritz), entités politiques (la France : B. Boudou) ou géographiques (continents ou lieux : M.C. Gomez-Géraud, Rome : L. Picciola), entités collectives (le couple : M. Bournet, le Public : M. Poirson), instances psychologiques (Espérance : J. Drobinsky) ou paradoxales (Prèsloin : J.R. Valette).

La personnification relève d'un imaginaire du corps et d'un processus d'incarnation souligné à plusieurs reprises : M.D. distingue deux processus de personnification, l'un « descendant » (incorporation : « donner corps et vie aux abstraits » selon F. Callas, p. 304), l'autre « ascendant » (psychisation illustrée par les *obscenae* personnifiés) et H. Merlin-Kajman interroge le rôle du corps animal. Plusieurs contributeurs envisagent les rapports entre personnification, personne (physique, juridique, politique), *persona* (masque) et personnage. Certains soulignent son rapport à la facticité, la fiction, la falsification et l'illusion, voire la manipulation (F. Callas ; adynaton et ironie : A. Strubel). Visant à dramatiser la vie intérieure ou objective,

la personnification donne à voir et à entendre, dans une « énergie » de la métaphore (N. Cernagora) qui l'apparente à l'hypotypose ou en fait une « image hallucinatoire » (H. Merlin-Kajman, p. 295), « une « altérité visible et agissante » (F. Callas, p. 303) mais aussi parlante. Médiatrice entre les règnes (humain/animal, objectif/subjectif), la personnification revêt une fonction didactique et critique, mais surtout heuristique et herméneutique (F. Callas), par exemple pour dire l'histoire autrement (B. Boudou) ou transformer le regard (M.C. Gomez-Géraud).

Fabienne POMEL

Vanessa OBRY, *Et pour ce fu ainsi nommee. Linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 2013 ; 1 vol., 466 p. (*Publ. romanes et françaises*, 259). ISBN : 978-2-600-01712-1. Prix : CHF 109,00.

À cheval entre littérature et linguistique, cet ouvrage se consacre à un corpus de trois œuvres réparties dans le temps (*Floire et Blanchefleur*, *Ille et Galeron*, *Galeran de Bretagne*) sur lequel il se propose de mettre en rapport la description linguistique et la réflexion sur l'écriture, l'évolution de la désignation des personnages avec la question de la naissance de l'individu au cours de cette période des XII^e–XIII^e siècles (et également, comme on le verra, avec l'apparition d'un questionnement sur la validité du signe). La réflexion s'attache « conjointement à la forme et au sens des textes » (p. 31). Les six chap. sont regroupés en trois part. : une première s'occupe de relever et de quantifier le matériau linguistique (contextes d'apparition dans le premier chap. ; dans le second, noms propres et noms communs utilisés comme désignateurs), la deuxième passe aux phénomènes de construction du personnage (stratégies de désignation dans le chap. 3, avec les emplois référentiels ; désignation en adresse et en mention dans le suivant), la dernière se penche sur les faits d'individualisation des personnages (rapport entre désignateurs et identification dans le chap. 5 ; réflexion sur l'inadaptation éventuelle du signe et l'explicitation de cette inadéquation par les récits dans le dernier chap.).

On doit souligner la bibliographie très complète sur les œuvres abordées, le recours à des synthèses claires et averties des réflexions linguistiques existantes sur le problème exposé à chaque tête de chap. (le statut du nom propre, l'évolutivité d'un désignateur, etc.), et surtout la grande énergie consacrée à dresser des statistiques précises au sujet des thèmes abordés. Les tableaux dressés par l'A., les décomptes qu'elle a réalisés, battent parfois en brèche les idées reçues et assurent à la réflexion de se préserver de l'impression générale et du préjugé. Par ailleurs, l'A. prend en considération la variation que présente son corpus à travers les manuscrits, et non les seuls textes édités.

À de multiples reprises, l'ouvrage montre une évolution palpable dans les pratiques de la désignation, notamment entre *Floire et Blanchefleur* et

Galeran de Bretagne. Parmi les conclusions les plus notables, on mentionnera les progrès de la variabilité de la désignation ; la mise en valeur d'« effets de nom propre » (identité retrouvée ; absence d'un personnage soulignée, etc.) ; le soin croissant apporté à la préparation de l'apparition du nom au fil du récit (comme si le nom devenait une conquête). Particulièrement pertinent, le dernier chap., qui étend la notion de désignateurs aux « simulacres » que peuvent devenir des objets (les fleurs pour Floire) ou des êtres (Flourie, « désignateur imparfait » de Fresne, p. 379), et réfléchit au questionnement sémiotique mis en scène par les textes, de l'extrême coïncidence entre signe et être qui apparaît dans *Floire et Blanchefleur* (à ne pas mettre cependant sur le compte d'un « cratylisme naïf », mais d'une représentation enthousiaste de la *clergie*, p. 396) au souci constant de justification des noms dans *Galeran*, où le doute apparaît et résonne évidemment avec le thème de l'apparence trompeuse qui irrigue l'ensemble du texte. Particulièrement convaincant, le faisceau d'indices qui démontrent un traitement différent des désignateurs de référents masculins et féminins, ces derniers étant plus figés et moins sujets aux évolutions, à l'exception illustre de Fresne.

La seule réserve que l'on pourrait formuler concerne l'étroitesse du corpus. Malgré les textes, nombreux (l'index des œuvres en témoigne), appelés en renfort, il faudrait élargir le corpus pour vérifier certaines évolutions globales suggérées ici, ainsi que l'originalité de certains récits. En l'état, la prudence (louable et honnête) de certaines conclusions et le caractère déceptif de certains moments de l'enquête (ainsi, *Ille et Galeran* a souvent du mal à s'inscrire pleinement dans l'évolution qui se dessine de *Floire et Galeran*) appellent cet élargissement.

Damien DE CARNÉ

Die Urkunden Manfreds, éd. Christian FRIEDL, Markus BRANTL, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2013 ; 1 vol., XLII–804 p. (*Die Urkunden der deutschen Könige und Kaiser*, 17). ISBN : 978-3-447-06995-3. Prix : € 140,00.

Alors que la série des volumes éditant les diplômes de Frédéric II n'est pas achevée, C. Friedl, reprenant un important travail préparatoire de M. Brantl, propose ici une très belle édition des actes du fils de l'empereur, Manfred (1232–1266). Si la recherche le donne souvent comme l'un des enfants les plus chéris de Frédéric II, sa place dans le testament de son père fut réduite à une régence en Sicile au profit de Conrad IV (1250–1254) et il n'était que troisième dans l'ordre de succession sur le trône. En tant que prince de Tarente et seigneur de Monte San Angelo, il disposait néanmoins d'une base territoriale solide. Après la mort de Conrad IV, il parvint à consolider ses positions, élimina le régent désigné par Conrad, Berthold de Hohenbourg, et se fit couronner roi de Sicile en août 1258. Il conserva le pouvoir jusqu'à sa défaite devant Charles d'Anjou à Bénévent (26 février 1266), mais connut de sérieuses difficultés à partir de 1261.

168 diplômes (privilèges, mandements et lettres) sont présentés, augmentés de 131 *Deperdita* transmis dans des chroniques, des diplômes des rois angevins, etc. De plus, 42 des 168 actes sont connus par des originaux, ce qui est une proportion assez faible. Cinq diplômes peuvent être considérés comme faux (dont les trois privilèges en faveur de Messine) et trois comme douteux. S'y ajoutent six faux forgés à l'Époque moderne. Une majorité des copies (59) date de la seconde moitié du XIII^e siècle, 38 sont issues du XIV^e siècle, etc. 44 copies datent des XVI^e–XX^e siècles. La production de la chancellerie (en moyenne 0,9 acte par mois !) fut très maigre jusqu'en 1254 puis augmenta sensiblement dans les années 1257–1260 avant de se maintenir à un rythme de quatorze diplômes par an entre 1261 et 1265. 67 % concernent le royaume de Sicile, 10 % la Toscane et la Marche d'Ancône, 8 % le royaume d'Italie du Nord. 61 % des bénéficiaires sont des laïcs, 35 % des clercs et les 5 % restants furent délivrés essentiellement pour l'Ordre teutonique. Au sein des laïcs, les villes l'emportent largement contre la noblesse (respectivement 30 et 10 % des actes), ce qui reflète un changement de politique par rapport au règne de Frédéric II.

Jusqu'en 1263, Gautier d'Ocra exerça la fonction de chancelier, qui resta ensuite vacante. Il fut assisté par trois scribes, tous trois également chargés de hautes fonctions à la cour (dont le fameux Jean de Procida). 22 notaires ont en outre travaillé à la chancellerie (Donatus de Siclo, Vitalis de Aversa, Nicolas de Rocca, Petrus de Precce).

Les actes, en latin, sont majoritairement établis sur parchemin, de dimensions très variables (de 528 x 539 mm à 122 x 193 mm, sans le repli). 75 % d'entre eux sont plus larges que haut. Les privilèges officiels demeurent comme sous Frédéric II divisés en deux blocs mais ont perdu en allure et en beauté ; la liste des témoins a disparu (à une exception près, l'acte en faveur de Venise en 1257). Ils se distinguent mieux des simples privilèges à partir de 1259 par la datation en fonction des années de règne de Manfred. D'un point de vue externe comme interne, les actes se rattachent principalement à la tradition normande. Des formulaires *ad hoc* furent utilisés pour les délivrances de foires, les nominations à la tête d'églises vacantes, les exemptions fiscales... Les motifs de la délivrance figurant dans l'*arenga* sont classiques (souci du bien-être des sujets, salut de l'âme, devoirs envers Dieu, etc.). Les emprunts à la rhétorique frédéricienne sont étonnamment rares. On trouve des citations en majorité issues de l'Ancien Testament (Psaumes et Proverbes), des Épîtres de saint Paul, de l'Évangile de Luc. Quelques emprunts à saint Augustin, Cassiodore et au droit romain se rencontrent également, ainsi qu'aux lettres de Pierre de La Vigne.

Chaque diplôme est précédé d'une minutieuse présentation de la tradition manuscrite et du contexte d'émission de l'acte. Nombre de commentaires sont précieux, tels ceux accompagnant les traités conclus entre Manfred et les villes de Gênes et de Venise (n^{os} 33 et 79) ou la célèbre lettre

à l'Université de Paris (n° 162), qui reprit vraisemblablement un texte antérieur de Frédéric II.

Les index habituels de la collection des *M.G.H.* closent l'ouvrage (index des noms propres, des objets et des thèmes, listes des actes par récipiendaires et lieux de conservation) suivis par une copieuse bibliographie et une très utile table de concordances avec les éditions antérieures.

Le volume représente donc un remarquable outil de travail. Il devrait ouvrir la voie à de nouvelles recherches sur un règne qui réserve certainement encore des surprises.

Sylvain GOUGUENHEIM

Étienne ANHEIM, **Clément VI au travail. Lire, écrire, prêcher au XIV^e siècle**, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014 ; 1 vol., 406 p. (*Histoire ancienne et médiévale*, 131). ISBN : 978-2-85944-875-2. Prix : € 30,00.

Issu de la thèse de doctorat de l'A. soutenue en 2004, le présent ouvrage reprend les trois chap. consacrés à l'activité intellectuelle du pape Clément VI, analysée à partir des ouvrages qu'il a possédés et d'une belle collection de sermons inédits conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Le propos est organisé en quatre part. d'inégales longueurs. Débutant avec un portrait, orienté vers la production savante (p. 71–130), il se poursuit avec les méthodes de travail et de rédaction (p. 133–218), avant de pencher vers la façon dont ces dernières sont utilisées pour défendre une conception ambitieuse du pouvoir pontifical (p. 221–291) et son application concrète dans les tentatives de réforme entreprises, que ce soit pour critiquer l'attitude des clercs, pour justifier le jubilé de 1350, pour valider la canonisation de saint Yves ou encore pour contrôler l'enseignement universitaire (p. 295–338).

Mais le propos se résume mal du fait de sa richesse et de l'originalité de sa méthode. L'A. se défend en effet de vouloir livrer une biographie de Clément VI ou une nouvelle interprétation de son pontificat. Son objectif est plus ambitieux : il s'agit de réévaluer les usages du savoir à la fin du Moyen Âge et de considérer la façon dont ils se constituent et dont un personnage de l'ampleur de Clément VI en use dans le cadre de ses fonctions. En effet, il postule que le savoir, alors : « n'est pas seulement un capital culturel qui permet de parvenir au sommet de l'Église, ou une série de techniques facilitant l'exercice de la domination : il se confond avec le pouvoir et devient son expression même » (p. 351).

Appuyé sur une bibliographie mise à jour, remarquable par son ampleur, le propos de l'A. atteint son objectif, notamment grâce à l'attention qu'il accorde aux mots dont il se sert – mots justes et mots faux, selon l'expression d'A. Prost – et aux concepts qu'il convoque. Il parvient ainsi à montrer les aspects novateurs de la réflexion menée par Clément VI au milieu du

xiv^e siècle, refusant à raison de considérer la période avignonnaise comme une simple parenthèse dans l'histoire de l'Église et à se laisser hypnotiser par la renaissance italienne alors balbutiante, laquelle se pare, avec succès parfois jusqu'à nos jours, des traits de la nouveauté absolue. Mais É. Anheim ne cède pas d'avantage à la tentation de parer son héros de couleurs trop vives. En montrant les limites de l'originalité de sa pensée, il dégage les traits dominants d'une nouvelle définition sociale de l'Église et de la papauté, un demi-siècle après l'échec bonifacien.

La méthode vaut d'être décrite. Ayant établi que le pape reprend essentiellement les conceptions héritées d'Augustin et de Bernard, réinterprétées le plus souvent à l'aune d'un filtre aristotélien hérité du xiii^e siècle, il recherche la pensée originale dans l'agencement de ces dernières et dans leur contexte concret, offrant au lecteur une approche pleinement historicisée, qui convainc. Ainsi, « certains arguments ne prennent leur pleine signification que dès lors qu'on en a resitué la logique de production et de performance » (p. 270–271). Il propose ainsi une interprétation précieuse des conceptions de Clément VI concernant le rôle d'Avignon et la justification de la présence pontificale sur les bords du Rhône, montrant comment le pape valorise saint Jean – l'évangéliste de l'Esprit – plutôt que saint Pierre, dont la figure est si fortement liée à la résidence romaine. De même, il se penche sur la façon dont Clément VI tient compte de l'émergence des pouvoirs temporels et dont il n'en poursuit pas moins un projet théocratique fort, plaçant l'Église romaine et la papauté au centre des enjeux du temps.

C'est ainsi que son travail est fécond au-delà même de son objet puisqu'il donne envie d'appliquer une méthode semblable à d'autres questions, ne détachant pas les sources de leur contexte étroit de rédaction et liant la réflexion aux problèmes concrets auxquels elle compte fournir remède. On attend avec intérêt la publication d'autres chap. de la *Forge de Babylone*, titre original de la thèse de doctorat de l'A.

Philippe GENEQUAND

Carlo BAJA GUARIENTI, **Il bandito e il governatore. Domenico d'Amorotto e Francesco Guicciardini nell'età delle guerre d'Italia**, Rome, Viella, 2014 ; 1 vol., 236 p. (*I libri di Viella*, 175). ISBN : 978-88-6728-208-1. Prix : € 22,00.

Dans *Il bandito e il governatore*, C. Baja Guarienti suit le parcours d'un homme de « très bas lignage », Domenico d'Amorotto, fils d'un aubergiste de la montagne de Reggio, qui, après avoir dû fuir parce qu'il avait tué un homme durant une rixe, a regroupé autour de lui d'autres bannis et hors-la-loi. Domenico a joué, entre 1510 et 1523, un rôle politique et militaire à la tête de cette troupe et de la faction « gibeline » favorable à l'Église et il a, de ce fait, rencontré le chemin de personnages de tout premier plan, tels Francesco Guicciardini ou l'Arioste.

Le premier chap. du livre de C.B.G. met en évidence les caractéristiques de l'époque dans laquelle se situe cette histoire : d'une part, les Guerres d'Italie qui commencent avec l'arrivée des troupes françaises de Charles VIII à l'automne 1494 et qui bouleversent la situation de relatif équilibre dans laquelle vivait la Péninsule depuis la paix de Lodi (1454) ; d'autre part, « les guerres civiles de Reggio » à la connaissance desquelles C.B.G. a contribué au premier chef, puisqu'il a publié la chronique de Giambattista Bebbi qui faisait, une trentaine d'années plus tard (elle fut rédigée vers 1550), le récit de la lutte entre Guelfes et Gibelins dont le bandit Amorotto fut un des protagonistes¹ et un livre sur la guerre des montagnards². Dans ces deux ouvrages, C.B.G. s'intéressait essentiellement à l'histoire du territoire et tendait à publier les sources et à préciser les éléments utiles pour la reconstruire. Dans *Il bandito e il governatore*, on passe de ce que Machiavel nommait la « qualité des temps » (l'analyse d'un moment historique et de ses enjeux dans un territoire donné) à ce qu'on pourrait nommer « la qualité des hommes » : la rapide ascension politico-militaire de Domenico d'Amorotto s'insère et se comprend dans une conjoncture bouleversée par les guerres.

Les chap. 2–5 de l'ouvrage mettent en scène chronologiquement cette histoire singulière, avec les débuts de Domenico et la façon dont il joue un rôle dans la prise de Modène et de Reggio par les troupes pontificales de Jules II (chap. 2) ; l'entrée en scène de Francesco Guicciardini, et l'opposition symboliquement forte entre le bandit-banni Domenico et Guicciardini, gouverneur de Reggio (chap. 3–4), la guerre des montagnards et la mort au combat de Domenico au cours d'une bataille qui voit s'opposer, le 5 juillet 1523, dans la montagne de Modène, les troupes guelfes de Virgilio da Castagneto, partisan du duc de Ferrare et les Gibelins de Domenico d'Amorotto, partisans de l'État pontifical (on note, au passage, à quel point les noms de Guelfes et Gibelins désignent, certes, des factions armées mais n'ont plus rien à voir avec le sens politique qu'elles pouvaient avoir à l'origine). C'est un récit attentif aux sources, appuyé en particulier sur une très bonne connaissance des archives de Reggio, des lettres de Francesco Guicciardini, de la littérature de l'époque et des sources secondaires. Les liens avec l'approche de la micro-histoire (C. Ginzburg, évidemment, mais aussi *Le retour de Martin Guerre* de N. Zemon Davis³) sont revendiqués à bon droit par l'A.

Au-delà de cette reconstitution d'un parcours, on sent la volonté affirmée de partir d'une exception pour mieux comprendre la réalité d'une époque : la renaissance de la violence des factions à l'occasion de la situation inédite provoquée par les Guerres d'Italie, la stratégie de l'État pontifical, la permanence des liens entre familles et groupes, les rituels qu'ils partagent, tous ces

1. G. BEBBI, *Reggio nel Cinquecento. Le guerre civili fra guelfi e ghibellini del secolo XVI*, éd. C. BAJA GUARIENTI, Reggio d'Émilie, 2007.

2. C. BAJA GUARIENTI, *La guerra dei montanari. Guelfi e ghibellini fra Reggio, il Frignano e la Montagnana*, Reggio d'Émilie, 2010.

3. Paris, 1982.

éléments sont éclairés par la « lumière rasante » que ce récit projette sur ces événements, mineurs en apparence, mais significatifs pour qui sait les lire. On a l'occasion, en particulier, de voir à l'œuvre le gouverneur Guicciardini, qui essaie de convaincre ses correspondants (entre autres le cardinal Jules de Médicis) de se débarrasser de ce partisan bien encombrant. Il sait que c'est une puissance locale non négligeable, d'autant qu'il tient une place-forte d'intérêt stratégique, la Rocca di Carpineto, mais fera tout ce qui est en son pouvoir (politique et militaire) pour s'en débarrasser, en tentant de l'envoyer ailleurs puis de s'en emparer pour le faire pendre, cela sans vraiment y parvenir. Cet aspect de la politique concrète et quotidienne, avec ses difficultés et ses compromis parfois nécessaires, mais aussi avec ses principes, n'est pas toujours mis en avant par les spécialistes de Guichardin ; C.B.G. le met bien en évidence avec cet exemple concret et c'est un des apports importants de son livre. On notera que l'Arioste, gouverneur de la Garfagnana, territoire du duc de Ferrare, tendait bien davantage que Guicciardini à s'en remettre « à Dieu ou à la fortune » pour régler le cas d'Amorotto, trop puissant pour être attaqué de front, puisqu'il écrivait au duc qu'il valait mieux l'avoir comme ami que comme ennemi, « jusqu'au jour où Dieu fera en sorte que nous puissions plus que lui ». Mais, paradoxalement, comme on l'a vu, ce sont bien des partisans du duc de Ferrare qui finiront par avoir raison du bandit Amorotto... ce qui incite à être prudent avant de porter un jugement sur les principes politiques et leur application !

C.B.G. aurait pu s'en tenir à ces acquis qui sont loin d'être négligeables, mais il ajoute un dernier chap. à son ouvrage, pour s'interroger sur la réalité historique et ses représentations : il met ainsi en évidence les métamorphoses qui amènent à la création de la légende du bandit Amorotto. Il relit les textes qui au fil du temps modifient la réalité du personnage ayant réellement vécu pour le ramener au modèle du bandit légendaire et du hors-la-loi qui exprime des aspirations populaires. Il effectue ainsi une lecture historique et littéraire qui s'appuie en particulier sur des indications de méthode venant de Hobsbawm et de Borgès. Il y a là comme une seconde part. de l'ouvrage, qui permet une réflexion enrichissante sur le(s) sens à donner à ce type de parcours hors-norme sans privilégier une seule des possibles voies d'interprétation.

Jean-Claude ZANCARINI

Quentin ROCHET, **Les filles de saint Bruno au Moyen Âge. Les moniales cartusiennes et l'exemple de la chartreuse de Prémol (xii^e–xv^e siècle)**, Rennes, P.U. Rennes, 2013 ; 1 vol., 188 p. (*Mnemosyne*). ISBN : 978-2-7535-2750-8. Prix : € 16,00.

Ce livre est un mémoire de master 2 soutenu à Lyon II. Il s'inscrit dans le cadre de l'association qui promeut en France l'histoire des femmes et du « gender », créée en 2000 à l'initiative de la revue *Clio*. Q. Rochet est

actuellement spécialisé dans l'archéologie médiévale. Nul doute que s'il a l'occasion de conduire les fouilles qu'il appelle de ses vœux sur les sites des anciennes chartreuses féminines disparues, il pourra enrichir encore son travail sérieux et important pour la connaissance du monachisme et plus généralement de la place faite aux femmes dans l'Église médiévale. L'A. rappelle dans la première part. les circonstances qui ont vu émerger aux XII–XIII^e siècles un nouveau monachisme qui se veut exigeant et renouant avec la tradition érémitique et, dans la perspective du « gender », il dégage d'emblée les différences entre les ordres. Alors que les femmes sont le premier souci de la fondation de Robert d'Arbrissel, Cîteaux comme l'ordre des chartreux ne pensent pas spontanément à une branche féminine, voire même disent tout haut que les femmes ne pourraient pas supporter la sévérité de leur règle. Ce ne sont donc pas les responsables de ces ordres qui spontanément s'ouvrent aux femmes. La pression vient de l'extérieur et la création d'établissements féminins se fait attendre. Prébayon est, au milieu du XI^e siècle, la première maison féminine rattachée à l'ordre après avoir suivi la règle de saint Benoît et dépendu de Montmajour. Le XIII^e siècle voit dix fondations mais dès le XIV^e siècle celles-ci fléchissent et plusieurs maisons féminines disparaissent. Finalement en 1368, les nouveaux statuts de l'ordre interdisent de nouvelles affiliations. Il n'en reste plus que cinq à l'Époque moderne. Cartes et diagrammes des fondations cartusiennes sont éloquentes. Les chartreuses sont nombreuses dans l'est de la France, notamment en Provence mais une bonne partie du territoire français les ignore. Quant aux maisons féminines, elles ne s'implantent modestement que « dans les trous du maillage masculin » préexistant. Dans la seconde part., l'A. exploite les riches archives manuscrites de la chartreuse de Prémol. Les enseignements qui se dégagent de l'ensemble sont éclairants.

On aurait pu imaginer que, lorsqu'elle se produit, l'ouverture de l'ordre aux femmes entraînerait l'aménagement de la règle, fixerait clairement le gouvernement précis des communautés, leur composition (frères, convers et converses, prêtres), veillerait à la constitution et à l'exploitation du temporel de chaque établissement, à la disposition des bâtiments, au respect du *numerus clausus* de chacun, règlerait au départ l'encadrement spirituel et liturgique. On aurait pu envisager aussi que ces communautés seraient partie prenante au chapitre général de l'ordre qui se tient à la Grande-Chartreuse. Il n'en est rien. L'A. remarque à la fois la persistance des réticences masculines et les résistances féminines au tutorat : les cartusiennes supportent mal la tutelle d'un prieur imposé par l'ordre en 1260 à côté de la prieure élue, et disposent au total d'une large autonomie. De fait, la présence et le rôle des frères notamment dans la gestion des ressources, l'aménagement des activités quotidiennes et l'encadrement spirituel apparaissent mal. Autre anomalie : puisque l'intégration de ces maisons dans l'ordre est faible, on aurait pu penser que les évêques, dans la tradition millénaire du monachisme, veilleraient activement sur les nonnes. Or, il n'en est rien

non plus. L'A remarque que, de 1132 à 1230 tous les évêques de Grenoble sont d'anciens chartreux mais qu'on ne les voit pas intervenir chez les carthusiennes... Ce qui ressort clairement de la documentation disponible, c'est la place de l'aristocratie locale tant dans la fondation que dans les donations postérieures et le recrutement des nonnes dans ces lignages. L'impression d'ensemble qui se dégage de l'étude de la branche féminine – sauf éclat qui a abouti à l'expulsion de Prébayon en 1337 – est, dans chaque monastère, celle d'une interprétation très pragmatique, sans grave scandales mais avec beaucoup d'entorses par rapport aux coutumes d'un ordre qui se voulait si austère, si incorruptible, notamment en ce qui concerne le respect du désert, cette zone de solitude absolue autour du monastère, qui devait l'inscrire dans la tradition des Pères du désert. Premol avec tous ses domaines arrentés, levant tailles et droits de justice est une seigneurie ecclésiastique classique.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

Nun's Literacies in Medieval Europe : The Hull Dialogue, éd. Virginia BLANTON, Veronica O'MARA, Patricia STOOP, Turnhout, Brepols, 2013 ; 1 vol., xxxiii–367 p. (*Medieval Women : Texts and Contexts*, 26). ISBN : 978-2-503-53972-0. Prix : € 90,00.

Ce fort volume réunit les dix-sept communications présentées en juin 2011 à Hull sur le thème très vaste du niveau d'instruction des nonnes dans l'Europe médiévale. Les A. enseignent l'histoire ou les langues dans des universités très diverses (américaines, anglaises, suédoises, hollandaises, belges, allemandes, néo-zélandaises, etc.). De fait, le cadre de la réflexion est restreint à l'Europe du Nord où les études sont très avancées. Du point de vue chronologique, le champ parcouru est très vaste, il va des débuts du Moyen Âge au dernier tiers du xvi^e siècle, franchissant ainsi consciemment la fatale barrière. Du point de vue de la problématique, de façon explicite, il s'agit dans tous les pays étudiés et à toutes les époques de reconsidérer le jugement pessimiste que portait E. Power sur les nonnes anglaises de la fin du Moyen Âge dans son livre pionnier, *Medieval English Nunneries, c. 1275–1535*¹. Selon elle, leur niveau de culture était très faible. L'introduction dégage vigoureusement les enjeux. D'abord il faut s'entendre sur les termes. Par nonnes on entend non pas toutes les *mulieres religiosae* mais les religieuses d'un ordre cloîtré et suivant une règle. La définition s'assouplit cependant à partir du xiv^e siècle pour ce qui concerne les femmes se réclamant de la *Devotio moderna*. Il faut aussi éviter tous les postulats : instruction des femmes uniformément médiocre partout et en tout temps ; ou, au contraire, amélioration continue de la situation. Chaque A. a interrogé sans préjugé sa documentation en distinguant bien les divers niveaux de la « literacy ». Il s'agit d'abord de savoir lire et écrire, mais dans quelle langue ? Le latin ou seulement la langue vulgaire ? La maîtrise intellectuelle ira-t-elle jusqu'à

1. Cambridge, 1922.

permettre de transcrire un sermon prononcé en vulgaire ? Si le latin est bien assimilé, comment et à quelle fin est-il utilisé ? Simplement pour suivre les offices et réciter les prières, pour lire les auteurs présents dans toutes les bonnes bibliothèques monastiques ou bien au-delà : comme copiste de manuscrits, voire comme auteur ?

Cette publication est remarquable. Elle fait ressortir la variété des situations. Chaque A. est parti avec sérieux à la recherche la plus technique : relever les mentions de scriptorium, compter les livres provenant de monastères féminins, les identifier, scruter les notes marginales, les colophons – à la recherche d'une main qui pourrait être celle d'une *scriptrix*. Si on la découvre, il faut tâcher de la replacer dans son milieu familial d'origine, comme dans la hiérarchie des charges monastiques du couvent. Est-ce le milieu d'origine (classe sociale, milieu urbain) qui a favorisé le développement intellectuel avant l'entrée au monastère ou est-ce la profession qui a offert les possibilités ? Certaines régions d'Europe sont culturellement plus aptes à l'acquisition du savoir : c'est le cas de la Bohême où le trilinguisme est fréquent (tchèque, allemand, latin). Tous les facteurs possibles sont à considérer avant de proposer une évaluation des degrés d'instruction d'une communauté à un moment donné. L'impression d'ensemble est moins pessimiste que chez E.P. mais d'un pays à l'autre, d'un couvent à l'autre, à l'intérieur d'une communauté, on constate la plus grande diversité. À peu près partout, il n'est pas sûr que toutes les sœurs sachent lire et écrire. Le latin ? Retenons comme particulièrement précieuse la mise en garde de M. Hedlund : il faut abandonner une conception trop universitaire, trop élitiste, de la connaissance du latin : la plupart des nonnes ont acquis une teinture de latin, mais on ne leur demande pas de traduire Cicéron. Il y a aussi plusieurs niveaux possibles d'application de son instruction : telle nonne tient les comptes en latin mais serait bien incapable de lire une page de saint Augustin. Quant à Pétronille de Chemillé, abbesse de Fontevraud, elle s'est servie de sa culture pour obtenir des biographes du fondateur qu'ils exaltent son image à elle et non pour approfondir sa foi, voire pour produire une œuvre littéraire. Peu de nonnes s'appellent Hildegarde, Héloïse ou Herrade.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

Dariusz ADAMCZYK, **Silber und Macht. Fernhandel, Tribute und die piastische Herrschaftsbildung in nordosteuropäischer Perspektive (800–1100)**, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2014 ; 1 vol., 385 p. (*Deutsches Historisches Institut Warschau. Quellen und Studien*, 28). ISBN : 978-3-447-10168-4. Prix : € 60,00.

Il y a d'une part les débats, toujours recommencés, sur la circulation monétaire aux premiers siècles du Moyen Âge – et notamment sur « l'argent musulman » et son rôle dans les échanges. Il y a d'autre part la réflexion, au moins aussi vieille que l'historiographie polonaise savante, sur les « débuts

de l'État polonais » au ^x^e siècle et les facteurs qui favorisèrent et précipitèrent la cristallisation politique de l'État de Mieszko I^{er}. Sans mutuellement s'ignorer tout à fait, l'une et l'autre discussion peinaient à vraiment s'entrelacer. C'est précisément l'ambition de ce travail de D. Adamczyk, appuyé en premier lieu sur une analyse globale (« Makro-analyse ») de l'ensemble des trésors monétaires de quelque importance enregistrés dans l'Europe du Nord et de l'Est sur une durée de près de trois siècles, mais aussi plus largement sur les acquis les plus récents de l'archéologie médiévale (celle notamment des premiers complexes castraux de Grande-Pologne, en pleine révolution) et de l'anthropologie des métaux précieux. S'il s'inscrit dans un regain d'intérêt notable pour l'investigation des caractères originaux du premier État polonais, du premier duc chrétien à l'avènement de Boleslas Bouche-Torse au tournant du ^{xi}^e et du ^{xii}^e siècle, l'A. en dépasse certaines apories en faisant le choix d'une approche numismatique combinée à un élargissement assumé du cadre géographique mais aussi chronologique de l'enquête.

À la lumière de ces analyses, le miracle Piast pourrait bien être dû pour une part au détournement des flux de métal-argent monnayé d'Asie centrale vers l'Europe entre le milieu du ^{ix}^e siècle et l'an Mil, à la suite de bouleversement économiques et géopolitiques complexes dans le « monde des steppes » – et à sa captation réussie, au ^x^e siècle entre Oder et Vistule, par un groupe d'hommes ; ceux que l'on peut voir à bon droit comme les fondateurs d'un État, si l'on accepte d'accoler ce terme à un organisme peu territorialisé, et une économie de razzias et de pillage. Puis, vers la fin du premier millénaire, l'argent cessa de venir de l'est et l'« État polonais » n'eut d'autre choix que de reporter son attention vers l'ouest pour s'approvisionner en métal-argent. D.A. va plus loin : la pénurie de métal précieux et les excès du prélèvement sont peut-être à la source de certaines vicissitudes de l'histoire polonaise du long ^{xi}^e siècle, de la politique de coopération avec le Saint-Empire au début du siècle à la mystérieuse « réaction païenne » des années 1030. Il y a quelques raisons de le penser. Le ton se fait parfois un peu apodictique, mais dans l'ensemble, l'interprétation ne dissimule rien des nombreuses zones d'ombre qui demeurent. On lira pour s'en convaincre, à titre d'exemple parmi de nombreux autres, les observations sur la difficulté qu'il y a à estimer le coût de l'entretien d'une nombreuse droujina (p. 190–192), marquées au coin d'une saine prudence. Sans tomber dans le piège de la mono-causalité qui obère parfois les études numismatiques, D.A. avance quelques hypothèses nouvelles et étaye des intuitions plus anciennes. La mise au jour de nouveaux trésors viendra sûrement compléter le tableau brossé par l'A. ; gageons qu'il ne remettra pas fondamentalement en cause les grandes lignes d'évolution des flux monétaires telles que l'A. les dégage.

Mais l'ouvrage de D.A. est plus encore qu'une énième tentative de réponse à l'une des énigmes de l'histoire polonaise. C'est aussi une pièce à verser

à plusieurs dossiers jamais refermés tant ils sont constitutifs de l'histoire européenne au sens le plus large du terme. Dans un parcours globalement adossé à la chronologie, l'A., presque incidemment, offre un éclairage toujours intéressant, parce que nourri par une démarche que l'on peut dire globale, à des problèmes aussi cruciaux pour la compréhension du haut Moyen Âge que la genèse de la Rus' de Kiev, les causes de la grande poussée vers l'ouest des « Vikings » au IX^e siècle, ou encore la réalité du phénomène urbain du Rhin à l'Oural.

Sous la plume de D.A., l'irruption des proto-« Polonais » sur la scène historique devient une pièce d'un puzzle complexe et incomplet d'un « œcoumène fait d'interdépendances » pour reprendre ses mots (p. 289) – I. Wallerstein ou F. Braudel aurait sans doute parlé d'économie-monde – dont on peut tout au plus deviner les circuits, de Samarcande à l'Islande. Le spécialiste des monnaies médiévales trouvera peut-être à redire à tel ou tel aspect de l'analyse et de la démonstration. Celui qui, comme l'auteur de ces lignes, n'est rien d'autre qu'un banal médiéviste peu rompu à ces matières aura sans doute le plaisir et le profit de lire un beau morceau d'« entangled history » aux accents presque épiques. « Pour quelques dirhams de plus », en quelque sorte – mais c'est justement là qu'est toute la différence, nous explique D.A. avec brio, pour les premiers princes des Polonais comme pour de nombreux autres peuples d'Europe et d'Asie aux noms aujourd'hui bien oubliés.

Mathieu OLIVIER

Expropriations et confiscations dans les royaumes barbares. Une approche régionale, éd. Pierfrancesco PORENA, Yann RIVIÈRE, Rome, École française de Rome, 2012 ; 1 vol., VIII–350 p. (*Collection de l'École française de Rome*, 470). ISBN : 978-2-7283-0931-3. Prix : € 40,00.

Cet ouvrage se consacre à la publication de deux réunions organisées par l'École française de Rome en septembre 2009 puis avril 2010, dont le but était de réunir les meilleurs spécialistes de l'Antiquité tardive afin de réactualiser les points de vue autour de la question, débattue depuis 35 ans, de l'installation des barbares dans les différentes provinces de l'Empire romain d'Occident aux V^e–VI^e siècles. Plus précisément, la publication en 1980 de l'ouvrage de W. Goffart¹ avait suscité durant de longues années de nombreuses controverses qu'un livre plus récent de ce même auteur² a réactivées. La présence de W.G. à ces rencontres a permis que s'instaure à nouveaux frais un dialogue entre ce dernier et les autres chercheurs invités à y communiquer, mais ces discussions, parfois vives, ne transparaissent qu'au détour d'allusions dans certaines communications, notamment les

1. *Barbarians and Romans A.D. 418–584. The Techniques of Accommodation*, Princeton, 1980.

2. *Barbarian Tides. The Migration Age and the Later Roman Empire*, Philadelphie, 2006.

conclusions de P. Heather (p. 295–319), et il eût été bénéfique pour les lecteurs de ce livre de pouvoir y accéder par une transcription *in extenso* des discussions qui suivirent chacune des communications.

Le pari des organisateurs et É. consistait à mettre l'accent sur deux approches limitées du problème de l'installation des barbares dans l'Empire : celle des conséquences subies par les populations romaines, sous la forme de confiscations ou d'expropriations, dont l'historiographie ancienne, celle des *xix^e* et *xx^e* siècles, s'est souvent faite l'écho, alors que les sources témoignant de ce genre de violences sont singulièrement ténues ; celle d'une approche strictement régionale de la question dont le caractère heuristique prévaut largement chez la plupart des chercheurs aujourd'hui. En effet, il est désormais inconcevable de traiter de ce sujet de manière globale, et dans l'espace et dans le temps, les implantations de peuples qui allaient ensuite donner naissance aux royaumes romano-barbares n'ayant ni les mêmes formes ni la même pérennité. Ceux qui s'installent ou sont installés par Rome au *v^e* siècle, Burgondes, Wisigoths, Vandales, intègrent l'espace occidental de l'Empire dans un contexte politique et militaire où celui-ci est encore dominant. À la fin du *v^e* siècle et au début du *vi^e* siècle, lorsque se forment les royaumes ostrogothique, franc et le royaume wisigothique hispanique à partir de 531, Constantinople a décidé depuis 475 de faire l'économie de la présence d'un empereur en Occident et ces royaumes romano-barbares, devenus des entités politiques autonomes, reconnaissent, avec plus ou moins de tensions diplomatiques ou de conflits directs, la tutelle de l'empereur d'Orient sur l'Occident qui leur confère cependant en grande partie leur légitimité sur leurs rivaux respectifs. L'installation des Lombards en Italie dans la seconde moitié du *vi^e* siècle doit être, comme le souligne W. Pohl, considérée comme un cas particulier, tant le contexte de la guerre de reconquête justinienne a bouleversé les fragiles équilibres dans lesquels étaient parvenues les anciennes provinces romaines occidentales. Les organisateurs de ces rencontres ont donc réussi à réunir les meilleurs spécialistes des zones concernées : la Gaule mérovingienne et le domaine burgonde (B. Dumézil, I. Wood), l'Espagne wisigothique (P.C. Diaz), l'Afrique vandale (W. Goffart, Y. Modéran, P. Tedesco), l'Italie ostrogothique et lombarde (P. Porena, W. Pohl). Certains regretteront, dont je suis, qu'il n'y ait eu aucun spécialiste de la phase gauloise de l'installation des Wisigoths (418–507), ni aucune communication réservée au sort de la Bretagne dont l'histoire aux *v^e* et *vi^e* siècles reste encore malheureusement souvent peu étudiée. Une première part. est consacrée aux caractères généraux du sujet et l'ouvrage se clôt par les conclusions de P. Heather déjà mentionnées, des index, les résumés des art. et la table des matières.

Dans la première part. du volume consacrée aux caractères généraux de l'installation des Barbares, la communication de W. Liebeschuetz (p. 13–28) reprend le problème de la distinction entre les populations romaines et les

peuples barbares, et celui de la pérennité de l'ethnogenèse comme marqueur distinctif revendiqué par ces derniers pour imposer au pouvoir romain leur volonté de posséder « an ethnic home » et « un haut degré d'indépendance » (p. 26). L'A. conteste ici les résultats auxquels sont parvenus les archéologues dans leur réflexion sur l'absence de marqueurs ethniques significatifs d'une persistance de l'identité ethnique des peuples du *Barbaricum* dès lors qu'ils se trouvent, depuis plusieurs décennies en contact avec la culture romaine puis surtout dès lors qu'ils deviennent des soldats fédérés de l'Empire, c'est-à-dire des soldats romains et parmi eux notamment leur élite noble qui intègre les hauts rangs de la hiérarchie de la *militia* impériale. W. Liebeschuetz établit son argumentaire à l'encontre notamment des travaux de P. Von Rummel, S. Brather et A. Poulter en s'appuyant sur une série de textes littéraires, des passages célèbres d'Ambroise de Milan (*Epistula extra collectionem*, 4–9–10), de Victor de Vita (*Historia persecutionis Africanae provinciae*, 2–8), de Synesius de Cyrène (*De Regno*, 22), d'Orose (7, 43) et Olympiodore (Fr. 24) à propos du mariage de Galla Placidia et d'Athaulf, de Sidoine Apollinaire (*Epist.* 1, 2 ; *Carmen* 7 ; *Epist.* 4, 20 ; *Carmen* 12), enfin d'Ennode de Pavie (*Carmen* 2, 57–59). Je ne pense pas que l'exploitation de ces textes littéraires, émanant d'une catégorie de l'aristocratie romaine ou bien de l'épiscopat catholique dont les buts idéologiques et religieux sont clairement manifestes et dont les arguments sont toujours polémiques et les réactions anti-barbares exacerbées, soit opératoire pour servir un dialogue novateur avec les archéologues qui travaillent sur des artefacts, témoins la plupart du temps de groupes de soldats indistincts intégrés dans l'armée ou dans la population civile romaines et dont on ne possède malheureusement pas les réactions personnelles face à cette situation qui, faut-il le rappeler, existe dans certaines régions du monde romain depuis au moins le III^e siècle quand l'armée s'est barbarisée et que Rome a commencé à installer dans les provinces frontalières des petits groupes de *limitanei*. Les témoignages de l'élite aristocratique sénatoriale, éloignée depuis plus d'un siècle des commandements militaires et de celle de l'élite épiscopale catholique qui combat l'arianisme, reflètent uniquement les frustrations légitimes de cette catégorie de la société romaine qui peut évidemment considérer l'évolution de la *militia* romaine comme un danger politique et une atteinte à ses codes de valeurs traditionnels, mais il est dangereux de croire qu'ils peuvent à eux seuls nous faire comprendre l'évolution de la société de l'Antiquité tardive aux V^e et VI^e siècles. Et on sait à quel point les recherches archéologiques, menées depuis une trentaine d'années par de brillants chercheurs, ont permis de faire connaître avec un peu plus de certitudes les phases des migrations, les modes de diffusion et de fusion culturelles, et les *realia* des populations locales dont nous n'avons aucun témoignage textuel à mettre en parallèle avec le corpus des sources romaines qui nous sont parvenues, sauvegardées par une postérité qui les a en partie jugées d'abord utiles dans les controverses théologiques du Moyen Âge et non pas pour leur valeur en tant que sources historiques.

S. Esclers suit l'évolution de la *cessio* institutionnalisée par le droit romain, c'est à dire la législation des *donationes* et *concessiones* prises sur la *res privata*, promulguée à maintes reprises dans le *Code Théodosien* jusqu'à ses reformulations de la *Pragmaticque Sanction* en 554 ou de l'*Édit de Clothaire II* en 614 (p. 29–47). Il adopte donc ici une approche fiscale des installations des barbares assez proche de celle de W. Goffart.

Dans la seconde part. consacrée à la Gaule mérovingienne et le domaine burgonde, B. Dumézil propose une étude de la terminologie, des champs d'application et des objectifs de la confiscation punitive dont le but est à la fois d'enrichir le trésor public des rois mérovingiens, mais également de permettre à ces derniers de procéder à des redistributions sous forme de donations afin de conforter leur emprise et leur contrôle des aristocraties qui leur doivent fidélité, comme l'ont bien montré les travaux de J. Barbier (p. 51–68).

Avec la communication de I. Wood, nous entrons plus précisément dans la controverse suscitée par l'installation des fédérés barbares aux ^v^e et ^{vi}^e siècles (p. 69–90). L'A. met résolument l'accent sur une nécessité méthodologique indispensable : « Si nous voulons dépasser l'impasse intellectuelle qui limite notre compréhension de l'installation des Barbares dans le monde romain, il faut associer l'histoire événementielle à l'histoire constitutionnelle. » (p. 70), nécessité indispensable que j'ai moi-même appliquée à l'étude des relations entre les Wisigoths et Rome¹. I. Wood suppose plus de trois modalités différentes dans le processus d'appropriation des terres : l'hospitalité, l'allocation des tiers et enfin l'allocation d'une moitié d'une maison, d'un *ager* entier ou du tiers d'une *terra* et sept phases chronologiques distinctes. Le régime d'hospitalité, que l'A. réintègre avec justesse dans la discussion sur les premières installations de fédérés – système nécessairement temporaire et lié à l'installation des Burgondes en Sapaudia vers 443 par Aetius après la catastrophe hunnique, comme fédérés ou bien comme vétérans – comme l'avait suggéré judicieusement H. Sivan. I. Wood mentionne les textes suivants : les donations des *agri cum Mancipiis* de Gundioc en 461 qui pourraient être des terres du fisc romain ; celles de Chilpéric ; les donations de Gondebaud, devenu *magister militum praesentalis* en 472, à sa milice privée, peut-être constituée d'autres militaires que les seuls Burgondes, lors de son retour d'Italie en 474 sous forme d'allocations de *terrae cum Mancipiis* ; une autre donation octroyée après la défaite de Godesisel en 500–501 et enfin les réformes de la loi LIV du *Liber Constitutionum*, concernant les dernières donations de 508 ou 524 qui ne mentionnent pas les précédents épisodes pourtant décisifs pour la compréhension des différentes modalités d'installations choisies par les Burgondes. I. Wood conclut sa brillante démonstration en constatant qu'« [il] n'observe pas de grande allocation fiscale de portée générale, ni même une grande

1. C. DELAPLACE, *Histoire de la Fin de l'Empire romain d'Occident. Rome et les Wisigoths, 384–531*, Rennes, 2015.

allocation de propriétés, mais des donations limitées [...] et qu'il [lui] semble que la question du type de procédures employées à chacun de ces moments ne revêt pas une importance aussi grande que de reconnaître que l'installation des Burgondes ne se fit pas en seule fois » (p. 90).

Les É. ont confié à P.C. Diaz le soin de présenter une synthèse sur l'Espagne wisigothique. Ce dernier a choisi de traiter des confiscations à l'époque du royaume wisigothique de Tolède (p. 93–112). La période considérée par l'A. étant celle du royaume de Tolède, les confiscations et leurs fonctions pour la royauté wisigothique s'apparentent à celles orchestrées par les rois mérovingiens en Gaule et il aboutit donc aux mêmes conclusions que celles présentées par B. Dumézil.

La quatrième part. de l'ouvrage consacrée à l'Afrique vandale est la plus importante, plus de 110 p., mais cela se justifie par le fait que la documentation africaine comporte, on le sait, des témoignages de spoliations de propriétés romaines dès l'établissement du royaume vandale au ^v^e siècle. W. Goffart, dans sa contribution (p. 115–128), revient sur les difficultés d'interprétation du témoignage de Procope qui ne semble, à son avis, pas bien comprendre l'origine des *sortes* vandales et notamment le fait que, selon W. Goffart, il s'agisse de lots héréditaires qui furent distribués aux soldats vandales à partir des ressources de l'État en Proconsulaire alors que dans la décennie 530, « Procope pouvait aisément se faire l'idée que ces propriétés tiraient leurs origines de terres arrachés à leurs anciens propriétaires » (p. 124). Le récit de Victor de Vita, plus fiable selon l'A., « illustre une technique existante et efficace de l'administration romaine, un procédé bien éloigné d'une expropriation bouleversante, violente et dangereuse de terre privée et de sa redistribution » (p. 124). W. Goffart demeure toujours partisan d'une explication administrative désormais appelée par lui « cadastrale », strictement limitée à ce que le roi vandale distribua à ses troupes, car il critique les positions prises par J. Durliat qui avaient souvent été amalgamées aux siennes dans les premiers temps de la controverse, mais il reste donc toujours partisan d'une distribution de rentes foncières, comme en témoigne l'appendice ajouté à la fin de sa communication, *Sommaire d'une interprétation « fiscaliste »* des établissements barbares du ^v^e siècle.

Les positions qu'avait défendues depuis longtemps Y. Modéran sont ici reprises dans sa communication posthume (p. 129–156). Tout en mettant en évidence les fragilités du témoignage de Victor de Vita qui « livre un compte rendu ordonné, mais selon une logique perturbée à la fois par des considérations d'ordre émotionnel et des associations d'idées. Les faits évoqués [...] sont choisis et cités pour illustrer la barbarie des Vandales et la perversité de leur hérésie » (p. 134–135), il repose néanmoins sa démonstration sur ce dernier. Les premières mesures de saisies d'espèces et d'objets précieux prises à Carthage par Genséric, selon Y. Modéran, « annonçaient un projet plus profond. Or on voit difficilement ce que celui-ci pouvait être sinon

la confiscation des biens fonciers de ces notables, évoquée effectivement ensuite : Genséric, en faisant arrêter les membres de l'élite carthaginoise, préparait la saisie de leurs terres » (p. 137). On peut faire plusieurs remarques à propos de cet argument déductif. D'une part, il existe dans le récit de Victor une certaine logique chronologique que l'on ne peut mésestimer et il semble donc bien que l'exil des sénateurs et *honorati* romains survienne seulement après la mort de Valentinien en 455 et non pas immédiatement au moment de la prise de Carthage en 439, soit plus de seize ans après cet événement. Qu'il y ait eu en 455 une révolte politique des notables romains après l'assassinat de Valentinien et les troubles qui s'en suivirent à Rome justifierait ces confiscations et exils, dans un contexte de légitimation du roi sur ses élites que l'on a vu fonctionner dans les royaumes mérovingien et tolédan grâce aux communications de B. Dumézil et P.C. Diaz. Nous ne sommes donc plus dans la discussion sur l'établissement des barbares, mais bien dans la question de méthode soulevée par I. Wood, c'est à dire l'importance de prendre en compte l'histoire événementielle et donc politique des rapports entre les rois barbares et les élites, romaines et barbares, avec lesquelles ils doivent parvenir à des solutions de compromis ou au contraire de conflits violents. D'autre part, je voudrais suggérer une hypothèse concernant cette prise de butin extraordinaire faite à Carthage en 439 qui, à ma connaissance, n'a jamais été proposée. Victor de Vita parle de *senatores urbi* et ces derniers semblent posséder des richesses en objets précieux et en numéraire tout à fait exceptionnels. Ne pourrait-on voir en eux, non pas des notables africains provinciaux mais des sénateurs romains, des sénateurs de l'*Urbs*, d'où leur qualificatif tout à fait particulier de *senatores urbi* et non pas d'*honorati* d'une *civitas* provinciale, de très riches habitants de Rome bien avisés qui se seraient exilés avant que le siège de Rome qui durait déjà depuis deux ans n'aboutît au sac de 410, emportant avec eux leurs immenses richesses romaines pour se rapatrier dans leurs propriétés africaines. Les témoignages de Jérôme et d'Augustin pourraient aller dans ce sens, même s'il est difficile de quantifier les exils des habitants de Rome, faute de sources les relatant. Auquel cas, cette prise de butin que l'on ne voit jamais survenir dans d'autres régions lors de l'installation des barbares en Occident s'expliquerait, non par une violence plus destructrice des Vandales, mais tout simplement parce qu'il y avait à Carthage davantage de biens précieux à prendre. Y. Modéran reprend ensuite le problème des expropriations survenues dans les années suivantes et conclut, après une longue démonstration, que « les biens des victimes ne représentaient pas une "part minime" de la richesse africaine, et dès lors qu'on l'admet, on ne peut juger irréaliste la réalité du lotissement territorial » (p. 145). Il faut je crois abonder dans le sens d'Y. Modéran pour insister sur les caractères tout à fait particuliers de la situation en Afrique. Contrairement à ce qui se passe dans les autres provinces de l'Empire d'Occident, y compris dans l'Italie d'Odoacre puis de Théodoric, les Vandales s'y sont installés sans l'ordre de Rome, sans contrat de fédération et c'est

sans moyen de les contrôler que l'empereur consent à accepter des traités qui sont en fait la reconnaissance d'une conquête *de facto*. Après la mort de Valentinien et le sac de Rome en 455, les Vandales se considèrent non seulement comme un royaume autonome, mais également en puissance d'envahir l'Italie et d'utiliser les otages princiers comme une arme de dissuasion contre Constantinople. Il est donc évident que l'installation des soldats vandales puis la maîtrise de presque tout l'ensemble du territoire de l'ancienne *Africa* romaine se sont faites dans une totale impunité, ce qui explique les tentatives désespérées de l'empereur Valentinien de remédier comme faire se peut, par la promulgation d'une série de *Novelles*, au sort tragique des provinciaux africains lésés. Mais cela ne permet en aucune manière d'extrapoler le cas africain à l'ensemble des autres installations de barbares dans l'Occident romain, au prétexte que le dossier des textes est ici abondant et explicite en ce qui concerne des expropriations et des confiscations et qu'il pallie le silence des sources pour les autres provinces. La seconde part. de sa communication s'attachait à comparer le témoignage de Procope à celui de Victor de Vita. Enfin Y. Modéran revient sur sa thèse, déjà ancienne, du lien entre la persécution arienne et le lotissement territorial effectif qu'il met en scène. Nous ne le suivrons pas sur ce point et nous renverrons les lecteurs aux travaux très récents d'É. Fournier, R. Steinacher, G. Bernt, A. Merrills et R. Miles sur Victor de Vita, l'arianisme et plus généralement sur le royaume vandale pour une autre interprétation des sources religieuses.

La dernière contribution de cette partie consacrée à l'Afrique vandale est celle de P. Tedesco (p. 157–224). S'il rejoint sous certains aspects les développements des deux précédents A., l'approche en est tout autre. Délaissant en effet les différentes théories et phases de la controverse générale, l'A. adopte un point de vue de départ tout différent en s'attachant à analyser l'économie impériale et son rôle dans l'Afrique septentrionale. La part importante tenue par la fiscalité annonaire dans cette province, grenier de Rome, doit être en effet prise en compte dans les changements intervenus après la conquête vandale. La fin des exportations massives vers Rome des denrées agricoles a transformé le marché africain en un marché désormais régionalisé, et il est possible que cette évolution économique ait profité aux paysans et aux colons, moins assujettis à la demande de rendements compétitifs. Par ailleurs, l'A. insiste sur l'importance des domaines impériaux existants dans les provinces africaines, ce qui le conduit à considérer les propositions de W. Goffart comme plausibles pour les premiers temps de l'installation des troupes de Genséric sur des terres n'appartenant pas à des propriétaires privés.

La cinquième et dernière part. de l'ouvrage est consacrée à l'Italie. Dans sa communication (p. 227–278), P. Porena, qui a contribué à la traduction et au commentaire des *Variae* de Cassiodore récemment publiés par A. Giardina, s'appuie sur une étude très détaillée de la *laus Liberii* que Cassiodore, au

nom de Théodoric, inclut dans *Variae* (II, 16, 5). Ce passage célèbre constitue, comme le remarque l'A., la description la plus proche chronologiquement et la plus détaillée de l'installation des Ostrogoths en Italie (p. 228) qui consista en une distribution concrète de propriétés terriennes. S'appuyant en parallèle sur un autre témoignage cassiodorien, la *Formula Comitivae Gothorum per singulas civitates* (*Variae*, VII, 3), la communication de P.P. est une étude techniquement très précise de l'importance déterminante du rôle de contrôle qui fut conféré à la préfecture du prétoire d'Italie et à ses agents locaux, les *delegatores*, en droit de rédiger des *pittacia*, c'est à dire des documents officiels remis aux Ostrogoths pour l'assignation d'un *praedium*, constituant une portion seulement d'une *sors*, devenant ainsi les *consortes* de propriétaires romains laissés maître du reste de la *sors*. Ces documents permettaient aux autorités romaines de la préfecture de rester maîtres des assignations et de gérer les éventuels recours en contestation qu'analyse P. Porena au travers des témoignages laissés par d'autres documents comme la lettre de confirmation à Romulus, le dernier empereur, de sa pleine propriété d'un bien assigné à tort par la préfecture du prétoire (*Variae*, III, 35). L'A. revient ensuite (p. 256–261) sur les assignations auxquelles procéda Odoacre en 476 que l'on peut appréhender au travers du témoignage de Procope (*B.G.*, I (v), 1, 4–8) et insiste sur le fait que Liberius avait commencé sa carrière sous les ordres d'Odoacre, qu'il connaissait donc parfaitement bien le système administratif et fiscal de l'Italie durant ces deux décennies du règne d'Odoacre, ce qui peut expliquer que Théodoric lui ait confié la direction des assignations ostrogothiques. La dernière part. de la communication (p. 262–271) s'attelle au difficile problème de compréhension des *tertiae* dans le système italien. Cette remarquable synthèse sur l'Italie ostrogothique montre, avec une très grande précision technique, combien la classe dirigeante romaine a réussi à organiser, avec le moins de dommages possibles pour les populations romaines, l'installation des barbares sur le sol italien.

La disparité régionale est saisissante si l'on compare le cas africain vandale au cas italien ostrogothique. Le cas lombard, étudié par W. Pohl (p. 279–294), est également marqué par une différence sensible : l'installation des Lombards fut organisée par les autorités civiles et épiscopales, en l'absence désormais de toute autorité centrale romaine. Les documents ravennates du VI^e siècle montrent que l'on parvient avec le cas lombard à une distribution d'un tiers de la rente foncière, mais qu'il devait exister de multiples dérogations régionales à ce système.

L'ouvrage s'achève par les conclusions de P. Heather qui s'apparentent davantage à une contribution personnelle de ce dernier qu'à la synthèse habituelle que prennent les conclusions d'une rencontre collective. Les premières pages sont consacrées à relater les principaux points de la discussion de la table ronde, non reproduite ici et à faire part des points de divergence toujours existants avec les propositions de W. Goffart. Ensuite, P. Heather

considère à juste titre que l'établissement des barbares dans l'Empire romain est un problème politique et non pas seulement administratif. Il reprend pour ce faire l'analyse événementielle de l'ensemble des cas qui ont été analysés précédemment, en se référant à plusieurs reprises aux travaux de G. Halsall.

On ne soulignera pas assez à quel point cet ouvrage fait partie des publications sur l'Antiquité tardive parmi les plus importantes de la dernière décennie.

Christine DELAPLACE

Jean-Louis VAN BELLE, **Comprendre les signes lapidaires**, Bruxelles, Éditions Safran, 2014 ; 1 vol., 112 p. (*Précisions*, 3). ISBN : 978-2-87457-055-1. Prix : € 23,00.

J.L. Van Belle est fondateur et président du Centre international de recherches glyptographiques et il a récemment publié un dictionnaire des signes lapidaires de Belgique et du nord de la France. Il signe ici un petit livre très simple et très pédagogique qui met à la portée d'un large public le résultat des plus récentes recherches en matière de signes lapidaires.

La glyptographie, qui est née dans le courant romantique des années 1850, n'a pas toujours eu bonne presse dans les milieux universitaires. La littérature ésotérique et les vendeurs de mystères ont jeté un discrédit tenace sur l'étude de ce qu'on appelait naguère les « signes de tâcherons ». Et c'est surtout grâce aux archives des carrières hainuyères, qui permettent d'établir des liens entre les signes lapidaires et les carriers de l'époque moderne, que J.L.V.B. a réussi à imposer ses recherches comme une science auxiliaire de l'histoire.

Les marques lapidaires peuvent être gravées, griffées, peintes ou inscrites sur la pierre. Les signes employés peuvent être alphabétiques. Ils présentent parfois des ressemblances, que l'A. ne considère pas toujours comme fortuites, avec des lettres des alphabets de l'Antiquité. La forme des signes varie dans le temps et dans l'espace ; le signe lui-même peut être accompagné de lettres (initiales) voire d'un texte dans le cas des inscriptions compagnonniques (par exemple celles du pont du Gard).

De nombreuses marques lapidaires sont des signes identitaires, tracées par les maîtres de carrière ou par les maçons. Les règlements de métier, connus notamment en Allemagne, montrent qu'il ne s'agit pas d'un système empirique pour payer les tâcherons, mais plutôt d'un code soigneusement contrôlé, qui permet de certifier le travail des maîtres. D'autres marques sont des signes utilitaires : soit des marques de localisation apposées en carrière pour aider le maçon à reconstituer sur place les ensembles taillés sur le lieu d'extraction, soit des marques de hauteur d'assise, qui permettent de normaliser la production et donc d'introduire plus de souplesse entre l'extraction du banc et les besoins de l'acheteur.

Les signes lapidaires peuvent constituer de précieuses informations pour l'étude des bâtiments. En Belgique et en milieu germanique, ils peuvent servir à identifier la carrière, voire le carrier, ce qui peut donner une date approchée de construction. Des groupes de signes hétérogènes peuvent également trahir des remplois ou des transformations postérieures. Ces marques sont aussi des documents d'étude sociale. Elles permettent parfois de reconstituer l'histoire d'entreprises familiales qui conservent le même type de marque sur plusieurs générations, ou d'associations d'entrepreneurs qui imposent conjointement leur marque sur leurs productions communes. L'usage de lettres, notamment d'initiales, est aussi un témoin du progrès de l'alphabétisation des artisans.

L'A. donne en annexe un recueil de textes et de documents sur les principales attestations de l'usage de ces signes dans les pays d'Europe occidentale.

L'ouvrage, soigneusement illustré et présenté, est rédigé en un style assez éloigné des canons universitaires. Mais la méthode et la rigueur n'ont rien à envier aux meilleures productions scientifiques européennes.

Hervé MOUILLEBOUCHE

Les Métamorphoses du Graal. Anthologie, éd. et trad. Claude LACHET, Paris, Garnier-Flammarion, 2012 ; 1 vol., 479 p. (*Bilingue*). ISBN : 978-2-0807-1227-1. Prix : € 13,00.

Cet ouvrage propose une anthologie de 40 textes autour du Graal : quatre extraits du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, deux du *Roman de l'Histoire du Graal* de Robert de Boron, un du *Merlin en prose* attribué à Robert de Boron, deux du *Perceval en prose* (Didot-Perceval), deux de la première *Continuation du Conte du Graal*, un de la *Continuation* de Wauchier de Denain, un de celle de Gerbert, quatre de celle de Manessier, un de *L'Elucidation*, deux de *Perlesvaus*, trois de *L'Histoire du Saint Graal*, cinq du *Lancelot en prose*, cinq de *La quête du saint Graal*, un du *Tristan en prose*, deux de *Sone de Nansay*, un de *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, un du *Peredur* gallois et un de *La Mort d'Arthur* de Thomas Malory.

Une introduction (p. 7–38) contextualise le succès du Graal, en le rapprochant du goût pour les reliques au XIII^e siècle et en soulignant le rôle essentiel joué par l'inachèvement du *Conte du Graal*, présente le terme « Graal » à travers les occurrences textuelles et les rapprochements étymologiques proposés par les auteurs médiévaux, propose une synthèse sur l'objet Graal, puis sur le symbolisme de cet énigmatique « vessel » avant d'insister sur le processus de christianisation et le rayonnement du Graal (dans les traductions médiévales et dans les reprises littéraires en France à partir du XVI^e siècle). Proposer une synthèse aussi complète en une trentaine de pages autour de l'objet le plus célèbre de la littérature du Moyen Âge est un défi, élégamment remporté grâce à un texte à la fois complet et agréable à lire.

Peut-être aurait-on pu attendre quelques remarques sur l'iconographie du Graal (dans la rubrique consacrée à l'objet), sur la dimension essentiellement littéraire et poétique de ce « vessel » dont l'évolution va de pair avec celle du roman, et sur le désintérêt qu'il connaît dans la littérature française des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles : des choix s'imposaient néanmoins, qui sont cohérents.

Les textes qui suivent, dont le texte est établi à la fois à partir d'éditions existantes et de mss dont les références sont fournies, reposent sur une sélection sévère mais pertinente, tout en donnant un aperçu complet de la production littéraire autour du Graal. Chaque section consacrée à une œuvre est précédée d'une notice et d'une bibliographie sélective. On notera que, pour les trois textes étrangers, seule est proposée la traduction.

Les traductions sont à la fois précises et agréables à lire. Chaque texte est accompagné, en fin de volume, par une note de présentation générale, suivie de commentaires ponctuels et d'éléments bibliographiques. De nombreuses remarques concernent le vocabulaire et sont particulièrement utiles pour les étudiants en lettres s'intéressant à l'histoire de la langue. Un certain nombre d'ouvrages récents ne figurent pas dans la bibliographie¹, mais il était nécessaire de faire un choix, étant donné le format du volume.

De façon générale, on pourrait situer plus nettement le Graal à l'intérieur du corpus arthurien, et souligner à quel point il a contribué à l'émergence d'une poétique merveilleuse originale et féconde, qui ne se résume pas au processus de christianisation : cette poétique explique l'étonnant succès et la durée de ce mythe littéraire². La part de l'intertextualité, primordiale, ainsi que le jeu des réécritures³ ont contribué à son succès, en le signalant, d'emblée, comme objet essentiellement littéraire. Quelques études récentes, qui renouvellent les approches mythologiques et folkloriques, auraient mérité d'être mentionnées, comme celles de J.C. Lozachmeur⁴ et de L. Guyenot⁵. Le principe de l'anthologie cependant imposait des choix et une organisation, ici parfaitement cohérents.

L'ouvrage vise à la fois un large public cultivé, pour qui le retour aux textes est important étant donné la confusion qui règne autour du Graal dans un certain nombre de travaux de vulgarisation, et à un public d'étudiants en lettres, qui trouveront dans cette anthologie un ensemble de textes susceptibles à la fois de donner lieu à des approches littéraires et à des études de langue (ce qui explique la présence dans la bibliographie générale en fin de volume d'ouvrages conçus pour la préparation à l'épreuve d'ancien français des concours du CAPES et de l'agrégation).

Christine FERLAMPIN-ACHER

1. B. MILLAND-BOVE, *La demoiselle arthurienne. Écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du ^{xiii}^e siècle*, Paris, 2006 ; H. BOUGET, *Écritures de l'énigme et fiction romanesque. Poétiques arthuriennes ^{xiii}^e–^{xiii}^e siècles*, Paris, 2011.

2. C. FERLAMPIN-ACHER, *Merveilles et poétique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, 2003.

3. *Text and Intertext in Medieval Arthurian Literature*, éd. N.J. LACY, New York, 1996.

4. *L'énigme du Graal*, Turquant, 2011.

5. *La lance qui saigne. Intertextes et hypertextes du Conte du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, 2010.

Noémie CHARDONNENS, *L'autre du même : emprunts et répétitions dans le Roman de Perceforest*, Genève, Droz, 2015 ; 1 vol., 735 p. (*Publications romanes et françaises*, 263). ISBN : 978-2-6001864-7. Prix : € 59,00.

Perceforest est l'objet ces dernières années d'un engouement notable, stimulé par les éditions de G. Roussineau¹. Après les travaux pionniers de J. Lods² puis l'édition du début du texte par J. Taylor³, ce récit fleuve a suscité d'assez nombreux travaux d'A. Berthelot, C. Ferlampin-Acher, S. Huot, M. Szkilnik et J. Taylor, deux monographies étant parues⁴, ainsi que la traduction partielle et le résumé de N. Bryant⁵.

Dans ce volume issu de sa thèse, N. Chardonnens étudie les emprunts intertextuels et intratextuels de *Perceforest*, récit effectivement nourri de traditions antérieures, surtout arthuriennes et autour d'Alexandre le Grand, en mettant à contribution des outils théoriques renouvelés en particulier par la notion de transfictionnalité nourrie par les travaux de R. Saint-Gelais⁶, paru pendant l'élaboration de ce travail et très finement utilisé.

Joliment rythmé par des citations toujours pertinentes et stimulantes, l'étude s'organise en trois part. après une introduction particulièrement riche, qui établit la méthode et les catégories d'emprunts qui vont servir de base aux trois part. suivantes, consacrées aux emprunts intertextuels partiels, aux emprunts intertextuels complets et aux répétitions et emprunts intratextuels. Malgré quelques lourdeurs terminologiques, efficaces au demeurant, l'étude propose des analyses convaincantes sur les pratiques poétiques dans *Perceforest*.

Maîtrise du monstre narratif qu'est cette chronique fictive en six longs livres, maîtrise des corpus vastes avec lesquels il entre en résonnance (entre autres *Le Lancelot Graal*, *Le Tristan en prose*, les textes consacrés à Alexandre), et des textes théoriques, caractérisent cet ouvrage qui met utilement à contribution des outils élaborés pour des corpus généralement contemporains, en particulier autour de la « transfictionnalité ». Deux annexes fouillées complètent l'ensemble et témoignent, tout comme les introductions et conclusions intermédiaires qui guident attentivement le lecteur, du souci pédagogique constant de l'A. (annexe A : glossaire des principales notions théoriques utilisées dans le volume, avec des références bibliographiques, p. 688–696 ; annexe B : arbres généalogiques de *Perceforest*, bien utiles dans cette jungle narrative, p. 697–698). Le tout est complété par une bibliographie (p. 699–727) et un index des œuvres médiévales et des notions théoriques (p. 729–732).

1. 9 vol., Genève, 1987–2014.

2. *Le Roman de Perceforest. Origines, composition, caractères, valeur et influence*, Genève, 1951.

3. Genève, 1979.

4. S. HUOT, *Postcolonial Fictions in the Roman de Perceforest. Cultural Identities and Hybridities*, Cambridge, 2007 ; C. FERLAMPIN-ACHER, *Perceforest et Zéphir. Propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, 2010.

5. *A Perceforest Reader. Selected episodes from Perceforest. The Prehistory of King Arthur's Britain*, Cambridge, 2012.

6. *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, 2011.

N.C. confirme *Perceforest* comme texte arthurien, souligne la rigueur de la construction de ce roman fleuve, réévalue, ce qui est nouveau, l'importance des liens entre le *Tristan en prose* et *Perceforest* (par exemple p. 261–264 ; 448–450, au sujet de la « double cyclicité » du récit pris entre le *Lancelot Graal* et le *Tristan en prose* ; 589 s., au sujet des lais). Les analyses concernant l'autonomisation de *Perceforest* (qui peut être lu de façon indépendante, ce qui explique en grande partie sa réception), la cyclicité et le rapport à *L'Estoire del Saint Graal*, au collage, à la traduction, sont particulièrement convaincantes, tout comme l'utilisation qui est faite de la notion d'irradiation. L'ouvrage est parsemé de remarques très intéressantes, par exemple au sujet de la revalorisation positive, par rapport à *L'Estoire del Saint Graal*, des personnages bretons, ou au sujet de la « plus-value, qu'elle soit émotionnelle ou didactique » qu'apportent les lais versifiés.

Cet ouvrage, dont la lecture sera profitable autant aux médiévistes qu'aux théoriciens de la littérature, ne peut que contribuer à la réévaluation du corpus arthurien tardif.

Christine FERLAMPIN-ACHER

Douglas KELLY, **Machaut and the Medieval Apprenticeship Tradition. Truth, Fiction and Poetic Craft**, Woodbridge, D.S. Brewer, 2014 ; 1 vol., xx–356 p. (Gallica). ISBN : 978-1-84384-372-6. Prix : GBP 60.

Le nouvel opus que D. Kelly consacre à Guillaume de Machaut approfondit les questions qui avaient été suggérées dans son *Medieval Imagination. Rhetoric and the Poetry of Courtly Love*¹ : pourquoi un art d'aimer est-il indissociable, chez le poète, d'un art d'écrire ? Reprenant sa méthode des analyses rhétoriques croisées à la lecture philosophique des œuvres médiévales, D.K. ouvre la perspective. Il s'agit d'explorer de nouveau les relations entre le « bon amour » et la production *soutille* de Guillaume, mais en poursuivant deux objectifs. Le premier est de démontrer que pensée amoureuse et pratique poétique s'édifient, au fil de l'œuvre, comme des allégories l'une de l'autre. Le second est de tester cette intuition en analysant des textes conçus comme les terrains d'expérimentation de cette double éducation sentimentale et littéraire et qui mêlent la revendication d'une « vérité » (des situations, des acteurs, des émotions) à l'évidence de la fiction. Articulée autour du *Voir Dit*, qui offre l'illustration la plus complexe de ce fonctionnement, l'étude ne s'y réduit pas. Elle se propose au contraire d'éclairer les évolutions de la poétique machaldienne et son impact sur les héritiers du poète.

Trois part. balisent l'itinéraire. La première, consacrée à l'art d'aimer selon Machaut, reprend des thèses déjà connues de D.K. : « l'amour *de sentiment* » ou « bon amour » tend à se détacher du désir et à faire de son moteur l'espérance. S'éloignant de la vision conventionnelle d'un amour

1. Madison, 1978.

ambivalent car déraisonnable et incontrôlé, Machaut élabore, au fil de ses dits, une théorie faisant prévaloir des sentiments épurés, peu à peu conquis par l'amant-poète. Comme dans de nombreux textes courtois antérieurs, un rôle essentiel dans cet apprentissage est donné à la dame.

Mais cet art d'aimer est complété par un art d'écrire, soumis à la même lente et difficile acquisition. Leur articulation dans *Voir Dit* fait l'objet de la deuxième part. Comparant les différents épisodes du récit aux recommandations des arts poétiques médiolatins, de l'*Art de Dittier* d'Eustache Deschamps et de l'*Archiloge Sophie* de Jacques Legrand, le critique entend démontrer que la fiction amoureuse sert de miroir au processus d'acquisition des règles d'écriture. La liaison entre Toute Belle et Guillaume est l'occasion de dépeindre tour à tour le climat propice à l'apprentissage littéraire – l'imitation et l'émulation stylistique se mêlant sans cesse à leurs rapports amoureux –, le contenu à apprendre – « sens » à donner aux rêves ou aux images, emploi argumentatif des exemples – et les soutiens pédagogiques les plus efficaces de l'acquisition, du traité théorique au débat animé. L'argumentation de cette part., qui est à tous points de vue le cœur du livre, est largement convaincante grâce à ces analyses détaillées.

La troisième part. étudie la reprise des constructions réflexives de Machaut par ses successeurs, en s'attachant particulièrement aux exemples du *Tresor Amoureux*, du *Chevalier Errant* de Thomas de Saluces et des *Echecs amoureux* d'Évrart de Conty et de leur moralisation. Conscient que la musique des mots est aussi celle du cœur, l'A. souligne, dans ces pages, la dimension musicale de l'apprentissage sentimental et littéraire.

Les lecteurs familiers des lectures suggestives de D.K. goûteront les prolongements que leur donne ce livre stimulant. L'ouvrage permettra aux autres de découvrir une approche globale de l'œuvre de Machaut, qui articule, selon le souhait du poète, « rhétorique, sens et musique ».

Estelle DOUDET

Ibn Ḥazm of Cordoba. The Life and Works of a Controversial Thinker, éd. Camilla ADANG, Maribel FIERRO, Sabine SCHMIDTKE, Leyde–Boston, Brill, 2013 ; 1 vol., xxii–804 p. (*Handbook of Oriental Studies. Handbuch der Orientalistik*, 1^{re} sect., *The Near and Middle East*, 103). ISBN : 978-90-04-23424-6. Prix : € 237,00.

Il y a de cela exactement 60 ans, R. Arnaldez consacrait une étude ambitieuse sur l'œuvre du savant cordouan Ibn Ḥazm (994–1064), ouvrage qui, au passage, fut dédié au grand littérateur Ṭāhā Ḥusayn¹. Abū Muḥammad 'Alī b. Aḥmad b. Sa'īd b. Ḥazm, dit Ibn Ḥazm, était certes déjà connu pour son épître *Le Collier de la colombe ou de l'amour et des amants*. Mais l'enquête

1. R. ARNALDEZ, *Grammaire et théologie chez Ibn Ḥazm de Cordoue. Essai sur la structure et les conditions de la pensée musulmane*, Paris, 1956 ; voir aussi son *Aspects de la pensée musulmane*, Paris, 1987, p. 93, 182.

minutieuse de R. Arnaldez dressait une fresque originale et nous replongeait ainsi dans cette Andalousie qui comptait bon nombre de penseurs musulmans illustres. L'œuvre d'Ibn Ḥazm était ainsi remise au goût du jour et il devenait évident, partant de la démonstration de R. Arnaldez, que cette production intellectuelle rivalisait d'érudition et de créativité avec celles d'Ibn 'Arabī et d'Averroès, largement connus du grand public¹.

Deux années auparavant paraissait en Égypte une monographie consacrée au même auteur sous la plume de M. Abū Zahra intitulée *Ibn Ḥazm ḥayātuh wa-'aṣruh, ārā'uh wa-fiqhuh*². Dans cette biographie, en aucune manière citée par R. Arnaldez, l'A. s'éloigne du style hagiographique, commun aux biographies consacrées en arabe, et accorde aux aspects socio-historiques une place non négligeable. Il ne fait cependant mention d'aucune source ni d'aucune étude contemporaine. Si ce dernier est beaucoup moins rigoureux que R. Arnaldez dans l'analyse de la pensée hazmienne, il le rejoint sur un point : l'un comme l'autre ne s'étaient pas trompés en s'accordant sur l'importance de l'œuvre d'Ibn Ḥazm. Encyclopédiste intrépide dont l'influence sur l'inconscient collectif musulman ne s'est jamais démentie, Ibn Ḥazm continue d'ailleurs encore de faire école de nos jours. Ce dernier point sera abordé plus précisément dans le corps de ce compte rendu³.

La parution en 2013 d'un ouvrage collectif sous le titre *Ibn Hazm of Cordoba. The Life and Works of a Controversial Thinker* fera certainement date dans les études islamologiques. Ce volume, qui a respectivement été dirigé par C. Adang, M. Fierro et S. Schmidtke⁴, intéressera assurément les arabisants de tous bords, les historiens, les médiévistes et tout particulièrement les islamologues. Dans cette œuvre à laquelle ont contribué 25 chercheurs de renom, l'œuvre proluxe d'Ibn Ḥazm est bien évidemment approchée sous des grilles d'analyses bien distinctes dont la confrontation des analyses dévoile des perspectives novatrices. Il ne pouvait évidemment pas en être autrement puisqu'il aurait été aventureux de vouloir cataloguer notre auteur ou de le cantonner à une discipline bien précise. En effet, ses traités, ses doxographies s'articulent notamment autour du droit musulman et de ses fondements, de la théologie, la philosophie, la logique, la littérature, l'hérésiographie, etc.

Ainsi, ce volume peut s'apparenter à une actualisation de l'étude de R. Arnaldez dans une approche interdisciplinaire. Si la plupart des

1. ARNALDEZ, *Grammaire et théologie chez Ibn Ḥazm de Courdoue*, p. 26.

2. M. ABŪ ZAHRA, *Ibn Ḥazm ḥayātuh wa-'aṣruh, ārā'uh wa-fiqhuh*, Le Caire, 2004 ainsi que son *Tārīḥ al-maḡāhib al-islāmīyya*, Le Caire, 1996, p. 538, 578.

3. Dans une lettre de L. Massignon adressée à Anawati, nous pouvons lire : « Pour Arnaldez, il me paraît bien orienté sur Ibn Ḥazm, dont la critique est axiale pour notre "restauration" positive de toutes les "percées" que l'islam a esquissées. J'espère, avant d'aller "ila rahmat Rabbina", donner une sorte de brève synthèse là-dessus, en commençant par le durcissement de la grammaire et de la logique chez les Arabes. » (cité dans D. AVON, *Les Frères prêcheurs en Orient. Les Dominicains du Caire (années 1910–années 1960)*, Paris, 2005, p. 566.

4. Notons aussi la parution du livre d'O. AMR, *The Zāhirī Madhhab (3rd/9th–10th/16th Century). A Textualist Theory of Islamic Law*, Leyde, 2014.

contributions y paraissent pour la première fois, d'autres par contre, comme celles de J.M. Puerta Vilchez, A. Sabra, M. Fierro et S. Kaddouri, avaient précédemment été publiées dans des ouvrages et des revues spécialisés. Par ailleurs, leurs observations s'accommodent très bien du reste des art. et offrent ainsi, avec ces derniers, une vue d'ensemble conférant à la pensée d'Ibn Ḥazm la place qui lui revient de droit au sein de l'*épistémè* islamique.

Les diverses études se déploient sur huit longs chap., précédés d'une préface et d'une présentation des différents contributeurs, clos par trois annexes. Le chap. premier dépeint largement les points dominants de la vie d'Ibn Ḥazm : éléments biographiques, formation intellectuelle, responsabilités politiques. Le chap. 2, consacré aux aspects juridiques de sa pensée, talonne le précédant de manière naturelle puisqu'il n'est pas exagéré de dire que le littéralisme/*ẓāhirisme* d'Ibn Ḥazm découle exclusivement de sa notion du droit, strictement d'émanation divine, selon lui. Ainsi, dans son *Iḥkām fī uṣūl al-aḥkām*¹, sa doctrine juridique se voit résumée à partir d'un verset coranique : « Ô croyants ! Obéissez à Dieu, obéissez au Prophète et à ceux d'entre vous qui détiennent le pouvoir. En cas de litige entre vous, référez-vous-en à Dieu et au Prophète, si votre croyance en Dieu et au jugement dernier est sincère. C'est là la démarche la plus sage et la meilleure à suivre » (IV/59).

Ainsi, dans cette perspective, toute interprétation subjective des sources scripturaires (*qiyās, istishān, istiṣhāb, maṣlaḥa mursala*, etc.) est à bannir. Seuls les sens apparent et obvie du texte doivent être privilégiés. Cette remise en question des théories du droit (*uṣūl al-fiqh*) fut aussi une critique sévère assénée au « leadership » religieux de son temps, comme le souligne si bien A. Sabra (p. 111). Ce qui explique notamment ses démêlés avec les tenants du courant malikite de son vivant et l'indifférence posthume dont firent preuve à son égard les générations suivantes.

Dans le troisième chap., on notera l'excellent art. de K. Versteegh qui traite de la linguistique *ẓāhirite* et de sa réception par le grammairien Abū al-'Abbās Ibn Maḍā al-Laḥmī (1116–1196) de Cordoue et sa fameuse *Réfutation des grammairiens* (*al-Radd 'alā al-naḥwiyyīn*). Le quatrième chap. comporte le plus long article du volume dans lequel J.M. Puerta Vilchez, passant en revue l'essentiel des ouvrages d'Ibn Ḥazm, nous livre une fine analyse de la représentation *hazmienne* de l'art et l'esthétique. Y sont examinés les concepts tels que créations divine et humaine, architecture, rhétorique, poésie musique, inimitabilité du Coran, beauté, amour, éthique...

Le chap. 5 propose une analyse systématique de quelques traités d'Ibn Ḥazm qui s'objective dans les trois volets théologique, philosophique et éthique. L'étude de S. Schmidtke permet de mieux cerner le rapport qu'entretenait Ibn Ḥazm avec les théologies *ash'arite* et *mu'tazilite*, leurs points

1. IBN ḤAZM, *al-Iḥkām fī uṣūl al-aḥkām*, éd. M.'A. 'Uṭmān, Le Caire, 1998, p. 24.

doctrinaux et leurs sources. Ces derniers, parfois les plus marginaux, étaient le plus souvent invoqués pour être mieux réfutés. Une autre étude examine le *Taqrīb li-ḥadd al-mantiq wa-l-madḥal ilayh* articulée sur la logique aristotélicienne. Y est également analysée sa doctrine eschatologique exposée dans sa *Risālat al-taḥlīs li-wujūh al-taḥlīs*.

Trois art. sur les polémiques interreligieuses structurent le sixième chap. L'un des trois contributeurs, D. Urvoy, avait d'ailleurs précédemment établi une synthèse de la pensée d'Ibn Ḥazm dans son *Histoire de la pensée arabe et islamique*¹. Eminent islamologue, D. Urvoy dresse dans son étude un exposé détaillé sur « le sens de la polémique anti-biblique chez Ibn Ḥazm ». Son enquête se base essentiellement sur le traité d'hérésiographie *al-Fiṣal fī al-milal wa-l-niḥal*, l'un des premiers traités d'« histoire » comparée des religions, semble-t-il. Il analyse également sa fameuse réfutation *al-Radd 'alā Ibn al-Nağrīla al-Yahūdī*, dans laquelle Ibn Ḥazm proclame son antijudaïsme avec une véhémence rare : « [...] on s'habitue à ne voir que la faiblesse qu'ils [les juifs] montrent, alors que par-dessous il n'y a que tromperie, trahison, artifice, ruse. Tel est le cas de ces juifs qui ne réussissent rien de ce qui demande la force, la perfidie, le vol en grand, la soumission accompagnée d'hostilité vis-à-vis de Dieu et de son Prophète². » D. Urvoy s'attelle notamment à déconstruire l'argumentation qu'élabore Ibn Ḥazm dans sa critique des textes vétéro/néotestamentaires. Ainsi, le dogme de l'altération de la Bible, rendu par les deux termes *taḥrīf* et *tabdīl*, et bien qu'attestés dans le texte coranique sous leurs formes verbales, serait une construction théologique *a posteriori*. Finalement, aucun argument dirimant ne serait avancé par Ibn Ḥazm pour attester de l'inanité de l'Ancien et du Nouveau Testament, pas même les contradictions de certains passages qu'il énumère, citant parfois quelques variantes des traductions de la Bible. « Il est inutile de revenir sur les détails des arguments invoqués car ils n'ont guère de valeur spéculative en eux-mêmes. En effet, ils reposent toujours sur une réduction forcée de l'adversaire au cadre de l'auteur » (p. 489), affirme D. Urvoy, et de conclure son art. sur un ton grave : « ce glorificateur de la raison reste démuné et n'a guère d'autre possibilité que de s'abandonner à l'émotivité » (p. 496). Assurément, si l'argument d'un Coran inaltérable ne tient pas face à la critique historique, ne peut-on pas en revanche reconnaître dans sa « dénunciations des contradictions textuelles » un substrat de critique interne ? Il serait très certainement abusif de dire qu'un tel argument est dénué de toute de valeur spéculative. L'agressivité verbale d'Ibn Ḥazm n'épargnait certes personne, comme l'atteste si bien cet aphorisme : « la langue d'Ibn Ḥazm et l'épée d'al-Ḥajjāj faisaient la paire » (*kāna lisān Ibn Ḥazm wa-sayf al-Ḥajjāj*

1. D. URVOY, *Histoire de la pensée arabe et islamique*, Paris, 2006.

2. I. 'ABBĀS, *Rasā'il Ibn Ḥazm*, t. 4, Beyrouth, 1987, p. 42 ; voir aussi A. DE LIBERA, *La Philosophie médiévale*, Paris, 2014, p. 145.

šaqīqayn)¹. Elle ne doit cependant ni nous aveugler dans notre examen et encore moins agacer notre émotivité.

Dans le chap. 7, les A. examinent attentivement la transmission de l'œuvre d'Ibn Ḥazm, ses modes de réception dans les deux traditions sunnite et chiite ainsi que dans les chroniques arabes. Aussi, il convenait peut-être dans ce chapitre-ci de souligner ou de repérer dans le fondamentalisme islamique, paradigme radical dominant, outre le caractère trop immédiat de cette question, ses corrélations possibles avec l'héritage d'Ibn Ḥazm. En effet, le discours religieux islamique (post)moderne dans ses déclinaisons les plus radicales et littérales, n'est-il pas un reliquat ou une résurgence de la doctrine *ẓāhirite* ou *ibnḥazmite* ? Dans un essai remarqué, l'écrivain et poète A. Meddeb établissait une généalogie de *La Maladie de l'islam*², comme il l'appelait. Selon lui, celle-ci serait incarnée par le courant wahhabite, dont le fondateur Muḥammad b. 'Abd al-Wahhāb s'inspirait du sulfureux Ibn Taymiyya, lui-même issu de la tradition hanbalite instituée par Aḥmad b. Ḥanbal (780–855)³. À certains égards, l'actualité brûlante (création de califats et d'émirats islamiques) tend à plaider en faveur de cette démonstration. Par ailleurs, au siècle dernier, certains clercs de l'islam avaient décidé, dans un élan de « réforme », de revenir aux fondamentaux en rééditant les œuvres classiques. C'est le cas d'A.M. Šākir (1892–1958), éminent savant égyptien qui, dans ses nombreuses publications, avait contribué à diffuser la somme juridique d'Ibn Ḥazm, *al-Muḥallā*. En réponse à un ancien ministre de la justice égyptien qui plaidait pour une latinisation de l'alphabet arabe, A. al-'Azīz Fahmī Bāšā (1870–1951), A.M. Šākir écrivit un bréviaire *al-Kitāb wa al-sunna. Yaḥib an yakūnā mašdar al-qawānīn* (*Le Livre et la sunna doivent impérativement constituer la source de la Loi*)⁴, dont le titre comminatoire fait écho tant aux aspects les plus fondamentaux du *ẓāhirisme* d'Ibn Ḥazm susmentionné qu'à sa « verve poétique ». Ainsi, aurait-il dit : « Je n'ai guère d'autre souhait, sur cette terre, que celui de divulguer la science, et de la diffuser tant dans la campagne que dans les villes. Invitant les hommes à se tourner vers le Coran et la Sunna, que tant de personnes négligent aujourd'hui. Je sillonne la région des Marches en vue d'y mener le djihad ; si quelque événement s'y déclençait, ainsi serais-je le premier à m'élancer [...] »⁵. D'autres exemples, parmi les clercs musulmans les plus influents de l'orthodoxie sunnite du siècle dernier, suffiraient à étayer ce propos, tels le traditionniste M. Nāšir al-Dīn al-Albānī (1914–1999), le « grand » mufti d'Arabie saoudite A. al-'Azīz b. Bāz (1910–1999) ou encore l'érudit marocain T. al-Dīn al-Hilālī (1893–1987)⁶.

1. Voir AL-ḌAHABĪ, *Siḡar a 'lām al-nubalā'*, éd. H. 'A. AL-MANNĀN, Beyrouth, 2004, p. 2725, 2730.

2. A. MEDDEB, *La Maladie de l'islam*, Paris, 2002.

3. Voir l'excellente étude de N. MOULINE, *Les Clercs de l'islam. Autorité religieuse et pouvoir politique en Arabie Saoudite, xviii^e–xx^e siècle*, Paris, 2011.

4. A.M. ŠĀKIR, *Al-Kitāb wa-l-sunna yaḥib an yakūnā mašdar al-qawānīn*, Le Caire, 1944.

5. Voir B. FOULON, E. TIXIER DU MESNIL, *Al-Andalus. Anthologie*, Paris, 2009, p. 153.

6. Voir S. LACROIX, *L'Apport de Muhammad Nasir Al-Din Al-Albani au salafisme contemporain, Qu'est-ce que le salafisme ?*, éd. B. ROUGIER, Paris, 2008, p. 45–64.

Le dernier chap. dresse un inventaire intégral de l'œuvre d'Ibn Ḥazm, bien ordonné et commenté ainsi qu'une bibliographie des études qu'elle inspira. En ce qui concerne la seconde, L. Chipman omet cependant de citer des ouvrages de référence, tant des monographies que des études spécifiques, parues ces dernières années¹. Aussi, cet inventaire ne fait mention d'aucune thèse doctorale ni de recherches universitaires dans le monde arabe, qui pourtant voit leur nombre croître ostensiblement depuis ces deux dernières décennies².

Dans l'ouvrage *Ibn Ḥazm of Cordoba*, les différents A. signent des travaux essentiels à la compréhension du legs du savant cordouan. Ce volume remarquable, richement documenté, témoigne d'un système de pensée dont l'étonnante vitalité demeure indispensable à la recherche, circonscrite ou non, sur l'épistémè islamique.

Radouane ATTIA

Wolfgang OBST, Florian SCHLEBURG, *Die Sprache Chaucers. Ein Lehrbuch des Mittelenglischen auf der Grundlage von Troilus and Criseyde*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2010 ; 1 vol., 332 p. (*Sprachwissenschaftliche Studienbücher*). ISBN : 978-3-8253-5699-6. Prix : € 26,00.

Le manuel de moyen anglais de W. Obst et F. Schlegel est une expérience d'avant-garde, dont on saisit très facilement l'intérêt, autant que les limites. Si l'étudiant (allemand) se proposait d'apprendre le moyen anglais à partir des douze passages de *Troilus and Criseyde* analysés dans cet ouvrage, sa connaissance serait amputée d'une grande partie des faits linguistiques et historiques liés à une époque de la langue anglaise qui s'étend du xiii^e au xv^e siècle et ne se résume évidemment pas à Chaucer, d'autant moins à un seul texte. La distance historique entre des œuvres telles que le *Brut* de Lazamon (ca 1200) et *Everyman* (fin du xv^e siècle), ainsi que l'écart dialectal et stylistique qui peut séparer des poèmes, par ailleurs contemporains, comme *Sir Gawain and the Green Knight* et *Troilus and Criseyde* (fin du xiv^e siècle) sont malheureusement occultés par une telle démarche. L'élève n'étudiera pas

1. Je citerai en premier lieu les études monographiques : C. SHARIF EL-TOBGUI, *The Epistemology of Qiyās and Ta'līl between the Mu'tazilite Abū l-Ḥusayn al-Baṣrī and Ibn Ḥazm al-Zāhirī*, Montréal, 2000 ; 'A. AL-RAḤMĀN B. 'AQL, *Nawādir Ibn Ḥazm*, Beyrouth, 1983 ; B. AL-'UMRĀNĪ, *al-Ishām bi-bayān manhaj Ibn Ḥazm fī ta'līl al-aḥbār min ḥilāl kitābihī al-Iḥkām*, Beyrouth, 2003 ; nous trouverons également dans les ouvrages suivant de longs développements sur la pensée d'Ibn Ḥazm : A. AL-FADL 'ABD AL-SALĀM, *al-Tajdīd wa-l-mujaddidūn fī uṣūl al-fiqh*, Le Caire, 2007, p. 117, 191 ; M. FALLUṢĪ, *Madrasat al-mutakallimīn wa-manhajuhā fī dirāsāt uṣūl al-fiqh*, Riyadh, 2004, p. 170, 179 ; A. RAYSUNĪ, *Naẓariyyat al-maqāṣid 'ind al-imām al-Ṣāḥibī*, Beyrouth, 1997, p. 188, 202 ; I. 'ABBĀS, *Tārīḥ al-naqd al-'arabī 'ind al-'Arab*, Beyrouth, 1985, p. 484, 490 ; T. AL-GABZŪRĪ, *al-Madrasat al-zāhirīyya bi-l-Maḡrib wa-l-Andalus*, Riyad, 2006 ; A. ḤAMĀD, *al-Iḡmā' bayn al-naẓariyya wa-l-taṭbīq*, Koweït, 1982 ; on se référera également à l'art. L'Iḡtihād selon Ibn Ḥazm, dans L'Iḡtihād ou l'effort de rénovation continue en Islam, trad. R. BELLANI, *Études arabes*, t. 75, 1988/2, p. 90, 95.

2. Voir <http://www.ahlaltheeth.com>, où sont recensées des dizaines de titres de thèses et de recherches en arabe consacrées à Ibn Ḥazm.

le moyen anglais, mais une seule variété historique et dialectale, puisqu'il s'agit d'un seul auteur de la fin du Moyen Âge.

Ceci dit, ce que l'approche des A. perd en étendue, elle gagne en profondeur. Par rapport aux manuels consacrés (le classique *Manuel de l'anglais du Moyen-Âge* de F. Mossé¹, ou bien le *Book of Middle English* de J.-A. Burrow et T. Turville-Petre²), le livre de W.O. et F.S. fait une large place aux détails littéraires, métriques et lexicaux, que les premiers étaient obligés de survoler en vitesse.

Le texte de Chaucer est transcrit d'après le ms. Cambridge, Corpus Christi College 61 (s. xv¹) ; il est accompagné d'une transcription phonétique intégrale, d'une traduction en allemand, ainsi que de gloses lexicales et littéraires. La transcription de la variante manuscrite se propose de mettre l'étudiant en face d'un texte authentique dans sa graphie et ses idiosyncrasies. Malheureusement, les A. choisissent un système de transcription qui complique inutilement la lecture : à titre d'exemple, je ne vois aucune raison pour translittérer la ligature gothique **or** [-or] par *o.u.* La transcription phonétique constitue toutefois un grand avantage, et je la trouve meilleure que celle, classique, de H. Kökeritz, *A Guide to Chaucer's Pronunciation*³. Enfin, à mon avis, une *juxta* en anglais contemporain aurait été plus utile que la traduction en allemand, car elle aurait mis l'étudiant (angliciste ou germaniste *lato sensu*) devant la réalité du changement linguistique, démontrant à la fois l'altérité et la modernité de la langue de Chaucer.

Le grand mérite du livre réside dans les nombreux aspects linguistiques et littéraires dont il traite. À part les leçons de phonologie, de morphologie et de syntaxe moyen-anglaises, le lecteur découvre également la métrique chaucérienne et le contexte littéraire de *Troilus and Criseyde*. Des excursus historiques dans le vieil-anglais et dans l'anglais moderne mettent la langue de Chaucer dans une perspective diachronique fort utile. Les schémas métriques, phonologiques et lexicaux, ainsi que les tableaux des déclinaisons et des conjugaisons sont lisibles et bien conçus, à la différence des manuels anciens, moins aimables avec le lecteur.

Dans l'ensemble, il s'agit d'une approche moderne et intéressante à plusieurs égards. Au fil du texte, l'étudiant découvre à la fois un chef d'œuvre littéraire et la langue de Chaucer. Tout en se limitant à un seul texte (et donc à une seule coupe diachronique et dialectale), le manuel de W.O. et F.S. a de quoi séduire l'enseignant qui désire changer de méthode. Bien qu'il ne puisse être utilisé en tant que manuel en dehors de l'espace germanophone, *Die Sprache Chaucers* peut donner des idées aux anglicistes d'outre-Rhin.

Adrian PAPAĞAGI

1. Paris, 1945.

2. 3^e éd., Oxford, 1996.

3. 2^e éd., Toronto, 1978.

Jerusalem the Golden. The Origins and Impact of the First Crusade, éd.

Susan B. EDGINGTON, Luis GARCÍA-GUIJARRO, Turnhout, Brepols, 2014 ;
1 vol., xiv+384 p. (*Outremer*, 3). ISBN : 978-2-503-55172-2. Prix : € 89,00.

Ce volume rassemble vingt essais sur la Première croisade, dont dix issus d'un colloque tenu à Huesca en septembre 1999, les autres ayant été écrits pour le présent volume, publié quinze ans après le colloque de Huesca. En résulte un ensemble hétérogène qui aborde des sujets d'une grande diversité, de la politique pontificale d'Urbain II (R. Somerville) à l'image du sarrasin dans la sculpture romane (R. Barta) et aux films sur les croisades (R. Irwin).

On y trouve des mises au point écrites par des grands spécialistes des croisades. À travers des écrits des papes Grégoire VII (r. 1073–1085), Victor III (r. 1086–1087) et Urbain II (r. 1088–1099), H. Cowdrey replace la croisade dans le contexte du développement de l'idée du Salut par la guerre juste, au service d'une cause vertueuse. J. Flori revient sur la place de la Jérusalem terrestre, céleste et spirituelle dans la mentalité des croisés et des chroniqueurs : il souligne l'importance des espoirs eschatologique des croisés, dont les exploits devaient, pour certains, provoquer la fin des temps. J. Riley-Smith revient sur l'association entre croisade et pèlerinage, montrant qu'à la fin du XI^e et au XII^e siècle, le statut de croisé, et les rites qu'on lui associe, empruntent des éléments symboliques à ceux du pèlerinage tout en restant distincts : on trouve à Jérusalem, au XI^e siècle, des pèlerins armés qui ne sont pas des croisés et inversement. J. France étudie les disputes et hésitations au sein de l'armée croisée entre fin juin et début novembre 1098 : les querelles entre chefs, et les négociations avec les Byzantins et les Fatimides empêchent l'unité, surtout après la mort du légat pontifical Adhémar de Monteil le 1^{er} août 1098. Conscients que ce manque de « leadership » met en danger l'expédition, les chefs écrivent une lettre au pape Urbain II, l'invitant à venir à Antioche pour prendre la tête de la croisade : cette lettre (à laquelle se réfère J. Flori) fait l'objet d'analyses approfondies dans l'art. de L. Garcia-Guijarro. A. Murray compare les récits du siège et de la conquête de la ville sainte dans les chroniques latines. Il se penche en particulier sur les descriptions des massacres qui durèrent trois jours, du 15 au 17 juillet 1099. Si divers chroniqueurs évoquent la juste colère et le désir de vengeance des croisés, Albert d'Aix est le seul à fournir une explication stratégique : les croisés étaient loin de leur base, en territoire hostile ; par le massacre de sang froid de prisonniers musulmans, le 17 juillet, ils cherchaient à éliminer un maximum d'ennemis.

Deux art. traitent de l'histoire des émotions. S. Spencer se penche sur le langage des émotions dans les chroniques de la première Croisade : peur, allégresse, tristesse, etc. Mais cela reste un catalogue : il ne mobilise ni des écrits médiévaux sur les émotions, ni les sciences sociales. L'approche de

S. Menache montre plus de nuances, car elle part des conceptions médiévales sur les émotions, pour ensuite montrer comment, dans les différentes versions du discours d'Urbain II au concile de Clermont en 1095, le pape cherche à provoquer la colère et le désir de vengeance auprès de son auditoire.

Deux art. traitent des républiques maritimes italiennes. M. Carr fournit une bonne synthèse sur la place de chaque ville dans les croisades et dans les États latins d'Orient : leur niveau d'implication varie en fonction des rapports de force politiques et économiques. Il présente un bilan historiographique fort utile, même si on peut s'étonner de l'absence des travaux de M. Balard (dont il cite un seul art. en italien). E. Bellomo examine la place de la prise de Jérusalem dans la mémoire historique des communes italiennes. Elle montre comment des villes qui étaient peu ou pas de tout impliquées dans la prise de la ville en 1099 vont s'y immiscer bien postérieurement. À en croire une chronique milanaise du ^{xiv}^e siècle, les deux premiers soldats à franchir les murailles de la Ville sainte le 15 juillet 1099 étaient des Milanais. Des chroniques pisanes et florentines affirment au contraire que le premier homme à être entré dans Jérusalem était pisan ou florentin. Peu importe qu'aucune des trois villes n'ait joué un rôle dans les événements ; le chauvinisme civique et la mémoire prennent leurs droits.

Pour certains des art., il n'y a visiblement pas eu de mise à jour bibliographique depuis le colloque de 1999. L'ensemble, certes hétérogène, comporte des art. riches qui représentent des mises au point importants sur différents éléments de l'historiographie de la Première croisade.

John TOLAN

Stato sabaudo e Sacro Romano Impero, éd. Marco BELLABARBA, Andrea MERLOTTI, Bologne, Il Mulino, 2014 ; 1 vol., 403 p. (*Annali del Istituto storico italo-germanico in Trento, Quaderni*, 92). ISBN : 978-88-15-25328-6. Prix : € 34,00.

Les vingt spécialistes (en grande partie italiens) qui ont contribué à ce volume abordent un thème peu traité jusqu'à présent par l'historiographie – si l'on exclut l'important livre de G. Tabacco¹. Tant les *comites* de Maurienne-Savoie, qui après l'an Mil se montrent en deçà des Alpes, que les ducs de Savoie, qui jouent un rôle important au cours des ^{xv}^e–^{xviii}^e siècles à l'échelle européenne, sont extérieurs au royaume de France et vassaux de l'Empire. Ils restent toutefois des princes francophones, et leur relation avec la monarchie française est beaucoup plus forte que celle, purement formelle, avec l'empereur. Cependant, la conscience d'être des princes d'Empire a conditionné à la fois leur conduite politique et leur autoreprésentation, jusqu'à la création du royaume de Sardaigne en 1720 et même jusqu'à la Révolution française.

1. *Lo Stato sabaudo nel Sacro Romano Impero*, Turin, 1939.

La première part. du volume traite des prétendues origines saxonnes de la maison de Savoie à partir d'un Bérolde, neveu de l'empereur Otton III, légende généalogique inventée au cours du ^{xv}^e siècle et tenue pour vérité inébranlable jusqu'à l'époque des Lumières. La revendication de *genealogie incredibili* (pour reprendre l'heureuse formulation de R. Bizzocchi) est un caractère typique de la grande aristocratie moderne ; il est toutefois significatif qu'une famille française dont les possessions étaient, dès cette époque, en grande partie italienne n'hésitait pas à vanter ses origines germaniques et ses liens de parenté avec les empereurs. Sans aucun doute, il ne s'agissait que d'une fiction dont elle avait bien conscience. Il reste surprenant qu'en 1557, le duc Emmanuel-Philibert (qui à cette époque était général espagnol et gouverneur des Pays-Bas pour le compte de Philippe II) ait écrit en allemand à l'électeur de Saxe pour lui demander l'autorisation de mêler ses armes aux siennes, dans son blason, pour la bonne raison qu'il était « ein rechter und gutter Theutscher » (p. 59).

La deuxième part. du volume analyse les rapports politiques et diplomatiques des Savoie avec la cour impériale jusqu'au ^{xvi}^e siècle, tout en éclairant les différentes manières dont la lignée savoyarde s'est servie de ces liens pour se positionner de manière avantageuse sur l'échiquier italien et européen. Parfois la carte de l'appartenance germanique pouvait être jouée, par exemple au détriment des principautés limitrophes (Genève, Saluces, Milan). Parfois, une telle appartenance était tranquillement ignorée : il en est ainsi au milieu et à la fin du ^{xv}^e siècle lorsque la présence du royaume de France se fait invasive et presque dominante. Plusieurs contributions du volume s'arrêtent sur la question du vicariat impérial en Italie, sollicité par les ducs et utilisé non seulement « come strumento giuridico-politico per sot-tomettere i territori confinanti », mais aussi d'une manière paradoxale « per impedire (grazie alla clausola del *non appellando*) ogni intervento imperiale nei loro domini » (P. Merlin, p. 267).

La troisième part. du volume est consacrée aux relations entre l'Empire et l'État savoyard, d'abord duché et plus tard royaume, au cours des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, alors que, dans le réseau mobile des alliances européennes, le vasselage impérial n'a désormais plus beaucoup de valeur politique, mais continue à avoir des retombées juridiques complexes. L'analyse de l'interaction entre la diplomatie et la jurisprudence dans des cas inextricables comme celui des controverses au sujet des « fiefs impériaux » entre Piémont et Ligurie nous amène au cœur des mécanismes du fonctionnement des États de l'Ancien Régime, pris entre les exigences du présent et les contraintes d'un passé qui, en apparence, ne veut pas finir. Cependant, l'époque était révo-lue : la Révolution – bien que le royaume soit un allié de l'Autriche contre un ennemi mortel – fera émerger des incompréhensions, des méfiances et des hostilités réciproques entre les « leaderships » piémontais et impérial, au point de faire naître dans le Piémont « la consapevolezza che la *politique*

de bascule settecentesca fosse ormai un capitolo chiuso, e che l'Austria fosse una potenza palesamente nemica » (P. Bianchi, p. 401).

Alessandro BARBERO

Bilder, Texte und Begriffe aus dem Mittelalter. Festschrift für Hans-Werner Goetz zum 65. Geburtstag, éd. Steffen PATZOLD, Anja RATHMANN-LUTZ, Volker SCIOR, Vienne–Cologne–Weimar, Böhlau, 2012 ; 1 vol., xiv–574 p. ISBN : 978-3-412-20898-1. Prix : € 69,90 [D] ; € 71,90 [A].

H.W. Goetz figure parmi les médiévistes allemands les plus connus. Né en 1947, il a fait des études d'histoire et d'anglais à l'Université de Bochum. En 1976, il a soutenu une thèse préparée sous la direction de F.J. Schmale sur le thème de *Dux et ducatus au tournant du ix^e–x^e siècle*. Son mémoire d'habilitation, soutenu en 1981, porte sur Otton de Freising. Après avoir enseigné dans son université d'origine, il a été nommé professeur à l'Université d'Hambourg, en 1990, où il est resté durant 22 ans, jusqu'à la fin de sa carrière d'enseignant. Les problématiques qui ont le plus souvent guidé les recherches de H.W.G. tournent autour de l'historiographie, et de l'histoire des représentations et de la réception. Ce sont aussi ces thèmes qui se trouvent au centre de ce volume de mélanges qui lui est offert à l'occasion de son 65^e anniversaire.

Dans l'ensemble, il s'agit de 23 art. rédigés pour l'essentiel en allemand, mais aussi en français et en anglais. Pour mentionner les principaux sujets, on y trouve concernant l'historiographie (1^{re} part.) des art. consacrés au roi alaman Vadamarius (Geuenich), aux problèmes linguistiques entre ariens et catholiques (Haubrichs) et à la famille de Paul Diacre (Jarnut). D'autres recherches sont consacrées aux relations entre rois et évêques à l'époque des Carolingiens et des Ottoniens (Von der Nahmer), aux Saxons au haut Moyen Âge (Becher et Springer), à Otton de Freising (Zotz et Segl), ainsi qu'à la Quatrième croisade (Epp) et à l'Ordre teutonique (Sarnowsky). Quant au sujet de la terminologie, des images et des représentations (2^e part.), les A. se sont intéressés à l'image des abbés au haut Moyen Âge (Helvétius), à la position de la matrone (Röckelein), à l'accès au souverain (Scior), à la production manuscrite de Werden (McKitterick) et aux représentations de la Chute (Reudenbach). Puis, on trouve aussi des art. sur la monnaie et d'autres *realia* (Nelson), les émotions politiques à l'époque carolingienne (Le Jan), la crosse de saint Pierre (Depreux), les « moutons noirs » dans les familles nobles (Plassmann), et les récits et les cartes relatifs à la Terre sainte (Baumgärtner). Enfin, à propos des « représentations du Moyen Âge à l'Époque moderne » (3^e part.), on découvre des études sur Alexandre le Grand en Russie (Bojcov), l'image du haut Moyen Âge chez Felix Dahn (Wood) et la redécouverte du passé wisigothique dans le Sud-Ouest de la France vers la fin du xix^e siècle (Effros).

Ces mélanges constituent ainsi une véritable mine d'informations et s'il fallait formuler un seul regret, il concerne l'absence d'un index et de registres.

Klaus KRÖNERT

Santiago GONZÁLEZ SÁNCHEZ, **Las relaciones exteriores de Castilla a comienzos del siglo xv. La minoría de Juan II (1407–1420)**, Madrid, Comité Español de Ciencias Históricas, 2013 ; 1 vol., 371 p. ISBN : 978-84-15069-56-0. Prix : € 25,00.

Le nouveau roi de Castille Jean II étant âgé de moins de deux ans lors du décès de son père Henri III, les premières années de son règne se déroulent sous le signe de régence dont les deux principaux acteurs seront Ferdinand, son oncle maternel, bientôt élu au trône vacant d'Aragon, et la reine-mère Catherine de Lancastre. L'étude consacrée à ce temps de minorité est tirée d'une thèse de doctorat présentée à l'Universidad Complutense de Madrid. Au fil de plusieurs séquences chronologiques rythmées par ces régence, les relations entretenues par le royaume des Trastamare avec les autres monarchies contemporaines attestent un grand essor par rapport aux années antérieures. La Castille va récolter alors une stabilité durable. Quelques litiges, notamment de frontières, sont certes à régler avec les voisins, Navarre ou Portugal, mais la confiance l'emporte, voire la collaboration. Une alliance déjà bien nouée au siècle précédent avec la France perdure. La Guerre de Cent Ans, alors en pleine réactivation, pèse évidemment dans la balance, mais la principale Couronne ibérique sait ménager les trêves nécessaires avec l'Angleterre : c'est qu'il y va de la sauvegarde de son commerce maritime, en particulier vers la Flandre. L'ultime implantation musulmane en terre hispanique, Grenade, justifie des campagnes auxquelles prennent part des troupes issues des autres royaumes chrétiens de la Péninsule. Mais c'est évidemment la Couronne d'Aragon qui demeure le partenaire par excellence, du fait surtout de l'accession au trône de son oncle maternel Martin I^{er} (« l'Humain ») de Ferdinand (I^{er}, « de Antequera »), tirant profit de diverses circonstances et implantant ainsi les Trastamare dans le Nord-Est de l'Espagne. Cet avènement ne manque pas de susciter une solide emprise castillane en terre aragonaise. Les débuts du règne de Jean II coïncident aussi avec une phase aiguë et finale du Grand Schisme d'Occident ; en Castille l'obédience envers Benoît XIII, pape aragonais d'Avignon, ne manque pas d'être durable, pas plus que le pontife « de la luna » n'avait manqué lui-même de favoriser financièrement le royaume. Le mot clé de la fresque dense et rigoureusement construite que propose l'A. pourrait être « involucrar » : tous les acteurs politiques sont « impliqués », ensemble, et non séparément secteur par secteur géographique, dans la globalité des relations extérieures de la Castille en ce début de xv^e siècle, ils y interfèrent sans cesse les uns avec les autres.

Jean-Marie CAUCHIES

Mercè AVENTÍN I PUIG, **Vivències i Sentiment de la mort. Microanàlisis de famílies i comunitats rurals en temps feudals**, Barcelone, PangurBàn, s.d. [2014] ; 1 vol., 165 p.

M. Aventín a enseigné à l'Université de Barcelone pendant une trentaine d'années avec beaucoup de talent et d'efficacité. Elle a en même temps mené à bien une œuvre historique remarquable par la sûreté de son information et de ses méthodes, par son ouverture problématique et sa grande disponibilité intellectuelle. Son principal ouvrage – véritable « thèse d'État » à la française – sur la communauté rurale de Vilamajor au haut Moyen Âge (1990) constitue un apport d'une importance incontournable à l'histoire de la société paysanne catalane aux IX^e–XIII^e siècles. Mais, pour essentielle qu'elle soit, cette œuvre majeure prend place dans une bibliographie d'une riche diversité d'intérêts historiographiques. On doit donc se féliciter de l'initiative prise par ses collègues du département de médiévistique de l'Université de Barcelone qui nous offrent ici une anthologie de sept travaux de M.A., judicieusement choisis et représentatifs des principales orientations de ses recherches. Sans pouvoir les analyser ici à la suite l'un de l'autre, il vaut la peine d'en souligner les constantes d'intérêt et l'unité d'ensemble qui s'en dégage. Un problème dominant s'affirme ici, comme dans les travaux majeurs de M.A. sur Vilamajor : celui de l'habitat groupé et fortifié. Il comporte l'étude de ses structures matérielles et des rapports essentiels entre l'habitat et l'espace agraire, certes, mais aussi celle des fondements – économiques, juridiques et symboliques – entre ce type prévalent d'habitat et les formes spécifiques de la seigneurie castrale (art. 1 et 2 du présent recueil). La richesse exceptionnelle de la documentation catalane lui permet, dans ce cadre général, d'approfondir des aspects souvent méconnus ou sous-estimés de l'économie agraire et de nous offrir, selon son heureuse expression, une véritable « théorie de la condition paysanne » (art. 5). Pour l'espace féodal (XII^e–XIII^e siècles), cette construction théorique lui permet de mettre en rapport les logiques de dévolution par héritage et la stabilité de la cellule de production familiale. Au-delà de la dialectique de base des relations entre production paysanne et prélèvement seigneurial, un des mérites de l'œuvre de M.A. qui s'affirme bien ici (art. 3 et 4) est la prise en compte de phénomènes parallèles mais nullement négligeables. Il s'agit en particulier des vecteurs de l'échange économique susceptibles, précisément, de déranger l'ordonnance féodale primaire du rapport production/prélèvement. Aux multiples implications du prêt, du crédit, du marché des rentes dont le poids s'alourdit à partir du XIV^e siècle (art. 4), du développement de productions à débouché commercial comme la viticulture (art. 7), sont consacrées de belles pages qui donnent tout leur relief à la « teoria de la pagesia » (p. 73–131) et à la dynamique des interactions socio-économiques qui l'anime. Dans cette

vision, riche d'aperçus originaux et bien documentés, la cellule familiale de production est perçue comme une réalité sociale et psychologique. Il est heureux, à cet égard, que l'anthologie ait retenu quelques-unes des pages consacrées à la mort et aux usages sociaux de la mémoire dans la survie de l'entité familiale.

M.A. a été, dès la fin des années 1980 très présente et active dans les séminaires qui cristallisaient alors le meilleur de la recherche historique française, ceux de P. Bonnassie à Toulouse, de G. Duby et M. Voyelle à Paris pour ne citer que des savants disparus. C'est à Paris aussi qu'elle a pu mieux connaître des maîtres comme P. Vilar et R. Hilton. Le présent volume nous engage ainsi à mesurer de la meilleure manière la fécondité de sa formation et de ses propres recherches.

Pierre TOUBERT

LIUDPRAND DE CRÉMONE, *Œuvres*, prés., trad. et comm. François BOUGARD, Paris, CNRS Éd., 2015 ; 1 vol., 664 p. (*Sources d'Histoire médiévale*, 41). ISBN : 978-2-271-08340-1. Prix : € 69,00.

Il est agréable de rendre compte de l'édition-traduction d'une importante source narrative du haut Moyen Âge qui réponde aussi bien que celle-ci à nos attentes les plus exigeantes. Avec Rathier de Vérone et Atton de Verceil, Liudprand de Crémone est une de nos trois sources majeures du x^e siècle italien. À maints égards, Atton pose le moins de problèmes critiques séduisants. Quant à Rathier, ses complexités de propos et ses obscurités recherchées d'expression semblent avoir quelque peu modéré le zèle des éditeurs. Reste en revanche la faveur dont jouit Liudprand, aisément perceptible à travers la masse des travaux qu'il suscite toujours. Liudprand a écrit pour plaire et il plaît toujours. La constance de son succès d'auteur rend d'autant plus appréciable la qualité de l'édition grâce à laquelle F. Bougard le met de la meilleure manière à la portée des lecteurs français. Ceci, sur la base de l'excellente édition critique du texte due à P. Chiesa¹ et grâce à une parfaite maîtrise de la bibliographie la plus récente et la plus pointue. Ce n'est pas une mince affaire tant l'œuvre de Liudprand a suscité l'attention et parfois même la passion des chercheurs : historiens de l'Occident post-carolingien et de Byzance, philologues et mythologues de tout poil. Il serait hors de propos de faire ici l'inventaire des domaines d'intérêt que concerne l'œuvre de Liudprand en elle-même. Il nous faut en revanche indiquer brièvement la série de choix d'éditeur faits par F.B. Il convient tout d'abord de louer la qualité de la traduction et l'effort fait pour rendre les effets originaux d'un style allant du discours érudit et précieux à une sorte de vulgarité gouailleuse restituée avec bonheur. Les problèmes de l'« hellenomanie » de Liudprand et de la présence du grec (mots et expressions grecs, translittérations) et

1. Turnhout, 1998 (*Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 156).

incidentes de toutes intentions qu'affrontent les traducteurs de Liudprand sont résolus par F.B. avec un souci de simplicité efficace dont il rend fort bien compte dans son introduction (p. 47–49). C'est ce même souci qui guide les choix faits pour l'annotation : précise, pertinente, soucieuse d'éclairer les difficultés, attentive, chaque fois que de besoin, à renvoyer à une bibliographie ponctuelle complémentaire parfaitement maîtrisée. Celle-ci, reprise en forme dans la bibliographie générale (p. 553–589) constitue un précieux compendium de l'ensemble des problèmes historiques, philologiques et culturels intéressant Liudprand et, plus généralement, son ^xe siècle. Dans tous les cas, cette annotation bien conçue se révèle très utile pour replacer les événements dans leur contexte, rappeler les généalogies, repérer les citations et références au texte biblique ou aux auteurs classiques qui imprègnent la culture de Liudprand. Dans tout cela, il est clair que F.B. a su tirer de manière critique le meilleur parti des travaux qui, chez ses devanciers « littéraires » et, en particulier chez P. Chiesa et M. Giovini, ont jalonné les recherches liudprandiennes. Je n'ai pas le sentiment de me laisser aller à une sorte de chauvinisme en donnant mon opinion : de toutes les éditions-traductions de Liudprand dont on dispose en italien, anglais, allemand et espagnol, et en rendant l'hommage qui lui est dû au texte procuré par P. Chiesa dans le *Corpus Christianorum*, l'édition Bougard est désormais l'édition de référence internationale. Elle le mérite par la qualité de la traduction non moins que par la richesse et la pertinence de l'annotation.

Pierre TOUBERT

Ian Wood, **The Modern Origins of the Early Middle Ages**, Oxford, Oxford U.P., 2013 ; 1 vol., xii–374 p. ISBN : 978-0-19-965048-4. Prix : GBP 65.

On doit à I. Wood une série de travaux, dispersés, bien informés et intelligents sur les processus de construction des identités nationales au haut Moyen Âge, parus depuis une bonne quinzaine d'années. Il s'y est progressivement affirmé comme un connaisseur averti de la problématique mise en œuvre par le grand programme (à gouvernance britannique mais grâce à un financement européen) sur la transition du monde antique au haut Moyen Âge. Son attention s'est particulièrement portée sur l'analyse du rôle des historiographies des ^{xviii}e–^{xix}e siècles et sur l'évaluation des inflexions diverses qu'elles ont fait subir au travail conséquent de reconstruction historique et idéologique. L'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui vient ainsi de manière particulièrement heureuse couronner ces recherches et les ordonner en un tout sinon cohérent du moins de lecture agréable et suivie.

Loin de toute rhétorique à bon marché sur les usages du passé, le présent volume doit être lu comme une soigneuse pesée des apports variés de l'historiographie du ^{xix}e siècle sur le premier Moyen Âge. Entreprise d'autant plus intéressante qu'elle relève de l'aveu fait par l'A. d'un éveil tardif de l'Angleterre à la perception de l'importance de cette historiographie. Ceci

par comparaison avec le climat culturel allemand et francophone dont on perçoit mieux aujourd'hui toute la richesse à la suite des recherches suscitées par le cas de M. Bloch et par la question si « à la mode » de l'évaluation du rôle joué par la prétendue « École des Annales ». Ceci dit, le propos de l'A., dans les lignes générales qu'il expose clairement en ouverture est donc à franche découpe. Soit une période longue définie de la manière la plus large comme temps de transitions de l'Empire romain tardif au haut Moyen Âge, ou comme « haut Moyen Âge », ou encore, selon la terminologie de Bloch comme le Moyen Âge d'avant « le premier âge féodal », soit en gros la période 300–700. Bref, les siècles dits « obscurs » dominés par les Grandes Invasions et le temps des stabilisations successives. Soit d'autre part le fait majeur considéré : la formation contemporaine d'unités géopolitiques, certes encore floues quant à leurs expressions identitaires et malléables quant à leur consistance territoriale ou institutionnelle et leur « autocompréhension ». Comment le travail historiographique, entrepris depuis le cours du XVIII^e siècle avec Boulainvilliers, Montesquieu, Gibbon, Vico, Muratori *et alii*, s'est-il épanoui au XIX^e siècle en une floraison d'historiographies nationales ou à dérive nationaliste ? J'ajouterai comment cette historiographie du XIX^e siècle a-t-elle souvent formulée avec pertinence, voire profondeur, les grands problèmes que la recherche se donne aujourd'hui si volontiers l'illusion de découvrir ?

Il ne serait guère raisonnable d'attendre pour ces grandes questions une réponse simple et fidèle à un plan rigoureux. Suivant un choix que justifie, me semble-t-il son sujet même, l'ouvrage répond par une série d'essais qui éclairent, non sans agrément pour le lecteur, plusieurs cas de figure qui cernent avec pertinence la thématique générale. L'exposé suit sans trop en être esclave, un fil rouge où chronologie et entités régionales s'efforcent de faire bon ménage ; de Gibbon à Pirenne, de T. Mommsen à A. Piganiol ou de G. Kurth à H. Marrou. Les seize chap. forment ainsi autant de voies d'approche ou d'angles de visée susceptibles, quasiment, d'être lus séparément. Ils me paraissent remarquables par l'ampleur des lectures dont ils sont le fruit, par l'aisance avec laquelle le discours est maîtrisé et, pour tout dire, par le plaisir et l'enseignement qu'en tirent les lecteurs. À cet égard, ils mettent pleinement en valeur le propos réussi de l'A. qui est, en somme, de nous inviter à lire les historiens du XIX^e siècle de manière vive et vivante, avec le souci constant d'en mettre en valeur l'actualité et les intuitions trop souvent méconnues.

Comme de juste, la place de choix est réservée aux grandes vedettes de la littérature historique, de Fustel de Coulanges et T. Mommsen à A. Dopsch et M. Bloch. Un des grands mérites de l'ouvrage tient cependant à son souci de mettre aussi en relief les représentants moins connus mais de grand intérêt pour la définition des climats idéologiques, des enjeux et des débats. Si, par exemple, la bataille entre médiévistes français et allemands

après 1870 est archiconnue, il faut savoir gré à l'A. d'avoir également signalé les terrains de bonne entente, voire d'estime réciproque, que la recherche historique a entretenus dans les années 1880–1910 entre les M.G.H. et leurs correspondants français à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ou à l'*École des chartes*. Nul doute que, dans cet esprit, les recherches récentes, comme par exemple celles autour de M. Bloch, auraient pu enrichir le chap. des échanges triangulaires entre Allemagne, France et Grande-Bretagne¹. Compte tenu de l'ampleur des lectures de M.W. et de la richesse de son information, on prendra cependant garde à ne pas le lui reprocher. Comme cela était sans doute inévitable, de grands noms d'historiens clés comme ceux de T. Inama von Sternegg, d'A. Meitzen, de J. Flach ou de B. Croce sont passés sous silence. Voyons dans ces lacunes parfois tout de même très sérieuses une invitation faite à l'A. de poursuivre l'enquête qu'il mène avec intelligence et alacrité.

Pierre TOUBERT

La Muse de l'éphémère. Formes de la poésie de circonstance de l'Antiquité à la Renaissance, éd. Aurélie DELATTRE, Adeline LIONETTO, Paris, Classiques Garnier, 2014 ; 1 vol., 472 p. (*Colloques, Congrès et conférences sur la Renaissance européenne*, 84 ; sér. *Lectures de la Renaissance latine*, 5). ISBN : 978-2-8124-2121-1. Prix : € 42,00.

Ce collectif est le fruit d'un colloque (Sint Maecenates, non deerunt, Flacce, Marones. *Formes de la poésie de circonstance de l'Antiquité à la Renaissance*) organisé à l'Université de Paris–Sorbonne les 9 et 10 décembre 2010. Il entend examiner, à travers une série d'études de cas, un type de poésie tout à fait particulier, en lien étroit avec l'événementiel, autrement dit la poésie de circonstance, que les deux É., A. Delattre et A. Lionetto, qualifient, reprenant une formule de G. Demerson, de « lyrisme d'admiration » (p. 7). Elles révèlent ainsi d'emblée une tension propre à ce genre textuel et qui traversera tout le volume. D'une part, ces textes sont forgés par les circonstances, le plus souvent politiques, et sont diffusés afin de plaire aux puissants. En ce sens, ils sont le produit d'un événementiel extérieur au sujet-auteur (« Out »). D'autre part, ils peuvent également être le lieu d'un lyrisme poétique, l'auteur réagissant ici aux multiples modifications de son état émotif, qu'il retranscrit ensuite. Ici, il s'agit d'un événementiel interne au sujet-auteur (« In »)².

1. Pour les rapports étroits entretenus par M. Bloch avec l'historiographie allemande, on peut consulter la préface détaillée que j'ai donnée à M. BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, 1988, p. 5–41. Données intéressantes sur M. Bloch et la Grande-Bretagne dans F.O. TOUATI, *Marc Bloch et l'Angleterre*, Paris, 2007. Une riche information est aussi fournie, en général, par le remarquable ouvrage de P. Schöttler paru en même temps que celui de I.W. : P. SCHÖTTLER, *Die Annales. Historiker und die deutsche Geschichtswissenschaft*, Tübingen, 2015.

2. Ne seront donc pas abordés dans ce volume les pièces dites d'actualité. C'est-à-dire ces textes, de peu de qualité littéraire, qui émergent à la fin du Moyen Âge et qui ont pour vocation la diffusion de l'actualité – celle du prince le plus souvent.

Après la *Préface* des É. (p. 7–9) et un très pertinent texte introductif de V. Gély (p. 11–22), lequel explore les différents sens que prit l'expression « poésie de circonstance » depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours (sont entre autres convoqués Goethe, Hegel, Hugo, Mallarmé et Tzara), l'ouvrage se déploie en cinq part. La première cerne le concept de « poésie de circonstance » introduit par V. Gély (p. 23–132). La deuxième examine le rapport capital – car au cœur du processus de création – qui existe entre l'auteur et le destinataire de ses pièces (p. 133–181). La troisième traite de la dimension événementielle externe (« Out ») présentée en introduction (p. 183–261). La quatrième revient quant à elle sur ce lyrisme personnel (« In ») qui caractérise plusieurs œuvres (p. 263–316). La cinquième aborde la question des supports de diffusion (p. 317–403).

Dans cet ensemble fort riche, une faible proportion des contributions concerne réellement le Moyen Âge, ce qui semble curieux vu que le volume semblait annoncer qu'il entendait parler de cette période tisseuse de liens entre Antiquité et Renaissance. Certes, les spécialités respectives des deux É. (antiquiste et moderniste) expliquent en partie ce déséquilibre. Mais on est toutefois forcé de constater que si l'on retire les contributions qui concernent l'Antiquité tardive (A.D. et des textes écrits vers 530 pour le roi Vandale Thrasamond, p. 203–221 ; G. Herbert de la Portbarré-Viard et la place de discours sur les monuments chrétiens chez les poètes latins tardifs, p. 333–358) et la Renaissance (I. Pierini et la poésie de l'humaniste du *Quattrocento* Carlo Marsuppini, p. 37–57 ; N. Lopomo sur un autre humaniste, Maffeo Vegio, et les textes qu'il rédigea pour le duc de Milan Filippo Maria Visconti, p. 135–150), la part médiévale se réduit à un seul art., celui de C. Veyrard-Cosme consacré aux textes qu'Ermold le Noir dédia à Louis le Pieux et Pépin I^{er} d'Aquitaine (p. 223–239).

Après la *Conclusion* d'H. Casanova-Robin (p. 405–409), l'ouvrage se clôt sur une bibliographie générale (p. 411–440) et un ensemble d'index (p. 441–460) tout à fait essentiels. Ceux-ci achèvent de faire de ce volume un outil de travail précieux pour les spécialistes de la poétique antique et renaissante, peut-être moins pour celle du Moyen Âge.

Jonathan DUMONT

John of Paris. Beyond Royal and Papal Power, éd. Chris JONES, Turnhout, Brepols, 2015 ; 1 vol., xiv–426 p. (*Disputatio*, 23). ISBN : 978-2-503-53280-6. Prix : € 100,00.

Le volume collectif dirigé par C. Jones consacre douze études en quatre sections, à la pensée de Jean de Paris, théologien dominicain parisien (ca 1250–1306), et plus particulièrement à son traité, le *De potestate regia et papali*. L'É. précise d'emblée que les références des contributeurs aux deux éditions critiques disponibles de cet ouvrage préciseront systématiquement les numéros des chap. étudiés, car la tradition manuscrite a été insuffisamment exploitée et n'a pas signalé la fin expansée du traité, figurant dans l'un des supports témoins. Il n'est pas aisé de jalonner avec certitude la tumultueuse carrière de Jean de Paris, à la faculté des arts puis à celle de théologie, traversée par le conflit franco-papal entre le pape Boniface VIII et Philippe le Bel, ni de dater son traité sur le pouvoir royal et papal (ca 1295) qui le relate. Plus récemment, il a été démontré que cet écrit n'occupait qu'une partie du débat et constituait une réponse précise à Jacques de Viterbe, qui soutenait la suprématie de l'Église sur l'État.

Sans outrer l'effet des controverses auxquelles le dominicain a pris part, le volume entend néanmoins réévaluer l'influence des idées politiques du traité de Jean de Paris à sa juste valeur et l'importance que lui ont accordée ses pairs, ses contemporains et la postérité, jusqu'ici un peu sous-estimée. Sa théorie sur les relations entre le pouvoir spirituel et temporel, qui favorise les intérêts de Philippe le Bel, ne lui a certes pas permis de rapports étroits à la cour, mais fourni probablement un appui gouvernemental pour enseigner la théologie.

Plus généralement, l'É. et ses contributeurs se proposent de montrer la pérennité de l'intérêt suscité par le dominicain et d'ouvrir de nouvelles voies d'accès à cet auteur. La première part. de l'ouvrage, sur pouvoir et autorité, réunit deux études signées de J. Kanning et B. Koch, offrant une nouvelle lecture du traité de Jean sur les relations entre pouvoirs temporel et ecclésial : loin de les opposer, Jean de Paris souligne leurs convergences dans la dimension terrestre de leur juridiction, leur questionnement commun sur le sens de la propriété, de la gouvernance universelle, de l'émergence d'un État-nation.

Cet aspect du traité est relativisée par C. Jones, dans la seconde part., consacré au dominicain et au théologien, interrogeant l'identité dominicaine de Jean de Paris. L'É. soutient au contraire que la représentation dominicaine d'un monde au double modèle traditionnel de pouvoir entre pape et empereur n'a pas engagé de position radicale du théologien mais a fait perdurer le cadre d'une autorité temporelle universelle. A. Milne-Tavendale, quant à elle, insiste sur la spécificité doctrinale du *Tractatus de Antichristo* de Jean de Paris, au côté de son *De postestate* au sujet de l'Apocalypse. En valorisant la prophétie et le rôle spécifique des dominicains au moment de la fin du

monde, Jean de Paris s'affirme dans la lignée de son ordre et s'impose plus fermement encore à l'Université de Paris. A. Theng revisite les motifs profonds de l'écriture du *De postestate* et voit le traité comme une contribution au gouvernement de l'Église, à une réforme de sa constitution et à un moyen de réconciliation entre l'ordre dominicain et le clergé séculier. H. Hamilton-Bleakley s'intéresse enfin à deux œuvres de jeunesse de Jean de Paris, qui relaient de façon rigoureuse et inventive la position thomiste de la volonté comme appétit rationnel.

Dans la troisième part., dédiée aux concepts et aux idées, G. Moreno-Riano met en garde contre les interprétations trop modernistes de la propriété privée chez Jean de Paris, séduites par la séparation entre le domaine de l'éthique et celui de la théologie. Le théologien s'efforce en réalité de décliner les enjeux d'une acquisition personnelle de biens extérieurs, au sein de la communauté chrétienne. Sa conception de la paix est beaucoup plus insaisissable, en revanche, que celle traitée dans les débats menés par ses contemporains, comme le soutient T. Shogimen : l'instauration de la paix demeure secondaire, car elle ne sert pas une vision universelle des pouvoirs temporel et ecclésial. Il reste assurément que Jean de Paris a marqué le développement du conciliarisme à partir du *De potestate*, comme le démontre K. Ubl : la pensée du dominicain a considérablement évolué, non pas en approfondissant le droit canon, mais bien plutôt pour servir les intérêts de Philippe IV.

La dernière part., dédiée à la réception et à l'héritage de Jean de Paris, met au jour, grâce à la contribution de L. Lanza et M. Toste, la vaste influence diachronique du concept aristotélicien de causalité, que Jean mobilise dans son traité, pour illustrer les relations causales entre pouvoirs spirituel et temporel, sur les contemporains de son ordre et jusqu'au xv^e siècle. À cette époque, le franciscain Ludovic de Strassoldo réécrit le traité de Jean sous la forme originale d'un dialogue humaniste de philosophie politique, entre lui-même et son ami Francesco Barbaro, comme l'analyse M.J. Cable.

G. Briguglia démontre enfin la longue postérité de la pensée de Jean de Paris, relative à l'Eucharistie, redécouverte au xvii^e siècle par le protestant Pierre Allix, et utilisée à des fins polémiques contre les catholiques. Bien plus, au-delà des relectures doctrinales effectuées par la postérité, la question eucharistique de Jean représente une théorie aboutie de concepts juste naissants dans le *De potestate*, qui finissent d'achever le tracé de démarcation entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel.

Grâce à la richesse remarquable de ce volume et la créativité de ses approches, l'œuvre de Jean s'éclaire profondément sous un jour nouveau et livre un destin inattendu, inépuisé, une pensée complexe, un héritage considérable, qui n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Alice LAMY

MATHIEU DE BOULOGNE, *Lamentationes Matheoluli*, éd. Thomas KLEIN, Thomas RUBEL, Alfred SCHMITT, Stuttgart, Hiersemann, 2014 ; 1 vol., xiv–414 p. (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, 17). ISBN : 978-3-7772-1407-8. Prix : € 196,00.

Les 5 614 v. des *Lamentationes Matheoluli* de Mathieu de Boulogne, composés à la fin du XIII^e siècle, offrent sans conteste le texte le plus riche de la littérature misogyne du Moyen Âge latin. L'A. y raconte la double punition que lui aura infligée son mariage avec la belle veuve Petronilla (appelée Petra dans le poème) : en raison du canon seize décrété lors du deuxième concile de Lyon en 1274, il s'était retrouvé déchu des privilèges de la cléricature, en tant que bigame, par son union avec une veuve ; non seulement sa carrière ecclésiastique était ainsi ruinée, mais en outre sa vie personnelle devait elle-même être ruinée par sa propre femme. Dès lors il n'était plus que *Matheolulus*, « le pauvre pauvre Mathieu », *servior servo* (I, 94–95). Cette œuvre surprenante a joui d'une grande notoriété à la fin du Moyen Âge, spécialement en raison de la traduction française qu'en a donnée vers 1370 Jean Le Fèvre de Reissons sous le titre de *Les Lamentations de Matheolus* (*sic*). Ce *Livre de Matheolus*, comme il a souvent été appelé, a ainsi été lu par Eustache Deschamps, Christine de Pizan, Martin Le Franc, Antoine de La Sale, Pierre Michault et François Villon. Malgré son succès, il devait ensuite tomber complètement dans l'oubli jusqu'à sa redécouverte et son édition à la fin du XIX^e siècle par A.G. van Hammel, qui publia les deux versions, latine et française¹. Malgré cette redécouverte, l'œuvre n'a pourtant guère suscité l'intérêt des chercheurs et elle n'est même pas mentionnée par exemple dans l'ouvrage de J. Holland². Il était donc urgent de faire à nouveau connaître ce texte. C'est dans ce but qu'en 2010, T. Pacchiarotti publiait à nouveau la traduction de Jean Le Fèvre, accompagnée aussi du texte latin³, mais cette publication n'apportait quasiment rien de plus que celle de van Hammel, comme l'avait par exemple souligné S. Menegaldo, à qui ce livre ne laissa qu'« une regrettable impression de gâchis, alors que le projet de rendre de nouveau accessible un pan négligé de la littérature de la seconde moitié du XIV^e siècle se justifiait pleinement⁴ ». En revanche, on ne pourra guère faire ce reproche au savant É. de l'œuvre originale en latin des *Lamentationes Matheoluli*. T. Klein en effet s'appuie, pour la première fois, sur les huit mss aujourd'hui connus pour établir son texte, et non plus sur le seul codex utilisé par van Hammel (et, curieusement, aussi par Pacchiarotti). Les progrès par rapport aux éditions précédentes sont donc considérables, et l'on peut juger des choix de l'É. grâce à un appareil clair et soigné. Enfin,

1. 2 vol., Paris–Bouillon, 1892–1905.

2. *Misogyny. The World's Oldest Prejudice*, Londres, 2006.

3. Alexandrie (It.), 2010.

4. Voir son c.r. S. MENEGALDO, Jean Le Fèvre de Reissons, *Les Lamentations de Matheolus*, éd. T. PACCHIAROTTI, *Cahiers de Recherches médiévales et humanistes*, en ligne, 2010, mis en ligne le 17 février 2015, consulté le 14 avril 2016, URL : <http://crm.revues.org/13319>.

contrairement à l'édition de Pacchiarotti, qui ne comprenait aucune note, on trouve ici un précieux appareil d'annotations sous l'apparat critique, qui rend compte notamment de toutes les sources et citations de cette œuvre dont l'intertextualité est d'une richesse extraordinaire. Le texte lui-même est précédé d'une introduction (p. 1–42), qui fait le point sur la recherche, le poète, la date de rédaction, située ici avec précision entre le 15 février 1290 et janvier 1291 (p. 13), le contenu et la structure en quatre chants du poème, les innombrables sources et modèles littéraires, la métrique, la prosodie et les rimes des hexamètres d'une remarquable variété (le poète recourt en effet aux *versus caudati*, *collaterales*, *Leonini*, *cruciferi*, *tripertiti*, *trinini*, et *versus unisoni*), la tradition manuscrite, le stemma et les principes d'édition. Même si on peut regretter l'absence d'un index des sources, qui eût été utile, et d'une bibliographie générale, on ne boudera pas notre plaisir de voir ce formidable poème recevoir enfin les honneurs d'une édition critique fiable. Les chercheurs n'auront désormais plus d'excuses pour continuer de négliger une des œuvres médiolatines les plus riches de la littérature misogyne et autobiographique (réelle ou fictive, car *Matheolulus* semble davantage relever de la construction d'une *persona* littéraire sans lien étroit avec la personne réelle et historique de l'auteur). On peut donc espérer qu'elle attirera dans un avenir proche une attention accrue et suscitera les études nombreuses qu'elle mérite et qui font encore cruellement défaut.

Jean MEYERS

Raymund KOTTJE, Thomas A. ZIEGLER, **Verzeichnis der Handschriften mit Werken des Hrabanus Maurus**, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 2012 ; 1 vol., LII–267 p. (*Hilfsmittel*, 27). ISBN : 978-3-7752-1134-5. Prix : € 35.00.

En février 1963, R. Kottje était parti à Rome pour travailler à un ouvrage d'habilitation portant sur la biographie de Raban Maur. Son but était de repérer dans les catalogues de mss de la *Biblioteca Apostolica Vaticana* les témoins complets ou fragmentaires des œuvres de Raban. L'A. s'est vite rendu compte de l'ampleur de la tâche et de l'impossibilité de la mener à bien dans des délais raisonnables pour son habilitation. Le projet n'en fut pas pour autant abandonné comme en témoigne le livre publié ici, 50 ans après. Celui-ci donne donc la liste de tous les mss contenant des œuvres de Raban : 1 326 mss qui s'échelonnent du IX^e au début du XVI^e siècle. Après une brève introduction (p. XI–XIII) et une bibliographie, centrée essentiellement sur les catalogues et la tradition manuscrite des œuvres de Raban (p. XVII–LI), vient donc la liste des mss, classés selon l'ordre alphabétique des lieux de conservation de ceux-ci. On trouve pour chaque notice, sur une première ligne, la ville de conservation, la bibliothèque, la référence du codex et sa date, puis, sous différentes rubriques, la provenance si elle est connue (« Prov. »), la référence bibliographique au(x) catalogue(s) (« Kat. »), les travaux sur ce

ms. (« Lit. »), des remarques éventuelles (possesseurs, *marginalia* intéressants, datations différentes, etc.) (« Bem. ») et enfin le titre de l'œuvre ou des œuvres de Raban transmises par le codex avec l'indication (« Exc. »), quand il s'agit d'extraits, et la mention du folio de début et de fin ou simplement du folio de début (il arrive curieusement, sans qu'on sache pourquoi, qu'aucune indication sur ce point ne soit donnée). Cette liste montre que les mss de Raban ne sont pas très nombreux de son vivant et qu'ils ne vont se multiplier qu'après sa mort d'abord dans le centre, le Sud et l'Ouest de l'Europe, puis à partir du ^x^e siècle, avec la christianisation de ces espaces, dans l'Europe du Nord et de l'Est. Par ailleurs, l'intérêt pour ses œuvres semble souvent lié à la spiritualité de certains ordres nouveaux, comme celui des cisterciens, des prémontrés ou des ermites de saint Augustin. Comme le dit l'A. dans son introduction (p. xii), Raban n'aura donc pas été le *Praeceptor Germaniae* qu'a souvent fait de lui la Renaissance. Son œuvre en réalité a surtout circulé de monastère en monastère. À la fin de l'ouvrage, l'A. a pris soin de donner dans l'ordre alphabétique (p. 235–265) la liste des œuvres de Raban avec, pour les œuvres inédites, le(s) renvoi(s) au(x) numéro(s) du(des) ms(s) du catalogue et avec, pour les œuvres éditées, des indications bibliographiques (« Lit. »), les références aux éditions (« Druck ») ainsi qu'aux travaux (« Quellen ») de J.B. Enhuber (si celui-ci, au ^{xviii}^e siècle, avait déjà mentionné un manuscrit de l'œuvre dans ses *Manuscripta, epistolae et ad Hrabani Mauri editionem collectanea*) et, enfin, le(s) renvoi(s) au(x) numéro(s) du(des) manuscrit(s). Bref, il s'agit là d'un outil de travail, bien conçu, qui sera utile à tous les spécialistes de Raban qui voudraient éditer certaines de ses œuvres ou étudier leur réception au Moyen Âge.

Jean MEYERS

Donatella NEBBIAI, **Le discours du livre. Bibliothèques et manuscrits en Europe, ix^e–xv^e siècle**, Rennes, P.U. Rennes, 2013 ; 1 vol., 311 p. (*Histoire*). ISBN : 978-2-7555-2847-5. Prix : € 18,00.

Quelle place occupait le livre dans la vie et la culture des hommes au Moyen Âge ? Toute personne ayant essayé d'apporter des éléments de réponse à cette question sait pertinemment que produire une synthèse sur le sujet est une tâche ardue. Cependant, qui de plus qualifiée que l'A., directrice de recherche à l'*Institut de recherche et d'histoire des textes* de Paris et certainement l'une des plus grandes spécialistes de l'histoire du livre et des bibliothèques médiévales en France, pour relever ce défi ?

Construit selon une trame chronologique allant du ix^e au xv^e siècle, cet opus invite son lecteur à se perdre dans les rayonnages des bibliothèques médiévales pour mieux en comprendre leur évolution au fil du temps, mais aussi les mécanismes qui ont présidé à leur formation et les usages qu'en ont fait les lettrés du Moyen Âge. Ce parcours débute avec Charlemagne pour qui les livres, recopiés à l'aide de la célèbre minuscule caroline, furent

les véritables ciments de sa politique culturelle, censée fédérer l'ensemble des peuples placés sous son autorité. L'Empire vit alors fleurir des grands centres intellectuels dont les bibliothèques se composaient essentiellement des textes nécessaires à la *lectio divina* ; les plus riches d'entre elles renfermant une centaine de volumes. L'A. se penche ensuite sur la période antérieure à l'ère scolastique, analysant la naissance de la pratique mémorielle et de l'écriture de l'histoire au sein des monastères. Elle montre au passage combien les textes normatifs de ces institutions peuvent être des témoignages de premier plan pour comprendre les usages des bibliothèques (consultation, prêt, rangement des livres, etc.). À partir de la seconde moitié XIII^e siècle, sous l'influence de la révolution scolastique et de la naissance des ordres mendiants, s'affirme un nouveau modèle de bibliothèques d'étude, bipartite (composée d'un fonds stable interdit au prêt et d'un fonds que l'on peut emprunter), ainsi que d'un nouveau type de livre plus adapté à celles-ci : le livre d'autorités, véritable bibliothèque à lui seul. La révolution scribale de la fin du Moyen Âge a entraîné une large diffusion du livre dans différentes couches de la société urbaine, entraînant une multiplication du nombre de bibliothèques privées. Cette période est aussi marquée par l'essor de l'humanisme dont les représentants ont entretenu des liens privilégiés avec les livres, traquant les œuvres classiques de couvents en monastères, s'échangeant des copies de ces textes, recopiés à l'aide de cette singulière *umanistica* mise au point par ces hommes sur la base de la minuscule caroline, qu'ils pensaient dater de l'Antiquité. L'ouvrage se clôt avec un chap. dévolu à la naissance des bibliothèques d'État, nées au XV^e siècle en Italie, à l'instar de celle des Médicis à Florence, et au rôle politique que ces collections ont pu avoir dans la diffusion, le contrôle ou le soutien à des mouvements culturels.

Nourrie de nombreux exemples, principalement choisis en Italie et en France, mais également dans les pays limitrophes, cette étude montre toute la richesse de la documentation qu'il faut convoquer pour réaliser une telle synthèse : mss conservés, catalogues de bibliothèques, textes normatifs, testaments, inventaires après décès, éléments paratextuels, comme les ex-libris, les formules de copistes ou encore les simple annotations en marge... Plus qu'une simple évasion dans les rayonnages des bibliothèques médiévales, l'A. nous offre une véritable plongée dans l'environnement intellectuel de l'homme médiéval et de son rapport à l'écrit, de la Renaissance carolingienne à l'épanouissement de l'humanisme en Italie. Avec son *Discours des livres. Bibliothèques et manuscrits en Europe IX^e–XV^e siècle*, l'A. a produit une étude rigoureuse et richement documentée qui pourra intéresser tant les chercheurs novices que les confirmés.

Renaud ADAM

Enfermements II. Règles et dérèglements en milieu clos (iv^e–xix^e siècle),
éd. Isabelle HEULLANT-DONAT, Julie CLAUSTRE, Élisabeth LUSSET, Falk
BRETSCHNEIDER, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015 ; 1 vol., 459 p.
(*Homme et société*, 49). ISBN : 978-2-85944-924-7. Prix : € 28,00.

Le lecteur est immédiatement frappé par le grand soin qu'ont pris les quatre É. à la réalisation de cet ouvrage, dont les contributions sont issues d'un colloque qui s'est tenu à Clairvaux et à Troyes du 4 au 6 octobre 2012. Afin de mieux mettre en valeur les résultats de recherche concernant la question des règles et dérèglements en milieux clos, les contributions ont été intégrées dans une architecture repensée, constituée de quatre angles d'approche ou postes de réflexion : 1. *Définir les règles* ; 2. *Le développement de l'écriture règlementaire* ; 3. *Discipline et obéissance* ; 4. *Dérèglements*. Ce volume fait suite au volume *Enfermements. Le cloître et la prison (vi^e–xviii^e siècle)* paru en 2011 à la suite du colloque *Enfermements* de 2009. Les deux volumes de 2011 et 2015 s'inscrivent dans une perspective de longue durée et d'histoire comparative en Europe occidentale allant des îles Britanniques, la Belgique, la France, l'Espagne et l'Italie vers l'Allemagne et l'Autriche. Parmi un des enjeux principaux se situe une meilleure compréhension du rôle que la discipline religieuse a joué dans la mise en place des systèmes carcéraux occidentaux. Une introduction de vingt pages donne la justification du choix des quatre thématiques dans lesquelles les É. ont rassemblé les contributions des A. Ainsi bien instruit, le lecteur est prêt à prendre connaissance du riche contenu de chacune des dix-neuf contributions. Vu le caractère diachronique de ce recueil, il ne sera question ici que des art. concernant le Moyen Âge.

Dans le premier angle d'approche, les A. interrogent la nature de la règle : la modulation de la règle monastique et le pouvoir abbatial du iv^e au vii^e siècle, par V. Toneatto ; la différence de traitements dans les coutumiers monastiques du xi^e siècle entre les deux cuisines d'une abbaye, celle dite régulière et celle dite laïque, par I. Cochelin ; la fusion entre l'hagiographie et la norme monastique, par G. Blennemann. Le second angle d'approche historicise la mise en texte des règles : le traité d'Humbert de Romans, ancien maître général de l'ordre dominicain sur les normes positives (*mandata*) ou règles en vigueur dans l'Église au xiii^e siècle, par F. Cygler ; le monachisme bénédictin d'héritage médiéval et son renouveau à l'Époque moderne en France par le biais d'une production normative très importante, par D.O. Hurel. Le troisième angle compare les manières de produire l'obéissance dans les milieux clos : l'espace, la grâce et la discipline dans les règles monastiques du haut Moyen Âge, par A. Diem ; le jour de la fête des Saints-Innocents, le 28 décembre, dans la chronique du monastère de Saint-Gall d'Ekkehard IV dans les années 1050, par A. Neyrinck. Le quatrième et dernier angle se penche sur les dérèglements qui surgissent en milieux clos : clôture, argent et contrôle chez les bénédictins anglais au xiii^e siècle, par H. Dewez ; clôture et monastères féminins au Moyen Âge dans le royaume de Castille-et-Léon,

par A. Rodríguez ; ordres mendiants et menace du scandale à la fin du Moyen Âge, par G. Geltner ; manquements et dérèglements dans l'Ordre teutonique du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, par K. Toomaspoeg. Les conclusions de D. Iogna-Prat faites par oral lors du colloque en 2012 sont reprises par écrit. Elles rappellent clairement les principaux points de la réflexion collective sur les clôtures régulières et clôtures régulées. Toute la richesse des dix-neuf contributions est succinctement reprise dans des *Résumés* en français et des *Abstracts* en anglais. Un *Index nominum* et un *Index rerum* facilitent une fois de plus la consultation de cet ouvrage exemplaire.

Monique VLEESCHOUWERS-VAN MELKEBEEK

Paolo PIRILLO, **Forme e strutture del popolamento nel contado fiorentino**, t. 3, **Gli insediamenti al tempo del primo catasto (1427–1429)**, Florence, Olschki, 2015 ; 1 vol., 574 p. (*Provincia di Firenze. Cultura e Memoria*, 51). ISBN : 978-88-222-6380-3. Prix : € 59,00.

L'idée dont cet ouvrage découle fut émise vers l'an 2000 au sein des instances concernées (*Service des biens culturels de la Province de Florence*). Il s'agissait d'établir un programme de recherche sur l'histoire de l'habitat en Toscane, des origines à nos jours, sous le titre général d'*Atlas historique du territoire florentin*. Ses résultats seraient à la disposition de tous les professionnels concernés. Un premier volume parut sous le nom de *Carte archéologique de la Province de Florence*, précieux, mais introuvable. Le projet aboutit vraiment quand P. Pirillo eut pris sa réalisation en main. Se succédèrent coup sur coup, sous le titre général ci-dessus *Forme e strutture*, un premier tome, *Gli insediamenti nell'organizzazione dei popoli (prima metà del Quattrocento)*¹, puis un second, *Gli insediamenti fortificati (1280–1380)*². Celui dont je rends compte aujourd'hui vient donc, après un écart de sept ans, en numéro trois. Il a cette particularité de s'appuyer sur un document incomparable, la première série de déclarations fiscales globales de l'histoire de Florence, déclarations comprenant foncier, prêts, autres gains ; famille et personnes à charge, dettes, etc., imposées pour la première fois aux contribuables, à tous, citadins et gens de la campagne, en 1427–1429, et rassemblées sous le nom de cadastre (*catasto*). Leurs registres se comptent par centaines.

L'immense mérite de P.P. est d'en avoir recueilli et présenté les données de manière admirablement ajustée aux exigences de sa recherche, ciblée sur l'« insediamento » (peuplement), et destinée à être accompagnée de cartes détaillées (sauf restrictions budgétaires). Une introduction de l'A. décrit le contexte historique de la mise en place du nouvel impôt dans un État encore en construction, ainsi que ses aspects techniques, et explique en quoi son dispositif constitue une source pour l'étude du peuplement.

1. Florence, 2005.

2. Florence, 2008.

À la date qui nous occupe, l'État urbain s'étend sur deux diocèses, ceux de Florence et de Fiesole, eux-mêmes divisés en *pivieri* (circonscriptions ecclésiastiques regroupant plusieurs paroisses autour d'une église à baptistère, *plebs*, *pieve*) : on dénombre 61 *pivieri* pour Florence, et 36 pour Fiesole. Cette unité de base a servi de référence aux agents du fisc pour leurs registres, et telle est l'organisation du présent ouvrage. Il s'ouvre sur le considérable *piviere* de Florence, lequel rassemble 34 paroisses. Chaque paroisse a sa rubrique détaillée sur le cadastre, mais P.P. n'en conserve que les indications concernant la présence et la destination du bâti, sans même nommer le propriétaire : le bâti seul compte dans une enquête sur le peuplement.

La première paroisse (par ordre alphabétique) de ce premier *piviere* se nomme Arcetri. L'A. étrenne son procédé : il ouvre la fiche paroissiale standard en renvoyant le lecteur pour consultation à la rubrique « Arcetri » du vieux dictionnaire des communes toscanes (le *Repetti*), ainsi qu'à la carte adéquate de l'IGM (*Institut géographique*) pour aborder enfin les registres mêmes du cadastre. Mais là, on constate que les quatre références qu'on y trouve pour « Arcetri », pour deux lieux-dits, s'éparpillent chacune dans un registre différent du dit cadastre, effet de la dispersion dans l'État des domiciles permanents des quatre propriétaires. Ces quatre individus surveillent donc par des visites intermittentes leur *podere con casa da lavoratore* (exploitation agricole bâtie avec maison paysanne), un seul excepté, qui dispose aussi sur place d'une maison de maître *casa da signore*.

Dans le même *piviere*, San Miniato a Monte constitue un village plus important. Il s'étend sur seize lieux-dits, qu'il a fallu dénicher dans seize registres. Là encore, les exploitations agricoles constituent l'essentiel de l'habitat, avec la même mixité manifestement coutumière ; car si dix-huit bâtiments sont déclarés *poderi* (centres d'exploitation), quinze d'entre eux sont dits aussi disponibles conjointement pour maître et fermier dans un *podere da signore e da lavoratore*. On parle également de maisons (*case*) (une demi-douzaine), d'auberge (une), de pigeonniers (deux, dont un vide), de four, de pressoir à huile (un), de trois moulins sur l'Arno, chacun avec sa meule. Tout cela reste mince, mais on entrevoit des bâtiments professionnels, et la toponymie détaillée, souvent toujours actuelle, devrait pouvoir ébaucher, ici comme ailleurs, les grandes lignes d'une localisation du bâti dans l'espace paroissial.

Et le livre continue, des p. 29 à 499, et les *pivieri* défilent, paroisse par paroisse, lieu-dit après lieu-dit, et cela, dans une confrontation manifestement constante entre données informatiques – (ayons ici une pensée pour nos anciens, disparus, sans le franchir, au seuil de cette nouvelle ère, notamment E. Conti, évoqué dans l'ouvrage même, avec respect).

Pour utiliser ce considérable gisement d'informations, l'A. a mis trois index à la disposition des historiens. Le premier recense, par ordre alphabétique, l'ensemble des toponymes (un peu moins de 5 000) chacun avec

l'identification (un chiffre) de la, ou des agglomérations – *popolo, comune* – où il figure (p. 503–552). Le deuxième énumère par ordre alphabétique, tous ces *popoli* et *Comuni* qui forment l'État florentin à la date du cadastre de 1427–1429. Le troisième est un index topographique de la documentation. On y répartit entre les registres du cadastre de 1427–1429, désignés par leur numéro, les dossiers qui y ont été dépouillés, également identifiés par leur numéro (cinq chiffres). On imagine combien ce travail monumental, parfaitement organisé et totalement inédit dans l'histoire de la cartographie fournira d'informations rétrospectives aux utilisateurs de toutes catégories. On ne peut que souhaiter très vivement à ses A., pour mener à bien son tracé et les commentaires adéquats, l'appoint de ces financements espérés, promis... et hélas, compromis.

Charles M. DE LA RONCIÈRE

Tamara GRAZIOTTI, **Giustizia penale a San Gimignano (1300–1350)**, Florence, Olschki, 2015 ; 1 vol., viii–180 p. (*Biblioteca della « Miscellanea storica della Valdelsa »*, 27). ISBN : 978-88-222-6327-8. Prix : € 26,00.

La notoriété de cette bourgade célèbre par son caractère médiéval et la beauté du paysage qui lui fait écrin, la richesse des documents qu'elle conserve depuis neuf siècles dans ses archives lui valent, sur son histoire, sa population, ses institutions, un flux de travaux dont la liste, depuis 30 ans, va rapidement s'allongeant. Cela surtout grâce à l'impulsion de l'école historique toscane, plus précisément pilotée, pour cette petite région, par l'excellente équipe de la revue *Miscellanea storica della Valdelsa*, régie depuis peu en matière éditoriale par O. Muzzi, après le regretté S. Gensini.

Ciblée sur la justice pénale régissant la bourgade, la présente monographie s'insère dans un courant ancien et toujours vivant, à la fois italien, toscan et local, que l'A. utilise pleinement (220 titres) : ouvrages généraux consacrés au droit et aux organes judiciaires des villes médiévales italiennes et à leurs dispositions normatives ; monographies toscanes en général, et locales en particulier, des plus anciennes aux plus récentes. On y voit, concernant le cas particulier de la justice, que le dispositif mis en place aux xiii^e–xiv^e, et déjà important, tient compte de manière équilibrée à la fois des textes normatifs, parfois complexes – eux-mêmes issus de la doctrine élaborée par les juristes et classée dans les statuts communaux – et à la fois de la jurisprudence établie au pénal par les tribunaux. S'y joignent dans certains cas les dispositions notariales, matériau non sans intérêt au pénal en ce qui concerne, par exemple, les accords de paix entre deux clans, enregistrées par les notaires et conservées ici dès le xiii^e siècle (p. xxv, 37).

L'A. présente en première part. les magistratures judiciaires concernées par le pénal ainsi que les dispositions de justice qu'elles sont statutairement tenues d'appliquer. Deux cours distinctes, familières dès la fin du xii^e siècle

à toutes les villes et grosses bourgades italiennes, sont chargées du pénal, la cour du podestat et celle du capitaine, les deux magistrats titulaires étant choisis hors des limites communales (*ufficiali forestieri*). De ces deux charges, l'A. nous présente en première part. la mise en place et le recrutement, dans le cas spécifique de notre bourgade, ainsi que le rôle de leurs titulaires dans l'élaboration des statuts ; plus largement, elle nous décrit leurs pouvoirs respectifs tels qu'ils se développent sur trois siècles (XIII^e–XV^e siècles) ainsi que l'équipe de juges et d'hommes d'armes nécessaire à leur exercice. Les attributions des deux magistratures sont proches, mais le capitaine et ses conseils, comme partout, prennent davantage pour objet les milieux populaires et les nouveaux riches (fin XIII^e siècle). Les statuts de 1314 règlent la procédure, et les peines qu'il leur convient à chacun d'appliquer, capitaine, et podestat.

La seconde part., la plus étoffée, prend donc pour objet ces procès et ces procédures, avant et après 1314. L'A. insiste sur deux éléments : l'importance croissante de la procédure pénale écrite, soigneusement rédigée et classée, et la diffusion concomitante de la pratique inquisitoriale. L'activité concrète du podestat est connue pour deux semestres, en 1319 et en 1325, avec 80 procès instruits et enregistrés, touchant au moins 240 inculpés et mobilisant au moins 218 témoins. Il s'agit une fois sur deux d'altercations à mains nues ou armées (un meurtre), de délits éparpillés – individuels : vol, jeu, incendie – parfois collectifs – ces derniers plus ou moins liés aux méfaits des bannis qui rôdent aux frontières. Et là, on suit avec intérêt dans leurs détails le déroulement des procès et la détermination de la sentence. Il en va de même, dans le chap. 2, 3, pour le déroulement des opérations au tribunal du capitaine, mais là réapparaît, conjointement à l'autre, la procédure spécifiquement liée aux plaintes, dont on nous donne le détail des procédures, ainsi que, au bout du compte, celui des peines.

La troisième part. est consacrée aux marges du procès. Le premier lieu « marginal » est révélé par les notaires, et c'est l'espace de la médiation, laquelle aboutit à la paix privée, enregistrée par un homme de loi sans recourir aux tribunaux. La réflexion doctrinale sur l'usage de la paix privée chemine en effet depuis le XII^e siècle, et elle est désormais, au XIII^e siècle, réglée et utilisée à San Gimignano. Cette pratique de « l'infra-judiciaire », où des transactions entre personnes privées enregistrées devant notaire acquièrent cette dimension publique, se répand largement. L'A. s'étend longuement sur cette pratique, dans son principe, et dans son application chez les notaires locaux (p. 124–134). On en repère 24 cas dans ce qui reste des registres notariaux pour cette même période (fin XIII^e–début XIV^e siècle), dont sept pour des crimes de sang. La paix n'abolissait pas nécessairement le procès, mais le *beneficium pacis* adoucissait la gravité du verdict, et réglait entre familles les conséquences privées de l'affaire.

Le contrôle du territoire dépendant de la bourgade, et la nécessaire activité d'une police municipale font l'objet du dernier chap. Des gardiens (*custodes*) existent déjà en 1231, chargés d'une surveillance nocturne pour les uns, diurne pour les autres, et secrète pour les troisièmes (48, ceux-ci). Ils ont chacun un rôle précis, pour lequel ils sont assermentés. C'est la commune qui les désigne parmi les propriétaires, et les rémunère. Ce même système s'étend à la campagne. Le rôle des officiers *forestieri* (podestat, capitaine), lui-même régi par la commune, se superpose à celui qu'on vient d'évoquer. On demande principalement aux *forestieri* de veiller à l'hygiène publique et au respect, par les métiers, de leurs propres statuts, mais également d'intervenir lors des « enquêtes générales » de type varié imposées à la population, occasions éventuelles de bagarres (courant xiv^e siècle).

Assurer à cette bourgade fortifiée une parfaite sécurité, telle était la consigne constamment impérative. On n'en faisait jamais trop, surtout en période tendue, et il arrivait souvent qu'on activât, ou qu'on créât, ou qu'on orientât, des officiers, ou des commissions, affectées spécialement à sa défense : un notaire *custodie* est signalé en 1314 ; deux *Ufficiali Custodie* en 1324 sont élus pour un mois, en réalité, bien davantage, avec une rotation bimensuelle ; le service de garde finit par être imposé à tous les habitants, avec interdiction de se faire remplacer, sous peine de lourdes peines, si la négligence était grave (1330). 806 personnes furent ainsi condamnées en quatre mois. Mais c'était faire les gros yeux : ils furent 600 à ignorer l'amende.

On touche ici du doigt la richesse précoce, sur bien des points, des archives locales italiennes et l'intérêt de les utiliser, comme celles-ci, dans le détail, doublement instructive comme elles le sont ici, concernant à la fois la justice – ses normes, ses mises en œuvre, ses réajustements constants au fil des années et des péripéties – et l'implication de ses citoyens, comme accusés, comme policiers, comme jury, comme contribuables, comme contrevenants... comme fraudeurs. Monographie de qualité, vivante, informée, excellent témoin de ce que la vie d'une petite démocratie peut avoir de complexe.

Charles M. DE LA RONCIÈRE

Handbook of Medieval Studies. Terms – Methods – Trends, éd. Albrecht

CLASSEN, Berlin–New York, De Gruyter, 2010 ; 3 vol., 2 736 p. ISBN : 978-3-11-018409-9. Prix : € 719,00.

Devant l'accroissement continu du nombre des publications et l'ouverture de nouveaux champs de recherche, le médiéviste se trouve souvent fort dépourvu. C'est certainement en partant de ce constat que l'É. a conçu le plan de ce collectif. Son objectif, ainsi que détaillé dans l'introduction, est d'étudier l'évolution de la connaissance de certains champs de la médiévis-tique depuis le xviii^e siècle. Certains champs car, de son propre aveu, tout

n'a pu être envisagé, d'une part à cause de l'ampleur de la tâche, d'autre part à cause de l'impossibilité de trouver des A. à même de couvrir certains sujets. L'entreprise s'assimile à une véritable gageure car non seulement sont abordés les principaux sujets de recherche (études byzantines, héraldique, etc.) et les débats qu'ils ont suscités mais également les termes importants dans les études médiévales contemporaines (corps, humour, etc.), les genres textuels (chartes, encyclopédies, etc.) et les figures capitales de la discipline actives entre 1650 et 1950 (un *terminus* qui n'est de l'avis même de l'É. pas absolument étanche, ainsi qu'en témoignent par exemple les figures de F. Cardini ou de J. Le Goff).

Cette dernière part., si elle est très utile en faisant la synthèse des apports de figures majeures de la médiévisique (G. Duby, L. White, etc.) ainsi que des objections que leurs hypothèses ont suscitées au fil du temps, est celle où le caractère partiel de l'ouvrage se ressent avec le plus d'acuité. On s'explique en effet difficilement l'absence d'H. Pirenne, C.V. Langlois, C. Seignobos ou L. von Ranke. Sans doute cette section aurait-elle gagné à être développée en un ouvrage indépendant.

Plus intéressants sont les trois premiers chap. On nous permettra toutefois, malgré l'ampleur remarquable du travail, de regretter l'absence de champs majeurs de la recherche comme ceux des troubles politiques et sociaux, de l'histoire militaire ou des « Sensory studies ». Dans un même temps, d'autres interpellent par leur présence. Treize pages sont ainsi consacrées aux « Queer studies », une approche dont l'A. de la notice, un spécialiste de la littérature et de la bande dessinée américaines contemporaines, ne parvient pas à montrer la pertinence pour l'époque médiévale – Chaucer et Malory y paraissent perdus et peu à leur place au milieu d'Oscar Wilde, de Judith Butler et des mouvements féministes des années 1960–1970.

Ces réserves mises à part, il faut souligner la bonne qualité générale des contributions rassemblées. On mettra ici l'accent sur les dizaines de pages qu'A. Touwaide consacre à la codicologie ou à la paléographie, et qui constituent une véritable bibliographie raisonnée et commentée, ou encore les art. « Chivalry » (J.A. Geck) et « Prosopography » (K.S.B. Keats-Rohan). Mais il en est bien d'autres.

Ce sont bien évidemment les chercheurs qui constituent le lectorat visé, ainsi que l'É. l'explique clairement dans les pages qui ouvrent cet ouvrage. Les chercheurs anglo-saxons, serions-nous tenté d'ajouter, tant l'immense majorité des contributions renseignées au fil des pages sont rédigées ou traduites en anglais. L'allemand et le français suivent, devant l'italien, l'espagnol, le grec et les langues slaves. Sans doute un meilleur équilibre eût-il été possible mais, au vrai, le reproche inverse pourrait être fait à bien des ouvrages du même type publiés en France, en Allemagne ou en Italie.

Enfin, un mot sur le prix, exorbitant. La masse de travail nécessaire à la réalisation de cet *Handbook* n'est pas à négliger mais on peut se demander qui a, ou aura, les moyens de se procurer un tel ouvrage. Plusieurs centaines d'euros pour un peu moins de 3 000 pages de texte, cela fait tout de même beaucoup...

Christophe MASSON

Sylvain GOUGUENHEIM, **Les chevaliers teutoniques**, Paris, Tallandier, 2013 ; 1 vol., 762 p. (*Texte. Le goût de l'histoire*). ISBN : 979-10-210-0053-7. Prix : € 12,00 ; Bernard GUENÉE, **La folie de Charles VI, roi bien-aimé**, Paris, CNRS Éditions, 2016 ; 1 vol., 320 p. (*Biblis*). ISBN : 978-2-271-08983-0. Prix : € 10,00.

Respectivement six et douze années après leur première publication, *Les chevaliers teutoniques*¹ et *La folie de Charles VI* paraissent en poche. Ce changement de format n'a pas entraîné de modification de leur structure ou de leur contenu mais en facilitera certainement la diffusion, ce dont on ne peut que se réjouir au vu de la qualité de ces travaux et de l'impact qu'ils ont eu sur, d'une part, l'histoire des ordres religieux militaires et, de l'autre, l'histoire de France et de la genèse de l'État moderne.

Christophe MASSON

Valérie TOUREILLE, **Robert de Sarrebrück ou l'honneur d'un écorcheur (v. 1400–v. 1462)**, Rennes, P.U. Rennes, 2014 ; 1 vol., 272 p. (*Coll. Histoire*). ISBN : 978-2-7535-3477-3. Prix : € 21,00.

Robert de Sarrebrück (*ca* 1400–*ca* 1462) fait partie de ces personnages médiévaux de mauvaise renommée, que l'on a tôt fait de rejeter aux oubliettes de l'histoire. À la fin du *xix*^e siècle, S. Luce, par exemple, voyait en lui « le type achevé de ces grands seigneurs sans foi ni loi, qui ne vivaient que pour la chasse, la débauche, le brigandage, de ces "comtes sauvages" qui ont inspiré dans les pays situés entre le Rhin et la Meuse de si sombres légendes ». Inutile de préciser que si l'histoire positiviste n'a vu en lui qu'une sorte de loup, sans vergogne et sans intérêt, les tenants de l'École des Annales, avec leur sainte horreur du phénomène guerrier en général et de la biographie en particulier, n'ont pas cherché à le sortir de l'oubli. L'idée que ce baron français dont le nom a une consonance germanique aurait pu inspirer des légendes rhénanes est délicieusement romantique. Mais l'enquête menée de main de maître par V. Toureille pulvérise cette vision. La détestable réputation du damoiseau de Commercy est, pour l'A., l'occasion d'une véritable réflexion sur les sources. Certes, Sarrebrück a mis le feu à une église et commis de multiples crimes de guerre, mais s'est-il vraiment distingué par une atrocité hors-norme si on le compare aux autres capitaines de son temps ? On peut

1. Un c.r. en fut réalisé par K. Tommaspoeg dans *Le Moyen Âge*, t. 115, 2009, p. 395–397.

en douter, car le terme si évocateur d'« écorcheur » s'appliquait à la plupart des chefs de guerre employés par Charles VII dans les années 1430. En fait, les principales chroniques qui mettent en scène le damoiseau de Commercy émanent de camps qu'il a combattus, comme la cité de Metz et la maison de Bourgogne, et ce sont des portraits à charge. Par bonheur, une partie du chartrier de Commercy se trouve aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de France, dans la collection de Lorraine, et la richesse des données archivistiques permet d'aborder le personnage de manière nettement plus nuancée. Le travail biographique se fait ici avant tout sous l'angle militaire, le mieux documenté, car Sarrebrück est avant tout un homme de guerre, et il a été presque continuellement en conflit de 1418 à 1445. Il a combattu la plupart de ses voisins : de simples seigneurs, des princes (les ducs de Lorraine ou de Bourgogne par exemple), des communautés urbaines (Metz, Toul), etc. Il est à noter que Sarrebrück, partisan du dauphin dès la première heure, reste fidèle au parti français tout au long de sa vie, ce qui contredit sa légende de soudard sans foi ni loi. Mais, dans la Lorraine de son temps, les guerres privées se mêlent inextricablement aux conflits plus importants, et même pour les contemporains, il est parfois difficile de se repérer dans le jeu des fidélités multiples. Pour Sarrebrück, la guerre est autant un mode de vie qu'une source de profits. Outre les habituels pillages, rackets et rançons, il tire avantage de Commercy, une place inexpugnable, qui lui sert de base arrière. Il y stocke du matériel et des vivres, y compris du vin – le « carburant des armées » (p. 177) –, qu'il peut ensuite revendre avec bénéfice à ses alliés ; et il se comporte ainsi en véritable « entrepreneur de guerre ». Même pour un écorcheur, la guerre répond à des règles, et V.T. analyse dans un dernier chap. très stimulant les rapports de la guerre et du droit. Là encore, le damoiseau de Commercy se montre un habile manœuvrier, utilisant au mieux de ses intérêts tantôt les arguments juridiques, tantôt le droit du plus fort. Faute de documentation, notamment d'écrits du for privé, on ne peut entrer dans l'intimité de Sarrebrück, et c'est bien sûr dommage, mais le travail de V.T. ne s'en montre pas moins original et constructif. On remarquera au passage le chemin parcouru par l'historiographie ces dernières années : l'A. n'éprouve pas le besoin de s'excuser d'écrire une biographie ou de se positionner par rapport aux divagations de Bourdieu sur « l'illusion biographique ». Il était temps !

Laurent VISSIÈRE

Tommaso DI CARPEGNA FALCONIERI, **Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge**, trad. Michèle GRÉVIN, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015 ; 1 vol., 317 p. (*Histoire ancienne et médiévale*, 137). ISBN : 978-2-85944-914-8. Prix : € 24,00.

Paru en 2011 sous le titre *Medioevo militante. La politica di oggi alle prese con barbari e crociati* (« Moyen Âge militant. La politique d'aujourd'hui aux

prises avec des barbares et des croisés »), l'ouvrage a été mis à jour en vue de sa traduction. On ne peut qu'applaudir à l'initiative de celle-ci. Ce livre est d'abord un plaidoyer pour une prise en compte critique, par les médiévistes eux-mêmes, des usages et mésusages de leur période de prédilection dans le débat contemporain. Médiéviste pur-jus, l'A. s'insère dans une tradition italienne d'examen des usages du Moyen Âge (au travers de nombreux art. des *Quaderni medievali* et d'analyses de médiévistes comme F. Cardini, R. Bordone ou G. Sergi), mais son travail est aussi nourri de la littérature internationale, notamment anglophone, et de groupes de travail qui font la part belle aux pays d'Europe centrale et orientale. Conçu comme un essai, l'ouvrage est à la fois une synthèse et un recueil d'observations personnelles. Adoptant une optique transnationale, il est aussi particulièrement riche au regard de la situation spécifique italienne. Curieusement, les trois pays du Benelux restent absents des discussions (sauf p. 125, 178), alors qu'ils offrent de nombreuses similitudes et différences avec les situations évoquées ; il y a là de nécessaires prolongements que l'on appelle de nos vœux.

Si le champ des études sur le médiévalisme, c'est-à-dire sur les usages du Moyen Âge, est extrêmement vaste et inclut des productions littéraires, artistiques, monumentales, cinématographiques, numériques et l'on en passe, le propos de l'A., intégrant ces multiples aspects, se concentre sur les aspects politiques, essentiellement depuis la seconde moitié du siècle dernier, avec une forte focalisation sur les enjeux de l'actualité récente. L'exposé se signale par un ton clair et très pédagogique, mais l'A. concède lui-même qu'il se débat face à une matière particulièrement tortueuse (p. 249–250). En effet, les représentations du Moyen Âge sont polysémiques et volontiers contradictoires, tantôt positives, tantôt négatives, aussi bien dans les visions de gauche que de droite. L'exposé ne se développe pas selon un plan chronologique, mais est structuré en fonction des principaux types de représentations contemporaines retenus par l'A.

Après une éclipse, certes toute relative, durant les années 1920 à 1960, le médiévalisme né vers 1760 connaît une nouvelle vogue à partir de la fin des années 1960 ; il s'incarne désormais de manière très visible dans un nombre croissant de manifestations, allant de pratiques des Temps modernes re-médiévalisées comme le « palio » de Sienne aux multiples évocations historiques et événements néo-folkloriques, bien souvent liés à une identité locale dont on cherche spécifiquement les racines dans un Moyen Âge approximatif, et parfois dans un sens orienté politiquement (chap. 3–5). Un Moyen Âge subversif, rebelle et antibourgeois est à l'ordre du jour durant les années 1960 et 1970 chez les intellectuels et artistes de gauche (chap. 6), mais quitte ensuite l'avant-scène. La vision politique du Moyen Âge qui domine depuis est plutôt conservatrice voire réactionnaire, qu'il s'agisse de la pensée traditionaliste nourrie aux élucubrations d'entre-deux-guerres d'un R. Guénon ou de l'hitlérisant J. Evola, réactivée par

divers groupements d'extrême-droite (chap. 7), de l'exaltation des racines germaniques ou nordiques, le cas échéant dans une optique religieuse néo-païenne pas toujours apolitique (chap. 8), du celtisme « médiéval », apolitique voire progressiste dans beaucoup de ses manifestations mais présent aussi dans les néo-fascismes continentaux et dans l'idéologie padanienne de la *Lega Nord* (chap. 9), ou des dérives nationalistes, particulièrement vivaces en Europe centrale et orientale depuis 1989, mais présentes aussi sous des formes autonomiste ou séparatiste à l'intérieur des vieux États de l'ouest (chap. 11). En contrepoint, la construction européenne se saisit de la figure de Charlemagne et du souvenir de la rencontre de Visegrád (1335), voit agiter ses racines chrétiennes à significations multiples, réductrices et polémiques, mais aussi l'idée d'un multiculturalisme européen médiéval (chap. 12). Plus que les autres formes du christianisme, la pensée catholique s'est focalisée sur le Moyen Âge, idéalisé au travers du filtre romantique, et en a nourri son antimodernisme (auquel s'opposèrent des médiévistes catholiques tels R. Manselli et E. Gilson), que revendiquent après Vatican II les groupes intégristes et dont la hiérarchie ne paraît pas toujours pouvoir se défaire ; les usages du Moyen Âge par Jean-Paul II et Benoît XVI, canonisant généreusement des personnes de cette époque, semblent contraster avec les références choisies par le pape François (chap. 10, ainsi que p. 60–65, 253).

Enfin, les usages du Moyen Âge comme invocation de temps obscurs, en réalité consubstantiels à l'idée même qui définit cette période aux yeux de la Renaissance puis des Lumières, restent un miroir commode aux angoisses de notre temps : constats d'instabilité, sentiment de plonger dans l'inconnu, crainte de la crise, du déclin, des migrations (assimilées aux invasions) et d'un mytique « choc des civilisations » souvent teinté d'islamophobie (chap. 1–2). La métaphore médiévale devient une catégorie interprétative tantôt spontanée, tantôt élaborée, presque toujours réductrice et tronquée, mais très présente dans le débat public. À cet égard, la théorie néo-médiévale en sciences politiques et relations internationales, censée éclairer le monde actuel par des analogies systématiques avec le Moyen Âge, fait l'objet d'une critique nuancée par l'A., qui en démontre la naïveté mais qu'on aurait souhaité moins brève (p. 31, 37–43, 51–52, 70, 232–233).

L'A. ne mobilise pas vraiment la distinction histoire/mémoire comme grille de lecture, mais s'appuie plutôt sur les notions d'« invented tradition » et d'« imagined communities » développées par Hobsbawm et Anderson. Parallèlement à l'analyse fouillée et documentée des usages trompeurs ou abusifs du Moyen Âge, il propose une explication et une réfutation de ceux-ci. Ces derniers, et notamment les dérives nationalistes, s'abreuvent d'une confusion entre le Moyen Âge qui a été et la vision qu'en a donné la culture romantique (fin XVIII^e–XIX^e siècle), véritable matrice commune de nombreuses perceptions du Moyen Âge. Comme cette vision était à l'époque très cohérente (historiographie, discours politique et opinion publique partageant

alors une même approche), elle peut apparaître aujourd'hui encore comme une évidence trompeuse qui, en Europe de l'Ouest, s'appuie en outre sur des résidus de culture scolaire marquée de ces discours jusqu'au milieu du xx^e siècle, ou qui, en Europe centrale et orientale, est ravivée comme telle, « en l'état » où elle était restée avant la période communiste.

Face à ce « sens commun » ancré dans la culture de masse, l'historiographie actuelle peine d'autant plus à faire entendre sa vision, nous dit l'A., que, par contraste avec d'autres périodes de l'histoire, le sens commun se fait une idée imprécise à souhait du Moyen Âge, plus mythique qu'historique. Les dérives nationalistes et xénophobes elles-mêmes, puisant dans le fonds commun historiciste et romantique, se nourrissent en même temps des approches anhistoriques du Moyen Âge que l'on rencontre dans l'ésotérisme et la « fantasy ». Qu'il suffise d'évoquer les délires néo-templiers du Norvégien A. Breivik, terroriste aryen s'il en est, ratifiés par le catholique intégriste et eurodéputé M. Borghezio, de la *Lega Nord* (p. 58, 62, 66). De façon générale, deux écueils redoutables se présentent : la substitution du raisonnement analogique au raisonnement causal ; la perte du sens de l'histoire, qui fait du Moyen Âge un « ailleurs » et un « avant » non situés, anhistoriques, non seulement pour le divertissement mais aussi pour l'instrumentalisation politique. Ceci doit évidemment retenir particulièrement notre attention ; en effet, entre d'une part manipuler le passé parce qu'on est, du point de vue des catégories mentales, incapable de le saisir comme tel, et d'autre part délégitimer l'étude critique de ce passé par des spécialistes, parce qu'on est incapable d'en saisir la pertinence, il n'y a qu'un pas, que certains responsables politiques ou faiseurs d'opinion n'hésitent pas toujours à franchir. Face à eux, sauver le Moyen Âge, c'est aussi sauver la médiévistique. L'enjeu est loin d'être purement académique car, en pensant le contemporain à l'aune d'une clé médiévale mal comprise ou tronquée, nos sociétés s'abusent sur les tenants et aboutissants des choix qu'elles doivent poser.

Qu'on nous permette de formuler un regret, d'ordre technique : la riche *Bibliographie* (p. 271–302) inclut sans les distinguer 1. des travaux sur le médiévalisme, l'historiographie et la réception du Moyen Âge, 2. des travaux de médiévistes sur le Moyen Âge retenus comme pertinents (par exemple, *Les marginaux parisiens aux xiv^e et xv^e siècles* de B. Geremek¹), 3. des sources des xix^e–xxi^e siècles (par exemple les romans de D. Brown, K. Follett, M. Twain ou J.K. Rowling, les poèmes de Tennyson, le *Discours à la nation allemande* de Fichte, des articles de presse ou encore une conférence du cardinal Ratzinger) et 4. des sources médiévales ou modernes (Bernard de Clairvaux, Érasme). De même, la part. *Documents électroniques* (p. 258–269) mélange des articles de presse, des sites web considérés dans leur ensemble, des articles de blogs, des communiqués de presse, des vidéos, des articles de revues académiques en ligne, qui auraient avantageusement pu être ventilés dans les rubriques

1. Paris, 1976.

ad hoc, relatives au statut du document plutôt qu'à son support. Ce choix de présentation complique l'utilisation mais n'enlève évidemment rien à la richesse et à l'originalité des matériaux rassemblés, complétés par une filmographie (p. 255–256), nécessairement très sélective, un relevé de *Chansons et œuvres musicales* (p. 256–258), où l'on découvre G. Brassens, J. Brel et le groupe Genesis, et une liste de mémoires et de communications inédites (p. 270–271). L'ouvrage comporte encore un copieux index (p. 303–317).

L'A., volontiers caustique, sait à l'occasion mêler le ton du savant qui disserte et analyse, à celui du chroniqueur de presse ; son texte n'est alors pas sans rappeler certains billets d'U. Eco, et ce n'est probablement pas un hasard. Le prologue démontre l'usage qu'un historien peut tirer de l'écriture fictionnelle comme outil. La lecture de ces pages, mêlant culture, esprit et urgence, ne peut qu'être chaleureusement recommandée, pour le plaisir stimulant qu'elles procurent, pour la démonstration convaincante qu'elles offrent, mais aussi parce que chaque médiéviste y trouvera une mine de cas d'espèce, permettant de nourrir sa propre interaction avec les non spécialistes et avec ses étudiants.

Éric BOUSMAR

Pierre RACINE, **Marco Polo et ses voyages**, Paris, Perrin, 2012 ; 1 vol., 456 p.
ISBN : 978-2-262-03132-9. Prix : € 24,00.

La littérature consacrée à Marco Polo (1254–1324) est considérable : éditions, traductions, travaux érudits, ouvrages de vulgarisation. C'est dire l'importance de son ouvrage, le *Devisement du Monde* (aussi titré *Il Milione* ou *Le Livre des Merveilles*), achevé en 1298 et toujours considéré comme un grand livre de voyage. Le but de P. Racine est de décrypter ce texte relatant les voyages du Vénitien, de détecter ses répercussions sur ses contemporains, mais aussi sur les générations suivantes (par exemple, Christophe Colomb).

Tout semble avoir été dit sur Marco Polo, même qu'il n'aurait pas voyagé, pour différentes raisons (entre autres, parce qu'il ne fait nulle part allusion à la Grande Muraille de Chine) ! L'A. rappelle les arguments qui permettent de balayer cette hypothèse. Marco Polo est avant tout un marchand, ne s'intéressant pas aux monuments, mais à ce qui se vend et s'achète. Il donne de nombreux chiffres, souvent exagérés (peut-être pour frapper les esprits des lecteurs), mais aussi souvent confirmés par ailleurs, sur les taxations, les monnaies, l'activité des ports, les perles et pierres précieuses, etc. À côté de cela, nombres d'éléments sont confirmés par d'autres sources : le cérémonial au palais impérial de Cambaluc (devenu Pékin, puis Beijing) se retrouve chez Odoric de Pordenone au xiv^e siècle ; une partie de l'itinéraire emprunté par Marco Polo a été suivie, en sens inverse et pratiquement à la même période que lui, par un Mongol se rendant en Occident, Rabban Bar Sauma. De plus, des recherches chinoises récentes attesteraient sa présence

en Chine à l'époque concernée (arrivée dans la capitale chinoise en 1275, départ de celle-ci en 1292).

Il importe de replacer les voyages dans leur contexte historique. P.R. récapitule les connaissances géographiques des Européens avant Marco Polo : le monde d'Alexandre le Grand, qui se termine aux environs de la mer Caspienne et plus au sud aux portes de l'Inde, les connaissances des Arabes, les *Mappae Mundi* qui se multiplient au ^{xii}^e siècle, enfin la curiosité des Occidentaux qui s'éveille au début du siècle suivant, suite à la poussée des Mongols en Europe orientale. Les Occidentaux, une fois la période d'effroi passée, s'intéressent à l'Asie, envoient quelques missionnaires (Jean de Plan Carpin, André de Longjumeau, Guillaume de Rubrouck) et ont la révélation d'un continent immense, pas si redoutable et même tolérant.

Les voyages proprement dits de Marco Polo (se rendant en Chine et la sillonnant) ne sont pas simples à cerner : il n'y a pas de chemins précis et guère de durées mentionnées. Il est donc malaisé de reconstituer l'intégralité de ses itinéraires, comme beaucoup ont tenté pourtant de le faire. Ce qui amène P.R. à dire que le *Devisement du Monde* n'est pas une véritable chronique de voyage, mais plutôt un grand reportage. Marco Polo semble vouloir faire connaître à ses lecteurs certains moments et événements qui peuvent caractériser les régions qu'il a traversées ou dont il a entendu parler, mettre en valeur ce qui mérite d'être révélé au public occidental, tout cela avec une certaine crédulité propre aux hommes du ^{xiii}^e siècle. On a suggéré que le texte était une sorte de *Pratica della mercatura* pour ceux qui souhaiteraient faire des affaires avec la Chine ou y aller. Près de la moitié de l'ouvrage décrit des villes, donne des informations sur la vie politique, l'administration, la langue, etc. Pourtant, il n'est guère possible, avec ces données réunies, de reconstituer le trafic commercial et d'en entrevoir l'importance. Il ne faut pas perdre de vue que les Polo (Marco était avec son père et son oncle, lors du deuxième voyage Venise-Cambaluc de ceux-ci, de 1271 à 1295) sont partis comme envoyés du pape Grégoire X auprès du grand khan Kubilai. Ce texte est plutôt une œuvre enrichissant les connaissances du ^{xiii}^e siècle et aiguisant le goût de l'aventure, pour atteindre les richesses orientales. Les hommes d'affaires n'ont peut-être pas lu le *Livre des Merveilles* (en fait, on l'ignore), mais ils ont certainement entendu des rumeurs sur les richesses des pays lointains. De là à dire qu'il sert de base aux voyages des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, P.R. se garde de franchir ce pas, même si certaines cartes fondamentales de ces deux siècles incluent des informations apportées par Marco Polo : par exemple, l'Atlas catalan (entre 1375 et 1380) ou la mappemonde de Fra Mauro (ca 1459). Par ailleurs, Christophe Colomb connaît le *Devisement du Monde* qu'il annote même et mentionne dans le récit de son troisième voyage en 1498.

Les mss posent aussi question. La version primitive, peut-être en langue d'oïl, a malheureusement disparu. L'A. n'exclut pas une version en vénitien écrite par Marco Polo, qui aurait servi de base au texte écrit par Rustichello

de Pise, son compagnon de captivité à Gênes. En effet, le récit est dû à la collaboration de deux hommes : Marco Polo, le marchand-explorateur vénitien, qui raconte ses aventures, et Rustichello, le poète pisan, qui prête sa plume. C'est le schéma traditionnellement admis de ce livre exécuté « à quatre mains ». On ignore comment la rédaction s'est passée. Marco a-t-il des notes ou se base-t-il sur sa mémoire ? Quelle est l'influence de son compagnon pisan, poète renommé à la cour d'Angleterre où la langue d'oïl est alors à l'honneur ? Est-ce lui qui s'intéresse en priorité aux légendes, au merveilleux, pour enchanter le lecteur ? Et Marco Polo, davantage aux réalités ?

Ce texte suscite donc de nombreuses questions auxquelles les réponses ne sont pas toujours présentes. P.R. s'adresse à un large public. Il complète les informations en développant en annexes la tradition manuscrite du *Devisement du Monde*. C'est là que l'on voit l'influence déterminante de ce texte, vu le nombre de mss conservés en français, italien, allemand, latin, tchèque, portugais, néerlandais, etc. Il passe en revue les différentes éditions complètes ou non, et leur valeur. Il consacre même une annexe aux films, qui ne le convainquent pas, sinon le téléfilm produit par G. Montaldo, lequel parvient à transmettre ce que Marco Polo voulait faire connaître des merveilles qui l'ont surpris. L'A. fournit un utile glossaire donnant les équivalents actuels des noms de lieux cités par Marco Polo. Il dresse une chronologie appréciable, très complète (971–1368), sur Venise, l'Empire byzantin, le Proche-Orient, les Mongols, les croisades, etc. pour la compréhension du contexte du *Devisement*. En plus des index traditionnels, quelques précieuses cartes terminent l'ouvrage : les itinéraires supposés des Polo, l'Asie mongole au temps de leurs voyages, Venise et ses relations maritimes, l'Occident au cœur de la « mondialisation » en 1300, Marco en Chine.

Voilà donc un bel ouvrage montrant ce que le célèbre voyageur vénitien, doté d'une curiosité universelle, a vu, ce qu'il a embelli ou omis dans son œuvre, tout cela replacé dans son contexte historique. P.R. fait part aussi de la destinée exceptionnelle de son inestimable ouvrage, heureusement parvenu jusqu'à nous... De quoi passionner plus d'un lecteur, pour l'éclairage sur l'Asie du XIII^e siècle et ses relations avec l'Occident.

Christiane DE CRAECKER-DUSSART

Abbots of Wearmouth and Jarrow : BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Homily 1. 13 on Benedict Bishop* ; ID., *History of the Abbots of Wearmouth and Jarrow* ; ANONYME, *Life of Ceolfriht* ; BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Letter to Ecgbert, Bishop of York*, éd. et trad. Christopher GROCOCK, Ian N. WOOD, Oxford, Oxford U.P., 2013 ; 1 vol., cxx–214 p. (*Oxford Medieval Texts*). ISBN : 978-0-19-820761-0. Prix : GBP 95.

Les monastères de Wearmouth et Jarrow, au Nord de l'Angleterre, ont été fondés à la fin du VII^e siècle ; leur célébrité est d'abord due au fait que Bède le Vénérable, le grand historien et exégète anglo-saxon, fut moine à

Jarrow jusqu'à sa mort en 735. Le présent volume rassemble quatre textes touchant à l'histoire de ces monastères jumeaux : une homélie de Bède sur Benoît Biscop, fondateur de Wearmouth vers 673 (*Homélie 1, 13* sur Mt 19, 27–29) ; l'*Histoire des abbés de Wearmouth et Jarrow* (= H.A.) de Bède ; la *Vie de Ceolfriith* (= V.C.), œuvre hagiographique anonyme célébrant le successeur de Benoît Biscop à la tête des deux communautés ; et la *Lettre à l'évêque Ecgbert* (= E.E.E.), adressée par Bède à Ecgbert d'York à la fin de l'année 734. Pour chacun de ces textes, C. Grocock et I.N. Wood donnent une nouvelle édition du texte latin, une traduction en anglais moderne et d'abondantes notes explicitant le contexte historique, justifiant les choix de traduction ou développant ce que les œuvres peuvent apporter à l'historien. Les quatre textes sont précédés d'une longue introduction en deux part. principales : un commentaire historique permet de dater les œuvres, de les situer les unes par rapport aux autres et par rapport à la période, et un long commentaire stylistique se penche principalement sur le style d'H.A. et de V.C.

Certes, tous ces textes avaient déjà fait l'objet d'éditions modernes : l'*Homélie 1, 13* avait été éditée par D. Hurst¹, et H.A., V.C. et E.E.E. par C. Plummer². En outre, il existait déjà des traductions récentes de tous ces textes : on mentionnera entre autres les traductions d'H.A. et de V.C. réalisées par D.H. Farmer pour le volume *The Age of Bede*³, les traductions de V.C. et d'E.E.E. incluses par D. Whitelock dans le t. 1 des *English Historical Documents*⁴, ou encore la traduction d'E.E.E. par J. McClure et R. Collins donnée en annexe d'une édition de poche de l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*⁵. Une omission doit être réparée p. cxviii dans la liste des traductions d'E.E.E. : la traduction de D.H. Farmer n'est pas mentionnée, bien que les deux É. la connaissent et la citent ; cependant, cette traduction ne se trouve pas dans le volume *The Age of Bede*, comme l'indique à tort la n. 5 de la p. 126, mais en annexe d'une autre édition de poche de l'*Histoire ecclésiastique*⁶. Toutefois, en dehors de l'intérêt qu'il y a à réunir ces textes et à imprimer la traduction face au texte latin (ce que pratiquement aucune édition ou traduction antérieure ne faisait), l'édition elle-même devait être entièrement refaite, du moins pour trois des textes ici réunis : l'*Homélie* avait été éditée sans tenir compte d'un ms. important ; Plummer ne connaissait que huit des onze mss d'H.A. et deux des trois mss d'E.E.E. ; seule l'édition de V.C., connue par deux mss seulement, ne diffère guère de l'édition de Plummer. La parution de ce volume est donc parfaitement justifiée.

1. BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Opera homiletica. Opera rhythmica*, éd. D. HURST, J. FRAIPONT, Turnhout, 1955.

2. ID., *Historia abbatum*, éd. C. PLUMMER, *Opera Historica*, Oxford, 1896.

3. J.F. WEBB, D.H. FARMER, *The Age of Bede*, n^{le} éd., Harmondsworth, 1988.

4. D. WHITELOCK, *English Historical Documents*, c. 500–1042, Londres, 1955.

5. BÈDE LE VÉNÉRABLE, *The Ecclesiastical History of the English People, The Greater Chronicle, Letter to Egbert*, trad. B. COLGRAVE, prés. R. COLLINS, J. MCCLURE, Oxford, 1994.

6. ID., *Ecclesiastical History of the English People, with Letter to Egbert and Cuthbert's Letter of the Death of Bede*, n^{le} éd., trad. L. SHIRLEY-PRICE, prés. D.H. FARMER, Harmondsworth, 1990.

Les traductions proposées sont de bonne tenue, en général plus proches du texte latin que ne l'étaient celles de D.H.F. On relève certes quelques rares bizarreries : *incarnatio Domini* est traduit par « the Lord's birth » (p. 72–73) ; *venerandam*, appliqué à des images, est traduit par « to be adored », ce qui constitue sans doute une erreur, même si en ce début de VIII^e siècle la distinction n'était sans doute pas encore aussi forte qu'elle le devint par la suite ; dans l'*Homélie*, l'expression « secular rulers » est utilisée de manière inutilement vague pour traduire *reges saeculi* (p. 10–11), alors que dans *E.E.E.* le mot *praelecti* est traduit de manière trop forte par « local rulers » (p. 148–149).

Les É. proposent par ailleurs de revoir entièrement la chronologie de deux des œuvres. L'opinion reçue jusqu'ici était qu'*H.A.* était une réécriture plus développée de *V.C.* : sans doute le modèle de la *Vie de Cuthbert*, réécrite par Bède à partir d'un texte anonyme, avait-il pesé sur cette vision des choses. C.G. et I.W. montrent, à notre avis de façon convaincante, que la chronologie doit être renversée. *H.A.* serait ainsi l'œuvre la plus ancienne, Bède développant des idées qu'il avait commencé à avancer dans son homélie sur Benoît Biscop ; *V.C.* serait dans ce cas une réécriture faite à partir de Bède, et comme en réponse à lui, l'auteur anonyme abrégant son texte et ajoutant aux passages consacrés à Ceolfrith. Les arguments dans ce sens sont dispersés entre l'introduction et les notes, mais on constate que bien des choses s'expliquent mieux si l'on prend les textes dans cet ordre que si l'on s'en tient à l'ancienne opinion. Une hypothèse ingénieuse permet alors de dater *H.A.* de l'hiver 716–717, et *V.C.* de l'année suivante. L'analyse du style des deux textes amène les A. à conclure que l'auteur de *V.C.* n'était pas Bède : certes, de nombreux traits sont comparables, mais cela s'explique aussi bien par le fait que l'auteur anonyme de *V.C.* écrivait dans le même monastère que Bède, et qu'il avait donc sans doute eu celui-ci comme maître ou comme condisciple ; en revanche, leurs visions de la société, du monachisme et du rôle des abbés diffèrent suffisamment pour qu'on puisse dire que *V.C.* émane d'une partie de la communauté des deux monastères qui ne souscrivait pas nécessairement aux idées de Bède : par exemple, Bède insiste beaucoup sur la nécessaire séparation entre le monastère et la parenté des abbés, alors que *V.C.* semble insensible à ce problème.

Un autre intérêt de l'introduction est de rassembler les réflexions d'I.W., jusqu'ici présentées dans des publications dispersées, sur l'histoire des deux monastères. Pour I.W. en effet, Wearmouth et Jarrow n'ont pas toujours été, comme le prétendent à la fois Bède et *V.C.*, des monastères unis sous la direction d'un seul et même abbé. Wearmouth, fondé par Benoît Biscop, serait une fondation privée, alors que Jarrow serait à l'origine une fondation royale, placée dès l'origine sous l'autorité de Ceolfrith : l'union entre les deux établissements se serait faite à la faveur d'une crise consécutive à la mort du roi Ecgrith, dans la seconde moitié des années 680, et elle n'aurait été définitive qu'après la mort de Benoît Biscop et l'arrivée de Ceolfrith à

la tête des deux monastères en 689/690. Si l'on suit cette hypothèse, *H.A.* et *V.C.* seraient aussi des tentatives de réinventer une histoire des origines pour deux communautés jumelles traversées par des divisions : de fait, en dépit de son titre, *H.A.* est autant sinon plus l'histoire d'une communauté monastique que celle de ses abbés, et si *V.C.* insiste sur la figure de Ceolfrith, c'est aussi pour insister sur l'unité des deux monastères. Quant à *E.E.E.*, même si elle touche moins directement à l'histoire et aux intérêts de Wearmouth et Jarrow, elle érige ce type de communauté monastique en modèle à opposer aux « faux monastères » dont Bède souhaiterait voir révoquer les privilèges et les chartes de fondation.

Cette nouvelle édition et traduction est donc non seulement pleinement justifiée, mais elle est très réussie : il y a là un travail de philologues autant que d'historiens, qui rendra dans les années qui viennent de très grands services à tous ceux qui souhaitent approfondir l'œuvre de Bède et l'histoire de l'Angleterre ou du monachisme dans les premiers siècles médiévaux.

Alban GAUTIER

La Lettre au carrefour des genres et des traditions du Moyen Âge au XVII^e siècle, éd. Maria Cristina PANZERA, Elvezio CANONICA, Paris, Classiques Garnier, 2015 ; 1 vol., 439 p. (*Rencontres*, 26). ISBN : 978-2-8124-3791-5. Prix : € 47,00.

L'italianiste M.C. Panzera et l'hispaniste E. Canonica réunissent dans cet ouvrage un ensemble d'art. à travers lesquels la philologie, l'histoire et l'histoire de l'art se croisent pour mieux aborder les problématiques soulevées par l'épistolographie. Ce faisant, les chercheurs participant à ce volume s'attachent à refléter dans leurs travaux différentes directions de recherche qui renouvellent l'étude de la lettre. À partir d'approches transgénériques et d'une perspective considérant l'objet épistolaire comme laboratoire de l'écriture autobiographique et du développement de la figure de l'artiste, les études rassemblées dans *La Lettre au carrefour des genres et des traditions* explorent les nouvelles voies de la recherche épistolographique avec, pour enjeu commun, la volonté d'« éclairer les différents chemins qu'emprunte la lettre pour déjouer la norme et réinventer les traditions » (p. 14). Au vu du caractère diachronique de ce volume, nous ne traiterons ici que des contributions en lien avec le Moyen Âge.

La première part. du volume, intitulée *De la théorie aux pratiques*, regroupe des travaux examinant l'élaboration des normes de l'art épistolaire à travers les siècles. Dans son art. (p. 29–50), M.C.P. trace une histoire des traités épistolaires, depuis les *artes dictaminis* médiévales jusqu'aux théories rhétoriques de la Renaissance. Tout en pointant les défis méthodologiques que suppose une telle approche, la chercheuse met au jour l'évolution de ces traités qui témoignent, au Moyen Âge, d'une conception très rhétorique de la lettre,

alors considérée comme une variante du discours public, tandis que les traités renaissants vont quant à eux associer la lettre à une écriture moins contrainte, plus proche de la conversation spontanée et du dialogue. En analysant les catégories critiques que diverses théories de l'art de la lettre des xv^e et xvi^e siècles élaborent en vue de classer et de hiérarchiser les pratiques épistolaires, M.C.P. montre par ailleurs comment ces changements dans la codification de la lettre vont engendrer, parmi les humanistes, des débats relatifs à la théorie des styles. L'A. accorde à cet égard une attention particulière à l'introduction du traité de Niccolò Perotti *De componendis epistolis* (1468). La codification du style et des formules protocolaires varie, dans ce texte, en fonction de la thématique et du destinataire de la lettre. La typologie qui émane de cet examen de la variété des genres épistolaires est ensuite comparée aux théories proposées par Érasme, Juste Lipse et Vives. M.C.P. conclut son étude par un examen de la correspondance de l'humaniste Antonio Minturno. Ce faisant, elle questionne le problématique statut de vérité de la lettre au sein de laquelle la composante rhétorique est toujours susceptible de cohabiter avec une fonction pédagogique et une importante dimension littéraire. V. Mellinghoff-Bourgerie (p. 51–82) poursuit, quant à elle, cette réflexion consacrée aux traités sur l'épistolaire en s'interrogeant sur l'adaptation à un public français de la tradition italienne des formulaires épistolaires.

La deuxième part. de cet ouvrage, *Lettres et histoire*, propose des pistes de réflexion quant à la problématique véridicité des faits historiques relatés dans les lettres. Le degré de subjectivité et de réinterprétation littéraire qui semblent inhérent à la lettre est ainsi mis en évidence par M. Cousin (p. 145–164) qui démontre que cette lettre du vii^e siècle dépeint un événement historique – le voyage de Tajon de Saragosse dépêché à Rome sur ordre du roi Chindaswinthe afin de se procurer une copie de l'œuvre du pape Grégoire le Grand – en combinant un récit de pèlerinage, une hagiographie du pape Grégoire I^{er} ou encore un miroir de l'évêque idéal à destination de la péninsule ibérique.

La troisième part., *Aux frontières de la lettre : narration, poésie, mise en scène*, s'ouvre sur un travail de G. Fournès consacré à la *Cárcel de amor* (1492) de Diego de San Pedro (p. 239–256). Après une mise au point relative au genre de la « novela sentimental », l'A. livre une analyse des fonctions des différentes lettres qui scandent le discours narratif de ce roman. Il apparaît ainsi que ces lettres, en plus d'éclairer l'utilisation que l'auteur tardo-médiéval réserve à ses sources antiques et chevaleresques, révèlent également les usages sociaux de la lettre dans la Castille du xv^e siècle. Les travaux qui clôturent ce volume se focalisent quant à eux sur d'autres types de croisements entre la lettre et d'autres genres, mais ils concernent tous la Renaissance et l'Époque moderne.

L'ensemble de ces études constitue un riche panorama des questions qui animent à l'heure actuelle le domaine de l'épistolarité. Tout en offrant de précieuses mises au point concernant les débats classiques de l'épistolographie, touchant entre autres la délicate définition générique ou l'embarras classificatoire, *La Lettre au carrefour des genres et des traditions* se veut avant tout une ouverture vers de nouvelles perspectives de recherche.

Jéromine FRANÇOIS

Historia Selebiensis Monasterii. The History of the Monastery of Selby, éd. Janet BURTON, Lynda LOCKYER, Oxford, Clarendon Press, 2013 ; 1 vol., xcvi–178 p. (Oxford Medieval Texts). ISBN : 978-0-19-967595-1. Prix : GBP 85.

L'Histoire du monastère de Selby, dans le Yorkshire, fut composée par un moine resté anonyme, sans doute vers 1174, à la suite de l'écrasement de la révolte des fils d'Henri II contre leur père. La nouvelle édition du texte, d'après le ms. unique de la Bibliothèque nationale de France, lat. 10 940, par les soins de J. Burton et L. Lockyer, est accompagnée d'une traduction en anglais qui permet d'avoir un accès facile à un texte dont l'original présente un certain nombre de difficultés. Elle est précédée d'une longue introduction critique et suivie d'une bibliographie et d'index. L'ensemble constitue une contribution précieuse à la connaissance de l'écriture de l'histoire dans l'Angleterre de la seconde moitié du XII^e siècle, comme à celle du monde monastique anglais.

Le récit de la fondation qui figure dans l'*Historia* repose sur le thème des *furta sacra*, en l'occurrence un doigt de saint Germain d'Auxerre que le moine Benoît aurait emporté avec lui, ayant reçu l'ordre du saint dans une vision d'agir ainsi, en le dissimulant de manière miraculeuse dans son bras. Après une errance qui l'aurait amené dans un premier temps à Salisbury – une erreur due au rapprochement consonantique Selby/Salisbury –, Benoît, guidé par saint Germain, serait enfin parvenu à destination. Ayant fondé un ermitage au bord de l'Ouse, il aurait reçu l'aide et le conseil du « sheriff » du Yorkshire, avant de se tourner vers le roi Guillaume I^{er}, qui confirma sa fondation, la dota, et qui permit ainsi à l'ermitage de devenir une abbaye bénédictine de premier plan. Ce n'est pas le moindre mérite de l'analyse qui précède l'édition du texte que de proposer un décryptage convaincant de ce récit. Le ms. unique de l'*Historia* provient de Saint-Germain d'Auxerre, et l'auteur de ce texte eut accès aux récits relatifs à la vie et aux miracles du saint, mais il ne semble pas que l'on soit en présence d'une fondation formelle de Selby depuis Auxerre. En revanche, Selby est bien la première fondation monastique dans le Nord de l'Angleterre après la Conquête, et c'est du côté de la géopolitique du milieu du XI^e siècle qu'il faut chercher les origines de cette création. L'arrivée de Benoît à Selby peut être datée de 1069, et correspond sans doute à une stratégie délibérée de la part de Guillaume

le Conquérant : il s'agissait de placer un agent royal dans une région récemment soumise, en profitant de la vacance de l'Église d'York pour développer un second pouvoir ecclésiastique dans le Nord de l'Angleterre. Le fait que les terres qui servirent à doter Selby furent prises sur celles de l'Église d'York confirmerait cette hypothèse ; mais il n'est pas exclu que le futur Henri I^{er} (qui fut par la suite un bienfaiteur important du monastère) soit né à Selby, et que Selby ait été une fondation conjointe de Guillaume et de Mathilde. En revanche, une part d'ombre demeure dans l'interprétation du récit de fondation, notamment le rôle exact joué dans les débuts de Selby par Edward de Salisbury, « sheriff » du Wiltshire, et l'un des plus riches tenants directs du roi d'origine anglo-saxonne.

Le récit de la fondation est suivi, dans l'*Historia*, par des notices sur les différents abbés. La plupart furent choisis en dehors du monastère, et peu d'entre eux moururent en fonction ; l'histoire de Selby fut en effet marquée par une grande instabilité, due aux rivalités dans la région, notamment autour de l'Église de York. L'abbatiate de Selby fut un enjeu ecclésial, mais aussi politique et militaire ; dans le contexte de la guerre civile, la construction d'un château à Selby, à la suite d'une collaboration entre l'abbé et Henry de Lacy, est une bonne illustration de cette situation. Enfin, dans la dernière partie de l'*Historia*, ce sont les miracles accomplis par le doigt de saint Germain, soit à Selby même, soit dans les tournées de prédication dans l'espace sacré ainsi constitué, qui l'emportent. L'analyse attentive de ces récits permet de voir saint Germain agir comme saint martial, protecteur vindicatif de la communauté dans les circonstances difficiles, alors qu'il apparaît avant tout dans sa capacité de saint thaumaturge dans les périodes de stabilité. L'importance des miracles dans l'histoire permet d'invoquer la promotion du culte de saint Germain comme la motivation première derrière la décision de compiler ce texte. D'autres cultes septentrionaux – autour de Cuthbert à Durham, d'Oswine à Tynemouth, de John de Beverley à York, de l'archevêque William Fitz Herbert, mort (peut-être assassiné) en 1154 – purent servir de modèle pour Selby, sans pouvoir rivaliser toutefois avec l'essor du culte autour de Thomas Becket à Cantorbéry. Mais il s'agissait aussi, à destination de la communauté monastique comme de ses proches voisins, de renforcer le statut de Selby comme fondation royale, dans un contexte d'instabilité politique et de rivalités aiguës entre les grandes familles nobles de la région.

Frédérique LACHAUD

Paul WEBSTER, **King John and Religion**, Woodbridge, Boydell, 2015 ; 1 vol., xvi–250 p. (*Studies in the History of Medieval Religion*). ISBN : 978-1-78327-029-3. Prix : GBP 60.

En dépit de différentes tentatives de réhabilitation, Jean sans Terre (1166–1216) demeure encore aujourd'hui, auprès des historiens comme du grand public, comme l'un des pires rois que l'Angleterre ait connus :

incapable sur le terrain militaire, libidineux, cruel et sanguinaire, Jean fut responsable de la perte d'une partie du patrimoine angevin dans le royaume de France, et c'est contre ce roi tyrannique que les principes exprimés dans la Grande Charte furent mis en place, avec la postérité que l'on sait. Sans se prononcer sur la question du caractère de Jean, l'étude de P. Webster permet de mieux connaître la religion personnelle du roi, comme ses relations avec l'Église anglaise et la papauté. Dans un premier chap., la chapelle royale et la pratique religieuse de Jean sont étudiées ; dans les chap. suivants, l'A. aborde la question du culte des saints, celle des liens de Jean avec les établissements religieux, la place de Jean dans la tradition de sa famille et ses pratiques charitables. Deux chap. sont ensuite consacrés à ses relations avec l'Église d'Angleterre et la papauté. Le dernier chap. étudie la mort de Jean, les dispositions qu'il prit sur son lit de mort, et la construction d'une réputation posthume, la « légende noire » de Jean, à laquelle les historio-graphes de Saint Albans participèrent avec vigueur, jusqu'à prétendre, dans le cas de Matthieu Paris, que Jean avait l'intention de se convertir à l'islam. L'ensemble représente une contribution de valeur à la connaissance d'un personnage-clé pour une période charnière de l'histoire de l'Angleterre comme des territoires placés sous la domination de la famille angevine.

L'étude attentive des documents comptables relatifs à la chapelle et à la Maison du roi suggère que Jean sans Terre se conforma largement aux attentes de ses contemporains en matière de pratique religieuse, qu'il s'agisse de sa participation aux messes, des aumônes ou de ses fondations religieuses. La fondation de l'abbaye cistercienne de Beaulieu et d'autres établissements religieux permet par exemple de penser que Jean sans Terre s'inscrivit bien dans les traces de ses prédécesseurs, et plusieurs établissements commémorèrent longtemps Jean comme fondateur (Waterford, Bristol, etc.), faisant dire des messes pour son âme : apparemment, la réputation sulfureuse du roi construite par plusieurs chroniqueurs n'empêcha pas ces maisons de le réclamer comme fondateur ou bienfaiteur. L'itinéraire du roi montre l'importance de ses pèlerinages au cours de la Semaine sainte ou du culte qu'il rendait à différents saints, parmi lesquels on trouve naturellement Thomas Becket. Il entreprit également de soutenir les fondations de ses ancêtres par des dons réguliers, dans le royaume de France comme dans les îles Britanniques.

Quelques traits spécifiques de la piété de Jean sans Terre sont toutefois relevés par P.W. Contrairement à ce qui a pu être avancé sur la base du choix de Worcester comme lieu d'inhumation par le roi sur son lit de mort, Jean ne rendit pas un culte particulier à saint Wulfstan, même s'il soutint l'entreprise de canonisation du dernier évêque anglo-saxon de Worcester ; quant à l'épisode de Déols, qui concerne la jeunesse de Jean et un culte qu'il aurait rendu à la Vierge et à l'Enfant Jésus, une seule source mentionne le rôle qu'y joua le futur roi d'Angleterre. En réalité, la singularité de la piété

de Jean repose peut-être sur le fait qu'il souhaite s'associer les reliques d'une multitude de saints : on peut ici renforcer le propos de P.W. et suggérer que la perte de ses reliques personnelles lorsque la caravane royale traversa le « Wellstream » le 11 octobre 1216, quelques jours avant la mort du roi, fut ressentie par lui comme une véritable catastrophe. Enfin, certains traits de sa religion personnelle semblent être passés à son fils Henri III, qui termina ainsi l'abbaye de Beaulieu.

L'image négative de Jean sans Terre est en grande partie le résultat de son long conflit avec l'Église. Les différentes étapes du conflit autour de l'élection d'Étienne Langton à l'archevêché de Cantorbéry sont retracées par P.W. avec clarté, notamment le rôle qu'y jouèrent les moines de Christ Church ; la durée du conflit, marqué par l'interdit et l'excommunication de Jean, ne fut sans doute pas prévue par les parties en présence, et certaines décisions semblent relever de l'improvisation. Quant à la dureté du roi dans ses relations avec ses opposants, elle est indéniable, même si l'attitude d'Henri II lors du conflit constituait un précédent. Jean trouva un certain nombre d'alliés au cours du conflit, dans la population anglaise comme parmi les clercs, mais il est certain que l'interdit et les disputes engendrés par les confiscations des biens de l'Église par les officiers royaux eurent des répercussions sur le long terme, même si Jean finit par se soumettre, en 1213, à la papauté. Le lecteur restera peut-être sur sa faim à la lecture des deux chap. consacrés à l'aspect politique et institutionnel des relations avec l'Église, en comparaison de l'étude fouillée que P.W. offre des pratiques religieuses de Jean sans Terre. On ne peut que souhaiter que d'autres études du même A. viennent compléter cette contribution importante à la connaissance du personnage de Jean sans Terre et de son règne.

Frédérique LACHAUD

King's College Chapel 1515–2015. Art, Music and Religion in Cambridge, éd. Jean-Michel MASSING, Nicolette ZEEMAN, Londres–Turnhout, Harvey Miller–Brepols, 2014 ; 1 vol., 422 p. (*Studies in Medieval and Early Renaissance Art History*). ISBN : 978-1-909400-21-4. Prix : € 75,00.

La chapelle du King's College de Cambridge, l'un des chefs-d'œuvre du xv^e–xvi^e siècle, mérite et presque exige d'être étudiée à la fois de façon rétrospective (dans la complexe stratigraphie de l'édifice) et prospective (dans la persistance de son caractère inachevé). Ce beau volume, édité par les soins de J.M. Massing et de N. Zeeman, et accompagné d'un magnifique appareil de 243 illustrations, relève le défi en adoptant une approche plurielle plutôt que monographique, tant du point de vue des disciplines que des thèmes abordés. Architecture, héraldique, art, musique, études, religion, société politique et/ou monde académique y sont constamment entrelacés dans des relations, parfois solidaires et parfois conflictuelles, que les objets et les documents (en bonne partie préservés dans les collections et dans les

archives du King's) permettent de suivre de près. La vie de l'édifice, intimement liée à celle du collège et en même temps jalouse de son indépendance, se manifeste en effet dans la longue durée et la nature protéiforme de cette interaction. Ainsi, malgré les altérations et les changements intervenus au cours de 500 ans (de l'achèvement de la structure externe en 1515 jusqu'à aujourd'hui), l'histoire de la chapelle a été et continue d'être à la fois médiévale et moderne. Elle oscille d'une époque à l'autre entre ces deux pôles idéaux. Le recueil, après une introduction (p. 9–18) suivie d'une chronologie (p. 19–21), est organisé en trois part. : *Fabric and furnishings*, consacrée aux aspects matériels et à leur histoire (p. 23–158) ; *Life and visiting*, section principalement socio-anthropologique enrichie par des approfondissements d'histoire culturelle et politique (p. 159–256) ; *Music and performance* (p. 257–367), centrée sur les activités liturgiques qui synthétisent peut-être au plus haut degré l'héritage et les valeurs immanentes de la chapelle. Enfin, ces trois chap. sont intégrés à la conclusion de l'ouvrage par des notes, une bibliographie, une série de planches, etc. Du point de vue disciplinaire, nous voyageons de l'histoire politique à la technique de la restauration, et de la musicologie à l'urbanisme.

La figure centrale du volume est sans doute celle du fondateur du King's College, le roi Henri VI. C'est à lui que remontent les directives fondamentales pour l'édification de la chapelle, au moment de la fondation du King's (1441), dans le « Will » de 1448, et ce jusqu'à la chute du souverain, en 1461. Plus généralement, ces actes royaux et ceux qui leur ont succédé ont joué un rôle de premier plan non seulement en vertu de leur mise en place progressive mais aussi parce que, à chaque tournant de l'histoire du bâtiment, le collège les a considérés comme autant de guides à relire et à réinterpréter. Ils ont ainsi constitué un élément persistant en même temps qu'une garantie de stabilité, tout comme l'héraldique royale dont la chapelle est parsemée, de la herse de Lady Margaret à la jarretière. La réalisation des programmes architecturaux et iconographiques, leur intégration et/ou les déviations par rapport aux intentions originelles, le travail des artistes et artisans tels que John Wastell (l'architecte responsable de la construction de la voûte en éventail) ou Bernard Flower (le « vitrier du Roi »), la personnalité des « provosts » sont reconstituées, surtout dans la première part. de l'ouvrage. Ainsi les contributions de J. Musson et de J. Ochsendorf et M. De Jong envisagent l'esthétique de l'édifice et les campagnes de construction ; celles de J. Simpson et de S. Clare sont consacrées aux vitraux et à leur état de conservation ; celles de N. Pickering et J.M.M. traitent quant à elles d'éléments ajoutés tardivement et ayant nécessité un agencement imprévu. De façon significative, J.M.M. souligne, dans la conclusion de son art. sur les retables, que l'anachronisme du réaménagement de l'*Adoration des Mages* de Rubens, installé derrière le maître-autel (1961–1969), a quand même donné « a new focus to the Chapel, appropriate to an evocation of the sanctuary as it functioned in the time of the Founder » (p. 133). La deuxième part. porte sur la fonction de la

chapelle dans des systèmes « autres » : son emploi pour des performances théâtrales plus ou moins indépendantes de toute liturgie, de la tradition du « Boy Bishop » aux drames récités à l'occasion de la visite d'Élisabeth I^{re} en 1564 (A. Rokinson) ; sa relation avec les transformations du King's et, en particulier, avec l'aménagement de la bibliothèque (P.M. Jones) ; la perception visuelle et la représentation de l'édifice au sein de la ville (N. Zeeman). Plus qu'ailleurs dans le volume, nous avons ici l'impression qu'à partir du noyau médiéval, chargé de figures et d'objets emblématiques, les lignes de fuite vers la modernité pourraient se multiplier sans cesse – vers l'histoire religieuse nationale (R. Harrison, à propos de Charles Simeon) et vers les grands conflits pour l'hégémonie européenne (I. Fenlon, sur le ms. 41 de la bibliothèque du collège). Dans ce cadre, il aurait peut-être été souhaitable de réserver un plus large espace, voire même un chap. entier, aux grands registres du King's comme les *Ledger Books* (à partir de 1451) ou les *Mundum Books* (à partir de 1447), qui nous offrent de puissantes vues d'ensemble de l'histoire de la chapelle et du collège. La troisième part., consacrée à la musique, récupère la dimension plus introspective et intime de l'espace architectural et performatif. Les contributions suivent ici l'ordre chronologique (de 1444 à nos jours) plus strictement qu'ailleurs dans le recueil et abordent des aspects omniprésents dans le quotidien de l'édifice : le chant et la liturgie (R. Bowers), l'orgue (J. Butt), et le chœur avec ses programmes et ses directeurs (N. Marston, N. Nash, T. Day). L'épilogue de cette part. (N.Z. et S. Cleobury), qui est aussi celui du livre entier, fait place à l'élément le plus idiosyncratique de la chapelle et, en même temps, le plus universel : le son, que les pages ne peuvent pas contenir, et qui ne peut qu'être confié à la fantaisie du lecteur – ou à ses souvenirs, et à ses rêves.

Nicola MORATO

Raumstrukturen und Raumausstattung auf Burgen in Mittelalter und Früher Neuzeit, éd. Christina SCHMID, Gabriele SCHICHTA, Thomas KÜHTREIBER, Kornelia HOLZNER-TOBISCH, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2015 ; 1 vol., 541 p. (*Interdisziplinäre Beiträge zu Mittelalter und Früher Neuzeit*, 2). ISBN : 978-3-8253-6324-6. Prix : € 68,00.

Le volume dirigé par C. Schmid, G. Schichta, T. Kühtreiber et K. Holzner-Tobisch présente les actes d'un colloque international, consacré aux structures et à l'aménagement de l'espace dans les châteaux du Moyen Âge et du début des Temps modernes. À l'époque, en 2010, cette manifestation scientifique fut organisée par l'*Institut für Realienkunde des Mittelalters und der frühen Neuzeit* de Krems. Entre-temps, temporairement menacée de fermeture, cette institution changea de cadre. Depuis 2012, elle fait partie du centre interdisciplinaire d'études médiévales de l'Université de Salzbourg. La thématique choisie est issue de son projet de recherche sur les structures, la constitution et la construction de l'espace domestique. Celui-ci s'était

fixé pour but de montrer comment l'identité sociale de la période retenue s'exprimait à travers la perception et l'agencement des espaces intérieurs et extérieurs et, en sens inverse, de décrire l'influence des structures spatiales naturelles et artificielles sur l'homme et les formes sociales (p. 7). Il s'agissait d'un ensemble de travaux interdisciplinaires dont une partie fut dédiée aux conditions de logement dans les châteaux forts et palais de la noblesse des ^{xiv}^e–^{xvi}^e siècles, ainsi que leurs implications sociales. Entre 2007 et 2010, il y eut un regroupement de trois thèses de doctorat d'histoire, d'archéologie et de langue et littérature allemande. Dans le chap. introductif du volume, J. Handzel, G.S. et C.S. présentent leurs problématiques et une sélection de résultats parmi les plus probants. Organisé peu de temps avant la fin du projet, le colloque poursuivait l'objectif de faire connaître et de discuter les résultats obtenus avec des représentants de disciplines scientifiques voisines. Le cadre devait être aussi interdisciplinaire que possible (théorie et science historique de l'architecture, recherches sur Byzance, médiévistique, histoire de l'art, archéologie, science de la littérature, philologie allemande, etc.). Outre le chap. collectif mentionné, le livre contient dix-sept art. sur les sujets suivants : l'espace intérieur dans la pensée médiévale sur l'architecture (K. Jormakka, exemples de saint Augustin, Hildegarde de Bingen, Raoul Glaber, etc.) ; la description des palais dans la littérature byzantine et les relations entre fiction et réalité (C. Cupane) ; la représentation du château et l'importance des zones de transit/des seuils à franchir comme espace social dans la perception poétique (K. Lorenz) ; la sémiotique de l'intérieur dans la peinture des livres et de chevalet (« Tafelmalerei ») de la fin du Moyen Âge (A. Grebe, avec quelques exemples bourguignons) ; l'aménagement et le décor symbolique des châteaux de la Renaissance dans les pays de Bohême (V. Bůžek) ; les espaces de la vie amoureuse dans le *Minnesang* (U. Schulz, avec explications sur les images du *Codex Manesse*) ; les structures de l'espace au miroir des ordonnances de cour (« Hofordnungen ») allemandes du ^{xv}^e siècle (V. Ohlenschläger) ; l'agencement de l'espace dans la partie habitable des châteaux forts en Bohême (M. Rykl) ; espace et fonction de représentation dans la *Gozzoburg* de Krems en Autriche (P. Mitchell) ; la demeure-ferme seigneuriale du village abandonné de Hard dans le *Waldviertel* en Autriche (S. Felgenhauer-Schmiedt) ; le contexte social du château du ^{xiii}^e siècle au sein du paysage (B. Štular, cas de Kamnik, Slovaquie) ; la tension entre désir de représentation et danger de perte du rang social dans la culture matérielle de la petite noblesse, suite aux découvertes archéologiques faites dans des châteaux (N. Gossler, par exemple, dans la région de Francfort) ; le château en tant que cadre de vie et logement, analysé à travers de documents comptables et factures des seigneurs de Thun dans le Tyrol du Sud (1489–1496, C. Feller) ; entrées, accès et galeries dans les chapelles de châteaux (U. Stevens, Luxembourg et espace rhénan) ; les quatre fonctions principales de la tour habitable, des perspectives et des thèses archéologiques à propos d'un type fondamental de construction castrale en Suisse

(L. Högl) ; formes de la dévotion personnelle dans les châteaux, particulièrement dans la chapelle et les chambres (G.S. et C.S.) ; « Herrenstube » et « Frauenzimmer » (la chambre du maître et celle de la châtelaine et de ses dames de compagnie), la connotation sociale des espaces de vie, analysés à travers l'exemple du château de Pürstein en haute Autriche (J. Handzel et T. Kühtreiber). Les différentes contributions sont accompagnées de nombreuses illustrations et cartes de bonne qualité qui fournissent des informations complémentaires très précieuses et enrichissantes. Elles permettent au lecteur de se faire une bonne idée des châteaux présentés. Dans l'ensemble, il ne s'agit pas d'un ouvrage à caractère synthétique. Sauf pour les art. à plusieurs mains, issus dudit projet, il n'y a ni conclusion ni bilan ou mise en commun des apports du colloque. Mais, de toute façon, cette très belle collection d'art. offre un riche éventail de perspectives interdisciplinaires fort intéressantes. Elle permet de découvrir les points de vue et méthodes de disciplines voisines jusqu'alors trop rarement réunies au sein d'enquêtes communes, et montre clairement les profits considérables que l'on peut tirer d'une telle collaboration.

Gisela NAEGLE

Gabriel AUDISIO, **Une ville au sortir du Moyen Âge : Apt-en-Provence (1460–1560)**, Paris, Classiques Garnier, 2014 ; 1 vol., 439 p. (*Bibliothèque d'histoire de la Renaissance*, 6). ISBN : 978-2-8124-3064-0. Prix : € 29,00.

Apt, ville provençale de taille modeste (3 000 habitants au plus fort du xvi^e siècle), dotée d'institutions municipales et de privilèges urbains, offre à G. Audisio, spécialiste pour l'Époque moderne des sources notariales et des Vaudois de Provence, le cadre pour dresser le portrait d'ensemble d'une communauté.

À cheval sur deux siècles considérés comme relevant de deux périodes historiques distinctes, l'époque étudiée par l'A. est celle de mutations importantes, comme l'assimilation de la Provence au royaume de France (1482), ou l'apparition de la Réforme. Cela justifie sans doute le choix de la problématique placée en exergue par l'A. : comment s'effectue le passage du Moyen Âge à la Renaissance ? Cet angle d'approche déterminé par les catégorisations académiques peut surprendre, d'autant qu'à lire le riche contenu de l'étude, apparaît surtout la force des continuités sur le long terme : les membres de la minorité vaudoise présente depuis des décennies adoptent sans difficulté les idées de Luther, tandis que l'administration locale n'est que peu troublée par le passage d'une souveraineté à l'autre – à titre d'exemple, on citera la manière frappante dont les notaires provençaux abandonnent le latin sans difficulté pour instrumenter du jour au lendemain exclusivement en français suite à l'édit royal de Villers-Cotterêts (1539).

Mais l'essentiel est ailleurs, l'A. excelle dans sa description fine d'une société semi-rurale. Les fonds notariaux, les cadastres et les registres de

délibérations communales lui permettent de construire d'efficaces prosopographies mais aussi, par une exploitation intensive et des prélèvements rigoureusement justifiés, d'envisager la communauté comme un ensemble. La narration historique, à la fois vivante, imagée et fournissant les arguments les plus convaincants à la démonstration, parvient à incarner des individus marquants tout autant que des familles entières tirées de l'anonymat par l'A. Pour ne prendre que quelques-uns des exemples détaillés par G.A., on suit le « Sire Honorat Allard », riche marchand natif de Barcelonnette, soit hors du royaume à l'époque, ce qui fait de lui un immigré en Provence ; naturalisé en 1542, il devient conseiller de ville puis consul et trésorier de la municipalité, dont il est par ailleurs l'un des principaux créanciers (p. 219–224). Citons encore la famille notariale des Hortie, issus d'un juif converti, qui à l'aide de leurs réseaux professionnels et de leurs alliances matrimoniales parviennent à accéder au monde de la marchandise puis de la noblesse (p. 248–252).

On regrette cependant que certaines énumérations de données chiffrées ne soient pas remplacées par des graphiques ou tableaux statistiques, ou encore la rareté des références en notes d'apparat. Car l'apport principal de l'ouvrage, plus que d'être un essai, est bien scientifique : avec l'exemple d'Apt, G.A. livre à ses lecteurs et à la postérité sa démarche méthodologique d'exploitation de documents abondants, arides d'apparence, mais ouvrant d'immenses possibilités. De nombreux extraits sont cités dans le corps du raisonnement, suffisamment consistants pour être significatifs – leur exploitation permet de suivre le déroulement de l'enquête historique en cours. Par l'étude systématique des actes de mariage et des réseaux de témoins, sont mises en lumière les relations entre les plus humbles des Aptésiens, leurs situations sociales respectives ainsi que les liens les plus voués à l'obscurité – tels ceux, secrets, qui unissent les membres de la minorité religieuse que l'on ne nomme pas encore luthérienne.

Ainsi, et ce n'est qu'un des nombreux résultats de son enquête, l'A. met-il en évidence le fait que les Vaudois, souvent originaires de vagues de migrations provenant des Alpes et du Piémont, sont avant tout persécutés au gré d'une situation économique et sociale : la région s'étant repeuplée, les parcelles se morcellent et les *mal sentans de la foy* jusque-là admis par la population en deviennent les boucs émissaires au tournant des années 1530.

François OTCHAKOVSKY-LAURENS

ARNOLD DE LIÈGE, *Alphabetum narrationum*, éd. Elisa BRILLI, Jacques BERLIOZ, Marie Anne POLO DE BEAULIEU, Turnhout, Brepols, 2015 ; 1 vol., CVIII–752 p. (*Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 160). ISBN : 978-2-503-53200-4. Prix : € 435,00.

Chaque nouvelle parution dans la collection *Exempla Medii Aevi* des éditions Brepols est attendue par les chercheurs qui s'intéressent à la prédication et, plus généralement, au « storytelling » médiéval dans toute sa dynamique.

Ceci est d'autant plus vrai dans le cas de l'édition de l'*Alphabetum narrationum* d'Arnold de Liège, effectuée par E. Brilli à partir des travaux préparatoires de C. Ribaucourt († 2007). L'un des recueils des récits exemplaires les plus importants du Moyen Âge, l'*Alphabetum narrationum* n'a bénéficié, jusqu'au présent, d'aucune édition scientifique (les thèses de C. Ponzio et de C. Ribaucourt¹ n'ont jamais été publiées), seules ses traductions médiévales en anglais et en catalan étant disponibles en éditions modernes².

L'*Alphabetum narrationum* fut compilé par le prieur dominicain Arnold de Liège (ou de Seraing) entre 1297 et 1308, avec l'ambition de rendre accessible et facilement utilisable une riche matière narrative en vue de la prédication. Le recueil comprend plus de 800 récits classés sous plus de 500 entrées, organisées dans l'ordre alphabétique (d'*Abbas* à *Zelus*). Les *exempla* sont complétés par des renvois (*hoc etiam valet ad*) aux autres entrées pour lesquelles ils sont également pertinents. Comme outil de travail extrêmement maniable, la collection d'Arnold de Liège acquit rapidement le statut d'ouvrage de référence.

L'édition d'E.B. rend non seulement accessible un ensemble textuel particulièrement intéressant, mais aide également à mieux comprendre les pratiques éditoriales des compilateurs médiévaux envers des matériaux préexistants. Ainsi, l'É. consacre un apparat spécifique aux annotations qui figurent dans les marges du ms. de base (des indications de sujets traités ou de sources). Caractéristiques de la production exemplaire médiévale de l'époque, de tels éléments para-textuels donnent une clé supplémentaire afin de manipuler la matière narrative : pour un chercheur, ils offrent un précieux témoignage de la lecture pragmatique propre à la littérature exemplaire de l'époque.

L'un des points forts de la présente édition réside incontestablement dans le dossier des *Fontes exemplorum* qui suit l'édition du texte. Pour chaque *exemplum*, on y trouve son résumé en français, l'indication de la source, avérée ou probable, une courte bibliographie, des commentaires pour faciliter l'identification des personnages et des lieux historiques, ainsi que des renvois à l'*Index exemplorum* de F.C. Tubach et à d'autres répertoires spécialisés (*Motif Index*, de S. Thompson, etc.). Ce dossier s'avère être un outil de travail précieux sur la circulation de la matière narrative médiévale. Les références fournies permettent éventuellement d'interroger la base de données le *Thesaurus Exemplorum Medii Aevi*³, afin de pouvoir prendre en compte les variantes narratives de l'*exemplum* en question apparaissant dans d'autres recueils.

1. C. RIBAU COURT, *L'Alphabetum narrationum. Un recueil d'exempla compilé au début du xiv^e siècle*, Thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1985 ; C. PONZIO, *Indagine sulla tradizione manoscritta dell'Alphabetum narrationum*, Thèse de doctorat, Università de Torino, 1981–1982.

2. *An Alphabet of Tales : an English 15th Century Translation of the Alphabetum narrationum of Étienne de Besançon*, éd. M.M. BANKS, Londres, 1904–1905 ; *Recull d'exemples i miracles ordenat per alfabet*, éd. J.A. YSERN LAGARDA, Barcelone, 2004.

3. Voir <http://gahom.ehess.fr/index.php?434>.

Fort utiles sont également de nombreuses annexes. Signalons, à titre d'exemple, le tableau des sources « déclarées/effectives » qui met en relief un écart entre les sources déclarées par Arnold de Liège par rapport aux textes auxquels il puisa effectivement ses récits.

L'édition est pourvue d'une introduction bien documentée et nuancée, offrant des informations sur la personnalité du compilateur, ses méthodes de travail et ses sources, sur la réception de l'*Alphabetum* et sa tradition manuscrite riche et très fluide. L'édition se fonde sur cinq mss ; le ms. PARIS, Bibliothèque nationale de France, Nal. 730 a été choisi comme ms. de base. Ce choix, problématique en soi et en quelque sorte imposé à la présente édition par les travaux de C.R., est cependant justifié d'une manière convaincante.

Pour conclure, l'édition longuement attendue de l'*Alphabetum narrationum* répond parfaitement aux exigences que l'on peut formuler pour l'édition d'un recueil d'*exempla* et s'avère un remarquable instrument de travail : à recommander.

Victoria SMIRNOVA

Friedrich Michael DIMPEL, **Freiräume des Anderserzählens im *Lanzelet***, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2013 ; 1 vol., 125 p. (Euphorion. *Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 73). ISBN : 978-3-8253-6224-9. Prix : € 28,00.

L'intentionnalité de l'aspect fictionnel dans les romans médiévaux constitue l'un des sujets les plus étudiés actuellement dans le domaine de la littérature germanique médiévale. Partant de l'idée que le roman *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven présente de forts indices d'une fictionalité consciente et réfléchie, F.M. Dimpel entreprend une analyse de la conception narrative de l'ouvrage, en cherchant les traces de cette intention au sein du processus créateur. Son étude se concentre sur l'intertextualité cherchée par Ulrich avec d'autres textes de la tradition arthurienne, à partir de laquelle s'établit un dialogue entre l'émetteur (l'auteur) et le récepteur (le public), parfait connaisseur de la tradition à laquelle le texte appartient.

Selon l'A., la notion de « raconter » (« Wiedererzählen ») ne permet pas d'expliquer ce phénomène dans le cas du *Lanzelet*. En effet, bien que ce concept, emprunté de Worstbrock¹, puisse s'appliquer à la plupart des romans arthuriens allemands, qui reproduisent plus ou moins fidèlement la tradition à laquelle ils appartiennent sans se prétendre novateurs (p. 16), cela ne serait pas le cas du *Lanzelet*, car là on observe une plus grande tendance créative de la part de l'auteur. Refusant le préalable fragile selon lequel ce roman s'appuierait sur le récit d'un *welschez buoch* actuellement perdu, F.M.D. utilise le concept de « raconter autrement » (« Anderserzählen »),

1. F.J. WORSTBROCK, *Wiedererzählen und Übersetzen, Mittelalter und frühe Neuzeit. Übergänge, Umbrüche und Neuansätze*, éd. W. HAUG, Tübingen, 1999, p. 128-142.

c'est-à-dire d'une coupure intentionnelle introduite par l'écrivain allemand non seulement avec son « pré-texte », le roman *Lancelot ou le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes, mais aussi avec toute la conception narrative du roman arthurien, de Chrétien jusqu'à Hartmann von Aue et Wolfram von Eschenbach. Afin de soutenir cette thèse, présentée au long d'un exposé théorique d'une vingtaine de pages, l'étude s'appuie surtout sur l'épisode racontant la liaison du héros avec Ade.

Avant d'entamer l'analyse textuelle, F.M.D. se lance d'abord dans la reconstruction de l'histoire de la matière du Lanzelet/Lancelot, en abordant la question de la date de création du texte allemand, ainsi que celle de ses sources. Puis, dans un deuxième moment, il montre à travers l'étude du motif du « rash-boon » à quel point ce thème est dépourvu ici de sa fonction originale (p. 54). Il conclut en avançant que les références intertextuelles inhérentes au texte servent un effet comique.

Selon l'A., c'est dans l'épisode d'Ade, nièce de Liniers de Limors et deuxième épouse du héros, que la différence entre le modèle de Chrétien de Troyes et le récit d'Ulrich von Zatzikhoven devient des plus visibles. Effectivement, Lanzelet se présente comme un héros arthurien unique, d'une part à cause de ses multiples liaisons amoureuses, d'autre part à travers sa rupture avec sa compagne suite à son échec face à Mabuz. F.M.D. perçoit ce manque de *triuwe* de la part d'Ade non pas comme un défaut de caractère, mais plutôt comme une démonstration d'autonomie et de confiance en soi (p. 101), et considère que la rupture était intentionnelle. Celle-ci était déjà prévisible vu le comportement de Lanzelet, bien éloigné de l'idéal de vertu chevaleresque. De plus, l'emploi de motifs narratifs stéréotypés, lesquels renvoient à d'autres romans bien connus du public de l'époque, créerait un effet comique, ajoutant une dimension parodique au récit.

Sous bien des aspects, cet ouvrage est intéressant. Au bout d'un peu plus d'une centaine de pages, l'A. réussit à livrer une analyse textuelle convaincante de cet épisode du *Lanzelet*, et offre une contribution importante à l'étude de la fictionalité chez Ulrich von Zatzikhoven. Il convient toutefois de signaler que le choix de l'A. de se concentrer sur l'aspect de la création d'un effet comique laisse de côté d'autres possibilités d'interprétation, lesquelles mériteraient également d'être considérées.

Gabriela ANTUNES

L'Œuvre littéraire du Moyen Âge aux yeux de l'historien et du philologue, éd. Ludmilla EVDOKIMOVA, Victoria SMIRNOVA, Paris, Classiques Garnier, 2014 ; 1 vol., 453 p. (*Rencontres*, 77 ; *Civilisation médiévale*, 9). ISBN : 978-2-8124-2127-3. Prix : € 49,00.

Cet ouvrage regroupe 24 art. résultant de communications tenues lors du colloque *L'œuvre littéraire du Moyen Âge aux yeux de l'historien et du philologue*.

Interactions et concurrence des approches, tenu à Moscou du 1^{er} au 3 septembre 2012. Il interroge deux approches possibles et assurément complémentaires, soit historique et philologique, de la littérature médiévale. Dans l'avant-propos, les deux É. rappellent la position adoptée par la critique moderne à l'égard de ces deux méthodes d'approche, depuis les travaux du début du xx^e siècle privilégiant l'analyse philologique des textes jusqu'aux travaux plus récents tendant vers un rapprochement des deux approches. Le volume pose la question fondamentale de savoir si, de nos jours, il existe encore, dans les études médiévales, une séparation nette entre histoire et philologie.

La première part. (*L'historien et le philologue face à l'opposition du contenu et de la forme*) montre combien les textes littéraires permettent d'éclairer les recherches historiques, que ce soit dans le cadre d'études sur un thème précis, par exemple le poison (F. Collard) ou sur une époque de l'histoire, en l'occurrence le règne de Louis XII, analysé à travers des *Épistres* (ms. FR. F. V. XIV, 8 de la Bibliothèque nationale de Russie, Saint-Petersbourg) reflétant la pensée politique française lors des Guerres d'Italie (J. Dumont, A. Marchandisse). La part. suivante (*L'expressivité du genre littéraire*) souligne comment l'œuvre littéraire se met au service de la réalité et permet de réinventer l'histoire antique relative à Alexandre le Grand (C. Gaullier-Bougassas), d'apporter des témoignages variés sur un même événement historique, soit une fête tenue par Charles VI en 1389 (J.C. Mühlethaler), ou de construire un mythe autour d'un personnage célèbre de l'histoire médiévale, ici Bertrand du Guesclin (T. Lassabatère). Dans la troisième part. (*Aspects littéraires et sociaux du roman médiéval*) est évoquée la notion de « plaisir littéraire » au xii^e et au xiii^e siècle, phénomène poétique étroitement lié à « l'éthique aristocratique du temps » (H. Dupraz-Rochas) ; il est également question de l'*estoire* devenue, grâce à la figure de Joséphés, mode d'écriture et de lecture de l'histoire (C. Nicolas) et de la façon dont les lectures croisées d'un roman et d'un traité – le *Méliador* de Froissart et le *Livre de chevalerie* de Geoffroy de Charny – révèlent l'éthique chevaleresque de la fin du xiv^e siècle (M. Lacassagne). Puis le volume s'intéresse au « statut littéraire du discours historique au Moyen Âge » : l'analyse de l'*Histoire des rois d'Angleterre* de Guillaume de Malmesbury, de l'histoire de la Première croisade rédigée par Guibert de Nogent, et de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth fait apparaître les divergences d'ordre stylistique entre « historiographie monastique » et « histoire laïcisée » (J.Y. Tilliette) ; E. Marguin-Hamon étudie ensuite les profondes mutations de l'histoire du martyr de Thomas Becket à travers quatre poèmes successifs d'Henri d'Avranches ; O. Togoëva étudie aussi la sécheresse de l'image de Jeanne d'Arc dans le *Rosier des guerres*, qui résulte de l'influence de l'humanisme italien ; puis, N. Dolgorukova évoque l'influence possible du *Brut* de Wace sur l'écriture des *Lais* de Marie de France ; enfin, il est question des œuvres narratives d'Agrippa d'Aubigné, témoin de l'histoire qu'il décrit (R.C. Harmon). La cinquième part. (*La littérature et la sagesse à l'époque médiévale : lecture plurielle des textes*) s'intéresse à la signification historique

de la ballade CLVI d'Eustache Deschamps (L.E.), aux différentes lectures possibles du *Roman de Tristan* de Thomas d'Angleterre (G. Giacomazzi) et à la philosophie aristotélicienne contenue dans la geste d'Alexandre (A. Corbellari). L'avant-dernière part. (*Entre la sociologie de la quotidienneté et la rhétorique*) s'intéresse à la poésie ambulatoire qui voit le jour à Paris à partir du XIII^e siècle, jeu littéraire qui apporte un précieux témoignage sur l'ambiance urbaine (L. Vissière), aux bibliothèques historiques et imaginaires du Moyen Âge (T. Van Hemelryck), aux témoignages d'écrivains victimes de vols matériels ou intellectuels de leurs œuvres (O. Delsaux) et aux pratiques de la lecture en France et en Bourgogne à la fin du Moyen Âge (H. Haug). Dans la dernière part. du volume (*Effets esthétiques et pragmatique des genres didactiques*), N. Bériou s'interroge sur le statut littéraire du sermon au XIII^e siècle ; il est ensuite question de l'adaptation en langue vernaculaire des recueils latins d'*exempla* et de leur réception (M.A. Polo de Beaulieu), ainsi que de l'étude d'un corpus précis, celui des *exempla* cisterciens des XII^e–XIII^e siècles, qui témoignent d'un contexte historique et culturel spécifique (S. Mula). Enfin, V.S. se penche sur les recueils d'*exempla* cisterciens du bas Moyen Âge, qui méritent d'être reconsidérés à la fois d'un point de vue historique et littéraire.

En somme, ce volume, qui est d'une grande richesse en raison de la diversité des art. et des réflexions menées sur les rapports entre littérature et histoire dans le domaine des études médiévales, a l'immense mérite de mettre en lumière l'importance et la complémentarité des diverses approches possibles des œuvres littéraires du Moyen Âge.

Alexandra VELISSARIOU

Die Urkunden Philipps von Schwaben, éd. Andrea RZIHACEK, Renate SPREITZER, Brigitta MERTA, Christine OTTNER-DIESENBERGER, Paul ZINSMAIER (†), Rainer Maria HERKENRATH, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2014 ; 1 vol., CXII–774 p. (M.G.H., *Die Urkunden der deutschen Könige und Kaiser*, 12). ISBN : 978-3-447-10086-1. Prix : € 140,00.

Projetée en 1978, ajournée puis interrompue en 1991, relancée en 2002, la publication des diplômes de Philippe de Souabe (1198–1208) paraît enfin, dans un volume dont la qualité fait honneur à la collection des diplômes royaux et impériaux des *Monumenta Germaniae Historica*, témoignant de la constance des efforts de ses collaborateurs. Philippe de Souabe, fils de Barberousse et frère d'Henri VI fut successivement duc de Toscane (1195–1196), duc de Souabe (à partir du 15 août 1196) puis roi d'Allemagne du 8 mars 1198 à son assassinat le 21 juin 1208. Son règne fut entièrement absorbé par la guerre qui l'opposa à Otton de Brunswick (Otton IV, 1198–1214) et à ses partisans. L'édition d'A. Rzhacek et R. Spreitzer comporte 216 diplômes émis par ce prince (11 en tant que duc de Toscane, 4 comme duc de Souabe et 199 actes au titre de roi des Romains – dont 8 faux médiévaux et

33 *deperdita*) ; les É. y ont ajouté deux diplômes émis par l'épouse de Philippe, la princesse byzantine Irène, fille d'Isaac II Ange. La très longue introduction (107 p.) passe en revue l'ensemble des diplômes, présentant leurs caractères externes et internes et se conclut par une synthèse de la politique de Philippe de Souabe, telle que la reflètent les actes de sa chancellerie. Je laisse de côté les deux premières part. relatives aux diplômes rédigés lorsque le souverain était duc de Toscane (p. xiv–xx) puis de Souabe (p. xxi–xxiv) pour me concentrer sur la production royale. Du règne de Philippe datent donc 199 pièces, dont, en comptant les faux médiévaux, 153 diplômes au sens strict. 99 sont conservés en original. À trois exceptions près ils sont tous en latin. Les É. les regroupent en trois catégories : 30 privilèges solennels – dont 23 originaux, pourvus des caractères diplomatiques complets (première ligne en *elongata*, eschatocole intégral avec monogramme et formule *Datum per manus*, etc.) ; une catégorie intermédiaire d'actes à l'allure relevée (se distinguant des privilèges par l'absence de monogramme, de formule de recognition et par une datation simple) est riche de 22 originaux ; un troisième groupe est constitué par 52 diplômes au formulaire simplifié. S'y ajoutent les simples mandements. 185 actes sont à destination de l'Empire, dont 149 pour le seul royaume d'Allemagne. Au total trois-quarts des bénéficiaires sont ecclésiastiques. En Allemagne, les monastères représentent 70 % des récipiendaires contre 30 % pour les prélats ; les cisterciens arrivent largement en tête. Parmi les bénéficiaires laïques, les villes ont reçu 60 % des diplômes. L'essentiel de ces actes consiste en octroi ou confirmation de droits, possessions, exemptions fiscales, immunités, en règlements de problèmes liés à l'avouerie... Leur examen confirme l'idée communément admise que Philippe de Souabe a dû souvent céder des droits régaliens en échange de soutiens politiques. L'immense majorité des actes est de portée locale, à l'exception de l'octroi du titre royal au duc de Bohême et des échanges avec Innocent III.

Les É. donnent d'abondantes informations sur la chancellerie, ses titulaires, les protonotaires, dont Conrad de Scharfenberg, futur chancelier d'Otton IV puis Frédéric II, et surtout sur les cinq notaires dont les mains sont identifiables (p. xxxviii–lxix) et dont une minutieuse étude passe en revue les formules employées, le style, les écritures. Au-delà de l'emploi de stéréotypes, certains font preuve de créativité tels « A » qui use d'images parfois étonnantes (notions militaires à l'occasion d'un diplôme en faveur des moniales de Rolandswerth, voir D 192). La chancellerie a connu un personnel stable. Les notaires « A », « C », « D » et « E » ont aussi servi Otton IV ; les trois premiers serviront Frédéric II et « C » a même été en fonction sous Henri VI, servira Otton IV après la mort de Philippe de Souabe puis Frédéric II (de 1213 à 1220). Ces diplômes ne présentent jamais de préambule affichant la vision ou les aspirations politiques du roi – à l'exception du D 175 en faveur du monastère de Benediktbeuern, évoquant l'*imperialis dignitas* obtenue à la suite de la « légitime élection des princes ». On ne trouve qu'une seule fois l'expression *sacrum imperium*, dans un acte

en faveur du monastère de Cherlieu (D 71). D'un point de vue externe, la majorité des actes sont de format allongé (60% contre 30% pour les formats oblongs). Leur taille varie considérablement (de 850 x 600 mm pour le plus grand des privilèges officiels à 100 x 150 mm pour les plus petits mandements). Le parchemin est le support exclusif et la petite taille des marges montre qu'on cherchait à l'employer au mieux. L'écriture est l'habituelle minuscule diplomatique. Aucune des bulles d'or de Philippe de Souabe n'a été conservée mais une description de 1633 laisse penser qu'elles ressemblaient à celles de Frédéric II (mêmes formule et titulature – *ROMA CAPUT MUNDI TENET ORBIS FRENA ROTUNDI*, même image du souverain en majesté tenant le sceptre et le globe) et ne reprenaient donc pas le modèle de Barberousse (où l'empereur apparaissait debout derrière la muraille de Rome). 58 sceaux du souverain ont été conservés : ils reprennent le modèle de ceux d'Henri VI où l'empereur trône tenant le sceptre et le globe. Les caractères internes ne présentent pas d'originalité particulière : invocation et titulature sans surprises, préambules qui s'inspirent tant pour les thèmes que pour le style de ceux de Barberousse et Henri VI – même si on note quelques spécificités dues à l'un ou l'autre des notaires (longues phrases, citations bibliques et juridiques, notamment chez « D »), listes des témoins présentée de la manière habituelle, les ecclésiastiques précèdent les laïcs et tous étant classés par ordre hiérarchique, formules de datation avec année de l'Incarnation, indiction et année du règne (dans les privilèges solennels). On note toutefois, au contraire de ses prédécesseurs, l'absence dans les actes de Philippe de Souabe de clauses de sauvegarde au bénéfice des droits du roi ou de la « justice impériale » ; par ailleurs la peine de bannissement n'apparaît que lorsqu'elle figurait dans un diplôme d'un souverain antérieur qui se voit confirmé. On constate aussi que la part des actes solennels est nettement inférieure à ce qu'elle était sous Barberousse et Henri VI (de 50 % des actes à moins de 20 %). On a ainsi un certain nombre de signes qui renvoient à la fragilité d'un pouvoir sans cesse en guerre et sous la menace d'Otton IV jusqu'en 1205. Dans les trois dernières années du règne, la part des actes inédits émis par la chancellerie augmente au détriment des confirmations de diplômes royaux antérieurs : le pouvoir royal regagnait en autonomie. La production annuelle varia d'une année à l'autre : 16 actes en moyenne par an, ce qui est fort peu, mais 7 en 1198–1199 contre 27 en 1206–1207 et 38 en 1207–1208, autre reflet de l'évolution de la puissance royale. Mais ces nombres sont faibles comparés à la production de la chancellerie d'Henri VI (58 actes en 1193, 100 en 1195) puis de Frédéric II (59 actes en moyenne par an entre 1213 et 1219). Les longs mois passés en opérations militaires et en déplacements expliquent largement cette quantité médiocre. Enfin, les lieux d'émission montrent que Philippe de Souabe a exercé son activité législatrice principalement dans les palais royaux (Haguenau, Aix, Gelnhausen, Eger) et les villes épiscopales alliées (Spire, Wurtzbourg, Worms, Strasbourg). On notera parmi les actes les plus importants, les lettres échangées avec

Innocent III (DD 20, 30, 77, 78, 128, 170, 174), les privilèges aux villes de Goslar, Trèves et Cologne (DD 33, 69, 138), les faveurs au patriarche d'Aquilée, Wolfger, évêque de Passau et conseiller du roi (DD 126, 156) etc.

Les habituels index (noms propres et noms communs) et tables classant les actes par destinataires et lieux d'émission achèvent, avec une riche bibliographie, ce volume en tous points remarquable.

Sylvain GOUGUENHEIM

Transkulturelle Verflechtungen im mittelalterlichen Jahrtausend.

Europa, Ostasien, Afrika, éd. Michael BORGOLTE, Matthias M. TISCHLER, Darmstadt, WBG, 2012 ; 1 vol., 271 p. ISBN : 978-3-534-24487-4. Prix : € 55,98 (= T.V.) ; **Acteurs des transferts culturels en Méditerranée médiévale**, éd. Rania ABDELLATIF, Yassir BENHIMA, Daniel KÖNIG, Elisabeth RUCHAUD, Munich, Oldenbourg Verlag, 2012 ; 1 vol., 232 p. (*Ateliers des Deutschen Historischen Instituts Paris*, 9). ISBN : 978-3-486-70941-4. Prix : € 24,80. (= A.T.) ; **Cultural Brokers at Mediterranean Courts in the Middle Ages**, éd. Marc VON DER HÖH, Nicolas JASPERT, Jenny Rahel OESTERLE, Paderborn, Wilhelm Fink-Ferdinand Schöningh, 2013 ; 1 vol., 282 p. (*Mittelmeerstudien*, 1). ISBN : 978-3-7705-5364-8 / 978-3-506-77559-7. Prix : € 39,90 (= C.B.).

Ces trois ouvrages présentent de nombreux points communs : il s'agit de publications collectives liées à des colloques mais aussi à des programmes de recherche en cours ou en projet, en particulier à partir d'initiatives universitaires allemandes. Il s'agit surtout de thèmes très proches autour des échanges, rencontres et transferts entre des aires culturelles a priori différentes principalement à l'époque médiévale. Le monde méditerranéen est très bien représenté : il est vrai qu'il présente le paradoxe d'être à la fois le lieu d'une grande unité culturelle, celle de l'Antiquité classique et de l'Empire romain, et la grande « barrière » entre monde chrétien et monde musulman au Moyen Âge. Sans doute ne faut-il pas exagérer l'homogénéité du monde antique et ne faut-il pas non plus exagérer la « barrière » médiévale. Au-delà du monde méditerranéen, on trouvera dans ces trois volumes quelques aperçus vers d'autres échanges dans le Japon médiéval (K. Vollmer, T.V.), avec la réception de la médecine arabe dans la Chine des Yuan (A. Schottenhammer, T.V.). On peut y ajouter l'Irak des premiers Abbassides (W. Drews, C.B.) où non seulement la culture grecque mais aussi la culture persane et indienne influença la culture arabe. La cour mongole d'Iran (R. Amitai, C.B.) reçut l'apport de juifs du Moyen-Orient. Le royaume chrétien soudanais de Dongola représentait au Moyen Âge un lieu de rencontre entre Nubiens, Beja, Coptes, Grecs puis Arabes (M. Bechhaus-Gerst, T.V.). R. Forster (A.T.) évoque le cas exceptionnel de Barlaam et Josaphat, la légende du Bouddha passée dans l'hagiographie chrétienne via le monde persan et arabo-musulman. Dans le monde méditerranéen, la Péninsule ibérique joue bien sûr un

rôle important. On notera l'étude sur les traducteurs dans les cours royales ibériques (A. Echevarria, *C.B.*), les ordres mendiants, les juifs et les musulmans à la cour d'Aragon (N. Jaspert, *C.B.*) ou encore les relations amoureuses entre juifs et musulmans dans la Castille des *xiv^e*–*xv^e* siècles (B. Schlieben, *C.B.*). Précisément, à Cordoue, au *x^e* siècle, Abd ar Rahman III avait une réputation de cruauté (M. Fierro, *A.T.*). Mais la Péninsule ibérique n'était pas le seul lieu d'échanges entre les diverses cultures et religions. C'était aussi le cas de la Sicile (B. Scheller, *T.V.*) et de l'Italie méridionale (K. Wolf, *T.V.*). Les îles de la Méditerranée offrent aussi des terrains d'études sur ces échanges interculturels : à Rhodes dans le milieu des chanceliers des hospitaliers (J. Sarnowsky, *C.B.*), à Chypre avec la cour des Lusignan (N. Coureas, *C.B.*) ou dans les relations entre Chypre et les Mamlouks (J. Pahlitzsch, *A.T.*). Les capitales des grands empires étaient nécessairement des lieux de rencontre de langues et de religions diverses, ainsi la cour des califes du Caire au *x^e* siècle, en particulier pour l'action des missionnaires chiites (J. Oesterle, *T.V.* et *C.B.*), et bien sûr à Constantinople à la cour de l'empereur (S. Kolditz, *C.B.*) ou grâce aux ambassadeurs de l'Empire byzantin (N. Drocourt, *A.T.*). La Rome des papes était aussi en relation avec le monde musulman (C. Märkl, *C.B.*). Traducteurs, interprètes, missionnaires, ambassadeurs (M. von der Höh, *C.B.*), pèlerins (E. Ruchaud, *A.T.*) sont naturellement au cœur de ces travaux mais on y voit aussi le rôle des médecins en Italie (R. Veit, *A.T.*) ou à Marseille (J. Sibon, *A.T.*), le rôle des marchands surtout quand il s'agit de spéculations interlopes (G. Christ, *A.T.*) ou encore le rôle des poètes tel que Juda Halevi (Y. Dejugnat, *A.T.*) et des philosophes tel qu'Al Ghazali et Maïmonide (F. Musall, *T.V.*). Il faut relever aussi l'action politique spécifique du royaume de France (G. Jostkleigrew, *A.T.*). Le savoir géographique est bien un élément essentiel de ces relations ; l'émergence des portulans s'inscrit dans ce mouvement (S. Brentjes, *A.T.*) mais c'est le plus souvent l'importance de la géographie « arabe » qui permet de relier des espaces différents : comment l'Europe était-elle connue ? (J.C. Ducène, *A.T.*), comment les relations entre la papauté et l'empire « germanique » étaient-elles perçues ? (D. König, *T.V.*). R. Abdellatif (*A.T.*) évoque le cas des bâtiments religieux qui ont changé de religion en soulignant que, malheureusement, nous n'avons généralement pas de sources contemporaines pour comprendre ce phénomène. D.K. (*A.T.*) s'attache à des personnalités qui apparaissent porteurs de deux cultures aussi bien par leur profession que dans des espaces variés. On peut terminer en faisant deux remarques pour justifier le caractère sympathique de ces entreprises collectives : d'une part les A. sont aussi bien des historiens confirmés capables de commentaires pointus (G. Krämer, *T.V.* ; M. Tischler, *T.V.*) et de synthèses nourries (M. Balard, *A.T.* ; P. Guichard, *A.T.* ; M. Borgolte, *C.B.*) que des chercheurs plus jeunes, au début de projets ambitieux. D'autre part ces recherches relèvent clairement le défi de la « World History » sans d'ailleurs mentionner l'expression. Cette tendance historiographique cherche, on le sait, à opérer une sorte de retournement de perspective en regardant

d'ailleurs « l'histoire du monde ». Or l'histoire médiévale « classique » a toujours quelque part une dimension « mondiale », comme le montre M.B. en rapportant l'histoire du royaume lombard à l'histoire des migrations. Il est donc très important de souligner les perspectives communes de ces trois ouvrages, s'appuyer sur les acquis historiographiques pour renouveler les problématiques.

Bruno JUDIC

Codici, testi, interpretazioni. Studi sull'epica romanza medievale, éd.

Paolo DI LUCA, DORIANA PIACENTINO, Naples, Photocopy Edizioni-Orientale U.P., 2015 ; 1 vol., 160 p. (*Linguistiche e Filologie*). ISBN : 978-88-6682-712-2. Prix : € 15,00.

Ce recueil, richement illustré de reproductions tirées des mss, contient deux ensembles distincts d'art. Le premier comprend quatre études liées à la préparation de l'édition critique du corpus français de la *Chanson d'Aspremont* réalisée sous la direction de G. Palumbo par un groupe de chercheurs italiens et belges. M. Careri (p. 9–22) examine la typologie des erreurs commises par les copistes de la chanson et montre que celles-ci sont plus nombreuses dans les mss continentaux que dans les mss insulaires. P. Rinoldi (p. 23–44) analyse le travail des copistes du point de vue des rapports entre timbre et limite de la laisse, soit qu'une lettrine sépare en deux une laisse monorime ou qu'un changement de timbre ne soit pas au contraire signalé par une lettrine ; il étudie aussi la présence ou l'absence de lettrine en début de laisse, ainsi que leur taille. L'art. d'A. Constantinidis et P. di Luca (p. 45–74) s'attache à caractériser la tradition textuelle de la famille γ qui comprend neuf mss de provenance anglaise et italienne, les mss anglo-normands comptant parmi les plus anciens. Il fait un sort à l'hypothèse d'A. de Mandach, selon laquelle le prologue contenu dans les mss franco-italien serait original : il s'agit en réalité d'un remaniement ; en revanche le passage de la tradition manuscrite anglaise à celle des mss franco-italiens reste encore inexpliqué. Les A. étudient ensuite des épisodes de γ communs aux deux autres traditions, mais dont la mise en œuvre est différente, puis les nombreux épisodes figurant uniquement dans la tradition γ ; ils se penchent enfin sur les sous-familles x et y de la tradition γ ; ils soulignent l'importance des éléments romanesques dans y , source principale des adaptations italiennes ultérieures d'*Aspremont*. Enfin, D. Piacentino (p. 75–91) choisit d'étudier, du point de vue de la langue et de la métrique, le ms. LONDRES, British Library, Royal 15 E vi. Elle souligne les irrégularités métriques diffuses, la résolution des hiatus, la suppression de l'élision et la modernisation des formes verbales. Les quatre art. constituent ainsi un intéressant dossier sur les variations textuelles, philologiques et poétiques affectant une chanson de geste à l'impressionnant succès et justifient pleinement l'entreprise éditoriale belgo-italienne.

Les six art. de la seconde part. du volume abordent des questions relatives à diverses épopées médiévales. L. Minervini, qui réédite le fragment de *Fierabras* contenu dans le trésor de la mosquée de Damas (p. 94–103), y voit un exemple intéressant de la diffusion outre-mer de la littérature épique française. A. Negri propose une lecture interprétative d'un ms. fragmentaire de *Renaut de Montauban*, le Hatton 49 (p. 106–118). Elle montre que les trois séquences conservées n'ont pas été retenues au hasard, et que l'arrangeur peut être considéré comme un copiste-auteur-éditeur. Celui-ci intervient fréquemment pour opérer des raccords entre les parties « récupérée[s] » ; son choix se porte toutefois, notamment pour la seconde séquence, sur des fragments comportant des interpolations de type romanesque. Posant la question de la notation musicale des chansons de geste, F. Carapezza reprend la thèse selon laquelle la notation figurant à la fin de la *Bataille d'Annezin* se rapporte au vers heptasyllabique, qui sert de clausule à certaines laisses épiques (p. 119–125). À propos de *Daurel et Beton* (p. 126–140), C. Lee rappelle les rapports linguistiques et littéraires de l'œuvre avec l'épique français (influence de *Beuve d'Hantone* notamment). Mais elle souligne la prédominance de la tradition idéologique occitane, où la haute naissance, synonyme parfois d'orgueil et de démesure, cède le pas à l'illustration de personnages plus humbles, hérauts d'un compagnonnage différent du pacte féodal du Nord. Enfin, M. Scattolini étudie la tradition manuscrite de *Huon d'Auvergne* (p. 141–160) à partir d'un passage développé de la Descente aux Enfers du héros, dont on sait qu'elle est inspirée par l'*Enfer* de Dante. Soulignant la bipartition de la tradition manuscrite, l'A. montre que le fragment de Bologne (*Br*) présente une version correcte, la plus proche de l'original, dont la version complète pouvait faire partie d'un ms. composite, comparable à celui de la *Geste francor* de V13. Cette seconde part. du recueil n'a évidemment pas la cohérence de la première, mais elle apporte toutefois des éclairages intéressants sur plusieurs points de la tradition épique romane.

François SUARD

Rudolf SIMEK, *Monster im Mittelalter. Die phantastische Welt der Wundervölker und Fabelwesen*, Cologne–Weimar–Vienne, Böhlau, 2015 ; 1 vol., 346 p. ISBN : 978-3-412-21111-0. Prix : € 29,90.

Voilà un impressionnant ouvrage, intitulé en traduction française *Les monstres au Moyen Âge. Le monde fantastique des peuples merveilleux et des créatures fabuleuses*, que nous donne R. Simek, professeur d'études germaniques à l'Université de Bonn et spécialiste de mythologie nordique. Le livre, magnifique, montre au sens propre la foisonnante richesse des formes merveilleuses grâce aux nombreuses illustrations en couleur insérées à la manière des miniatures médiévales et qui font une des grandes richesses de l'ouvrage, organisé en deux part. La première contient une étude en neuf

chap., tandis que la seconde constitue un dictionnaire avec 250 entrées. Cet ouvrage de médiéviste a cependant cette particularité de relier l'investigation historique non seulement à l'héritage antique mais aussi à notre engouement contemporain pour les « monstruosités », et par conséquent d'élargir l'exploration à des dimensions anthropologiques, philosophiques et psychologiques à vrai dire indissociables du sujet.

L'étude comporte neuf chap. concis et clairs, formant chacun comme une petite étude indépendante et complète. Le chap. *Monstres intemporels* ouvre le travail et pose la fascination de l'homme pour les formes monstrueuses comme quelque chose de permanent. Au-delà des particularités de l'imaginaire des monstres propres à chaque période et la très grande variété des catégories possibles, il faut bien constater que l'« altérité » qui les définit reste elle-même une notion hautement subjective. Un second chap. propose un panorama de la « longue histoire des monstres dans la culture européenne », depuis Homère à Pline et à la matière relative à Alexandre, ainsi qu'à l'exploitation qu'en font les théologiens chrétiens. Le troisième chap. place les monstres du Moyen Âge au cœur de l'univers dans lequel ils sont censés évoluer : ils dépendent en effet d'une vision particulière du monde, notamment de cette idée d'un « quatrième continent » dont ils seraient issus. Le chap. suivant met l'accent sur « la nature des créatures merveilleuses » et propose une classification des critères d'altérité, tandis que le cinquième s'attarde sur des formes monstrueuses particulières, des hybrides aux formes grotesques et jusqu'à l'homme sauvage qui reçoit un traitement de choix assorti d'une illustration particulièrement saisissante. Le sixième chap. est consacré aux monstres marins, puis on aborde des études plus théoriques : le septième chap. est ainsi consacré aux explications médiévales concernant « les origines et les significations des monstres et peuples merveilleux » avec notamment la question de savoir si un monstre a une âme ou non ; le huitième pose la question de savoir « pourquoi le Moyen Âge croyait aux créatures monstrueuses » et cherche à y répondre par le truchement de considérations ethnologiques, médicales et mythologiques. La part. « étude » de l'ouvrage se termine enfin avec un neuvième chap. consacré aux monstres de la modernité et visite non pas tant de nouvelles « monstruosités » que de nouvelles problématiques sur l'altérité, illustrées notamment par la *Controverse de Vallodolid*, l'œuvre de G. Orwell ou encore E.T. et autres planètes des singes.

Le lexique qui suit cette première part. et qui occupe la seconde moitié de l'ouvrage présente à la fois des entrées attendues, toujours bien documentées (sirènes, scipodes, etc.) et des art. consacrés à des phénomènes moins connus, notamment à des peuples comme les Abarimon, les Ambrones ou encore les Cubitales et les Psambari. Un appareil critique contenant en particulier une bibliographie très détaillée concernant les sources antiques et médiévales ainsi que les études scientifiques termine l'ouvrage.

Le livre se parcourt comme un passionnant voyage d'explorateur, à l'image des formes et des contrées définitivement insaisissables qui font son corps, ce qui explique et justifie une structuration de sa matière qui peut laisser perplexe à première vue : en effet, les différents chap. qui structurent l'étude de la première part. semblent parfois empiéter les uns sur les autres, leurs frontières ne semblent pas tranchées avec précision. Plutôt que de « chapitres » il faudrait en fait parler d' « articles » : chacun peut en effet se lire pour lui-même comme une unité en soi indépendamment des autres, et sans que l'ordre proposé soit absolument obligatoire. Cet esprit fait de ce bel ouvrage un outil non seulement précieux et efficace, mais invite à une flânerie jamais achevée qui fait nos délices, prouvant ainsi, si besoin en était, combien notre propre sensibilité se nourrit et se délecte encore et toujours de cet insolite imaginaire comme d'une partie obscure de notre humanité.

Karin UELTSCHI

Les Raisons du livre. Du statut de l'œuvre écrite à la figuration du symbole (XIII^e–XVII^e siècles), éd. Gérard GROS, Paris, Champion, 2015 ; 1 vol., 234 p. (*Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge*, 18). ISBN : 978-2-7453-2722-2. Prix : € 48,00.

Ce volume rassemble neuf études proposées par des membres du laboratoire trAmes de l'Université de Picardie – Jules Verne (Amiens), visant à observer « le livre en tous ses états » : comme objet codicologique, comme concept, comme texte porteur d'un discours. C'est l'ordre chronologique des œuvres ou des corpus abordés qui gouverne la disposition des articles, ce qu'on peut regretter car n'apparaissent pas ainsi les lignes saillantes de la réflexion collective (d'autant que l'introduction se borne pour l'essentiel à résumer suivant le même ordre les contributions). Les paragraphes qui suivent regroupent donc les études suivant une autre logique.

À travers une enquête lexicographique détaillée, M.S. Masse observe le transfert d'autorité que manifeste, entre 1170 et 1220, l'application du mot *Buoch* (antérieurement réservé à la Bible et aux sources savantes) à la production romanesque en langue allemande, contribuant ainsi à la légitimation de la littérature vernaculaire. Il aurait été intéressant de mobiliser des enquêtes parallèles dans d'autres aires linguistiques (anglais, italien, espagnol¹) pour vérifier s'il y a eu convergence des emplois des mots désignant le « livre ». Si le livre est un mot, il peut être métaphore ; C. Déglise retrace, à travers la métaphore cléricale du monde conçu comme *liber naturae*, la question théologique des *vestigia Dei* que l'homme s'efforce d'y déchiffrer par son intellect, plus encore ses sens et à l'aide de la Bible. Elle envisage les postures littéraires qui, de Pétrarque à Honoré d'Urfé, rendent possible « une nouvelle écriture du monde », imputable cette fois à l'homme, en tant qu'il y projette ses propres signes.

1. Pour ce qui est du français, M.S. Masse signale plusieurs études (p. 31, n. 6).

Le livre manuscrit n'est pas étudié comme tel mais indirectement. M. Perrin évoque les célèbres manuscrits de l'*In honorem sanctae crucis* de Hraban Maur (ca 810), en faisant le point sur l'*editio princeps* dirigée par l'humaniste rhénan Jakob Wimpfeling¹. Les *carminata figurata* (poèmes figurés) de Hraban représentaient un défi technique pour l'imprimeur, lequel démontrait la supériorité des Germains en la matière (fût-ce au prix d'une compréhension partielle seulement du sens des poèmes). Ce texte est fondé sur une poétique subtile du sens visuel ; d'autres contributions abordent l'iconographie du livre. G. Gros considère les bois gravés de l'*editio princeps* des *Fortunes et Adversitez* de Jean Régnier (1526, le texte, dont aucun ms. n'a survécu, remontant à 1432–1433). L'image du poète captif, se livrant au passe-temps consolateur de l'écriture, est mise en relation avec des miniatures fameuses figurant Charles d'Orléans enfermé dans la Tour de Londres et Christine de Pizan dans son *escritoire*. Avec ce « livre d'Heures de [sa] détention », Jean Régnier fonde le lyrisme bourguignon. À l'intérieur ou hors des livres, la peinture représente assez fréquemment livres et lecteurs. F. Marty-Badiola fait le point sur la Vierge lectrice dans les scènes d'Annonciation (IV^e–XVI^e siècle), dont elle analyse le sens social et spirituel. M.D. Porcheron passe en revue une vingtaine de tableaux de la peinture européenne (XV^e–XVI^e siècle) qui montrent le livre en diverses situations. Il est dommage que ces deux articles ne bénéficient que d'une ou deux illustrations.

Les textes eux-mêmes rendent compte des usages des livres. A.L. Metzger-Rambach étudie *La Nef des folz du monde*, première adaptation française par P. Rivière du *Narrenschiff* de Sébastien Brant, publiée à Paris en 1497 : si le livre est porteur de sagesse et désormais plus accessible grâce à l'imprimerie, le satiriste en dénonce les mésusages possibles par des lecteurs mal aguerris qui risquent leur salut (trois gravures renforcent le propos). Les humanistes de la Renaissance s'inquiètent des dégradations encourues par les livres (grignotage par des bestioles, moisissure, rouille) ; selon A.P. Pouey-Mounou, le rapport plus ou moins distancié des auteurs à leur bibliothèque peut révéler deux poétiques, animées l'une par le *furor* et l'autre par la mélancolie. Derrière la fragilité du livre, on s'interroge sur la capacité de l'œuvre à assurer l'immortalité littéraire.

Enfin, l'analyse par M. Loison du portrait topique de Lidoine, héroïne du roman *Meraugiz de Portlesguez* de Raoul de Houdenc (1^{er} quart du XIII^e siècle), en manifeste la dimension intertextuelle ; mais ce travail de réécriture ne présente qu'un lien tangentiel à la problématique du livre (moyennant une confusion entre texte et livre).

Les dossiers ouverts dans ce volume viennent grossir le domaine désormais bien fourni des études sur l'histoire du livre en lien avec l'histoire

1. Pforzheim, 1503.

de la littérature et de la lecture. La bibliographie qui complète l'ouvrage (p. 201–216) présente l'inconvénient de mêler indistinctement sources primaires et études critiques. Deux index (noms de personnes, notions) permettent des consultations transversales.

Florence BOUCHET

Saint-Étienne d'Auxerre. La seconde vie d'une cathédrale. 7 ans de recherches pluridisciplinaires et internationales, éd. Christian SAPIN, Paris, Picard, 2011 ; 1 vol., 526 p. ISBN : 967-2-7084-0918-7. Prix : € 80,00.

Après d'importants volumes sur l'abbaye Saint-Germain, le directeur du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre (= C.É.M.), C. Sapin, publie les actes d'un colloque où il s'entoura de 31 chercheurs français et allemands qui, comme lui, travaillent depuis des années sur la cathédrale bourguignonne. Ce livre en impose par sa taille, ses photographies et les documents reproduits, ses relevés pierre à pierre (Université de Stuttgart, G. Fèvre du C.É.M.), ses plans et ses nombreuses modélisations 3D en couleur. Que l'on ne se méprenne pas, la cathédrale n'a pas été fouillée récemment sauf dans certaines parties de la crypte romane : le chœur, la nef et les chapelles ont encore bien des choses à livrer. Mais une convention ville et État permet pendant huit ans des conditions exceptionnelles de travail. On trouve en premier lieu le fruit de recherches sur le monument : archéologie du bâti où excelle d'ailleurs le C.É.M., dendrochronologie, archéométaballurgie, géoarchéologie.

Pour la première part., proprement historique, l'Université de Bourgogne de laquelle relève en partie le C.É.M. est naturellement convoquée. A. Saint-Denis replace le chantier gothique dans la prospérité auxerroise et la transformation du paysage urbain. V. Tabbagh étudie sur la longue durée le chapitre comme maître de l'espace cathédral, la faible vigueur du sanctoral diocésain et de la mémoire des morts. L'Église locale est plutôt exaltée sur la façade (D. Sandron). A. Rauwel cherche à donner de l'épaisseur à la liturgie pratiquée en ces murs, malgré l'absence d'ordinaire et de sources bavardes. M. Sot a récemment dirigé l'édition des *Gesta episcoporum Autissiodorensium*, mais leur étude n'est pas épuisée. Si on dispose d'un art. de V. Tabbagh sur les évêques entre 1300 et 1500 et si un volume a mis en valeur une tapisserie de la Renaissance offerte au chapitre par l'évêque Jean Baillet, on ne sait pas grand-chose de leurs prédécesseurs et rien des chanoines des ^x^e–^{xv}^e siècles. Ce manque est pour le moins fâcheux. Un stagiaire du C.É.M. releva sur calque leurs pierres tombales dans la cathédrale et celles-ci n'attendent qu'une publication : on peut admirer une telle dalle p. 24.

Dans la deuxième part. consacrée à l'architecture, les art. cherchent à périodiser et comprendre l'avancée des chantiers médiévaux (treize phases jusqu'au ^{xv}^e siècle pour les élévations, dendrochronologie de la charpente et même des vantaux depuis 1235) ou encore la présence abondante du métal, en commençant par l'étude du dossier iconographique (D. Cailleaux) et des

restaurations depuis deux siècles. L'étude des cinq portails de la façade est remarquable (H. Hansen), le jubé de la Renaissance a été retrouvé en remploi dans l'ancienne sacristie (S. Aumard). C.S. reprend le dossier de la crypte romane sur laquelle repose le chevet gothique, par l'étude des enduits et des *Gesta*, donnant les phases de construction jusqu'à nos jours. Les chronologies de la cathédrale s'en trouvent modifiées avec des arguments plus solides que la mention évasive d'une charte ou d'un obit (il ne reste rien des sources nécrologiques de la cathédrale) : ce livre oblige à s'interroger sur le recours de l'historien aux ouvrages sur d'autres églises qui bien souvent se contentent de se répéter ou de se fier à un livre ancien qui ferait autorité.

Deux autres part. s'attachent aux matériaux (approvisionnement de la pierre, utilisation du métal y compris dans la mise en œuvre en délit des bas-reliefs du XIII^e siècle, système d'accrochage des tuiles) et au décor monumental (peintures, vitraux, sculptures). On peut citer le portail central de la façade posé vers 1400 (F. Joubert) et celui du transept nord vu comme glorification des saints évêques d'Auxerre (A. Chatain). La modestie du maître d'œuvre de ce livre prétend qu'il reste encore à faire ; il faut toute son autorité scientifique pour qu'on veuille le croire.

Jean-Vincent JOURD'HEUIL

Obscène Moyen Âge ?, éd. Nelly LABÈRE, Paris, Champion, 2015 ; 1 vol., 396 p. (*Bibliothèque du XV^e siècle*, 80). ISBN : 9782745328533. Prix : € 69,00.

L'ouvrage n'établit pas un catalogue des différents types d'obscénités dans la littérature médiévale mais lance une réflexion sur un objet complexe. L'obscénité ne se laisse pas circonscrire par l'étymologie : consiste-t-elle en la « manifestation d'une sexualité impure » (*scaevus* et *caenum*) ou s'agit-il de « ce qui doit rester hors scène (*ob scaena*) » ? Sa définition se révèle également plurielle et incertaine, d'autant que la notion se fait jour dans les textes avant que le mot ne soit employé lors de la Renaissance. Les A. de l'ouvrage s'accordent cependant pour l'envisager comme un « fait d'écriture et de lecture » : l'obscénité apparaît comme une « dissonance » qui s'appréhende au moment de sa réception. Elle peut alors être pensée comme un dispositif éclairant des enjeux non seulement moraux mais aussi politiques, linguistiques et poétiques.

Les huit études abordent des œuvres de genres et d'époques variés dont la dimension obscène a peu intéressé la critique jusqu'à présent, écartant ainsi le *Roman de la Rose*, la poésie de Villon et les textes narratifs.

Le premier chap. traite de l'obscénité et du droit au Moyen Âge. A. Levasseur distingue une obscénité contrôlée par les autorités publiques (celle quotidienne de la prostitution par exemple ou celle, exceptionnelle, des charivaris), une obscénité populaire qui se déploie au moment de l'exécution des peines infâmantes ou capitales et une obscénité circonscrite dans

l'instruction et le jugement, à savoir celle des supplices jugés indécents mais légitimes et nécessaires.

Le deuxième chap. est consacré à l'obscénité dans les œuvres lyriques. Deux études examinent l'obscénité du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle. La première, réalisée par K. Bernard, porte sur Guillaume IX d'Aquitaine et la façon dont son œuvre manifeste sa puissance sexuelle, intellectuelle et poétique. La seconde, écrite par M. Jay, s'intéresse aux productions de Charles d'Orléans et de ses proches ainsi qu'au *Jardin de plaisance et fleur de rhétorique*. Elle observe le rapport dialogique entre les pièces obscènes et les pièces de la lyrique courtoise en exploitant la notion de contre-texte. Elle découvre une véritable poétique de l'obscène fondée sur une pratique de la variation « à partir d'un répertoire défini de figures codées » dans les recueils reliés du cercle de Charles d'Orléans ou caractérisée par l'abondance verbale chez Molinet.

Le troisième chap. cherche l'obscénité dans les fabliaux. T. Van Hemelryck ne l'a pas rencontrée dans l'espace du ms. médiéval. N. Labère interroge les textes, l'ornement et l'ordure du langage, l'obscénité voilée ou immédiatement visible. Elle considère les catégories du haut et du bas, celles du devant et du derrière, énumère les différentes modalités de l'obscène (ses lieux, objets et sujets) et réfléchit à la portée de l'équivoque et de l'euphémisme obscènes.

Le quatrième chap. explore la notion d'obscénité dans les arts dramatiques d'expression française (1450–1550). Après une mise au point éclairante sur certains stéréotypes concernant le Moyen Âge et sur l'émergence du terme « obscène », E. Doudet et J. Koopmans montrent que l'obscénité se caractérise par une rupture, une déstabilisation portant sur les plans linguistique, moral, politique et éthique. Ils mènent une analyse fine de l'obscénité des scènes, des personnages et de leurs discours dans les mystères et les moralités.

Le dernier chap. offre « deux regards renaissants sur l'obscène médiéval ». R. Béhar s'attache aux sources antiques et à la réception – marquée par le succès autant que par le scandale – de l'*Hermaphrodite* de Beccadelli. P. Frei explique dans quelle mesure les *Chroniques gargantuines* de Rabelais reprennent des œuvres médiévales – les récits arthuriens et le *Roman de la Rose* – et en dramatisent les épisodes potentiellement douteux.

En somme, l'ouvrage constitue un essai, invitant à questionner la notion et revendiquant une transdisciplinarité dans ses approches (l'importante bibliographie en témoigne). Il propose les résultats d'une riche réflexion et ouvre des perspectives stimulantes pour l'appréhension de l'obscénité dans la littérature médiévale.

Magali JANET

Mittelalterliche Literatur als Retextualisierung. Das *Pèlerinage*-Corpus des Guillaume de Deguileville im europäischen Mittelalter, éd.

Andreas KABLITZ, Ursula PETERS, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2014 ; 1 vol., 763 p. (*Neues Forum für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft*, 52). ISBN : 978-3-8253-6420-5. Prix : € 75,00.

L'ouvrage comporte quinze contributions traitant de la réécriture du *Pèlerinage de la Vie humaine* (1330–1331) du cistercien Guillaume de Digulleville, une allégorie onirique inspirée du *Roman de la Rose* de Jean de Meung. Ce livre donne la liste des diverses rédactions et éditions. En introduction, les É. dressent le bilan des recherches, puis U. Peters examine le corpus (70 mss de la première rédaction et 50 de la seconde), étudie sa formation, sa répartition, sa fragmentation, analyse les différences chronologiques, typologiques et régionales, puis donne un aperçu de son environnement historique, la France anglaise. A. Kablitz et U.P. empoignent le problème des auteurs, traducteurs et adaptateurs, le codage du nom de Guillaume et même la disparition de son nom ; les A. montrent aussi pourquoi il n'existe pas de traduction italienne du *Pèlerinage*. M. Bode aborde les textes sous l'angle de la spiritualité et de la poésie, comprend la réécriture comme l'ensemble de répétition d'un récit pris entre constantes et variantes, et donne en appendice des extraits synoptiques des témoins français, anglais et néerlandais de la dernière strophe du *Marien-ABC*, personification du mauvais lecteur. F. Pomer étudie l'épisode de *Rude Entendement* du *Roman de la Rose* dans son rapport avec le débat sur les mots et les choses ainsi que sur les risques de fausses interprétations de la part des lecteurs. G. Veyssere analyse les trois *Pèlerinage* (26 copies connues à ce jour) du ms. LONDRES, British Library, Add. 22937, celui de la *Vie humaine*, celui de l'*Âme* et celui de *Jésus-Christ*. S.A. Viereck Gibbs Kamath traite de la réécriture des auteurs anciens par Guillaume, puis d'une traduction anglaise de 1426 qui offre de nombreuses variantes, et elle montre qu'Aristote et Ovide interagissent avec le narrateur. S. Reidel aborde les transformations latines de la trilogie à partir des mss de Lambeth Palace et de la Bibliothèque cathédrale de Lincoln, les compare au ms. PARIS, Bibliothèque nationale de France (= BnF), Arsenal, fr. 1648, et donne en annexe les titres des chap. et les débuts des deuxième et troisième parties de ce ms. ainsi que le *proemium* du ms. PARIS, BnF, fr. 507. Avec S. Lange-Mauriège nous passons à la traduction de la première rédaction du *Pèlerinage* (quatre mss, dont trois illustrés) ; l'A. les décrit en détail, les date et donne en annexe 22 illustrations des mss de Darmstadt, Berleburg et Hambourg, puis un tableau avec leurs rubriques et le numéro des miniatures dans chacun. R. Kunz tente de localiser linguistiquement la traduction poétique du *Pèlerinage* et de ses rédactions en prose ; elle montre ses ressemblances avec la langue d'Elisabeth von Nassau-Saarbrücken. W. Haubrichs poursuit l'analyse précédente en se penchant sur les stratégies et les strates de la réécriture selon trois axes : standardisation, régionalisation

et corrections, puis passe à l'étude lexicale selon ces mêmes axes avant de se pencher sur méthodes, contenus et intentions des réécritures. K. Mertens Fleury se consacre aux métaphores et réflexions du *Pèlerinage* et de sa traduction allemande, qui montrent que la réécriture s'enrichit de la logique du salut et marquent un entre-deux de l'immanence et de la transcendance, suscitant ainsi le désir de sublimer sa vie ici-bas en se tournant vers Dieu. I. Bisheuvel donne un aperçu des traductions néerlandaises du xv^e siècle (trois mss, un incunable), note leurs différences (additions, ajouts de morales, avertissement, abréviations). F. Meyer s'occupe de la traduction castillane de Vincente de Mazuelo, alias Vincente de Burgos, en Espagne et en France méridionale, publiée à Toulouse en 1490 ; ses illustrations montrent qu'elles copient celle de Mathias Husz¹ ; le texte lui-même révèle que Vincente a suivi l'édition de 1486 ; l'A. parle ensuite du typographe Heinrich Mayer, de sa production, liste les impressions Husz et Mayer, Johann Parix (Ségovie-Toulouse), H. Turner, S. Cleblat, au total 153 livres. M. Nievergelt retrace les voies de diffusion du *Pèlerinage* en Angleterre, notamment à Lancastre, avant 1485 et en Europe au xvi^e siècle, puis énumère les ouvrages influencés par celui de Guillaume. Plusieurs index complètent l'ensemble. Remarquablement conçu, ce volume apporte une énorme somme d'informations et de pistes de recherches.

Claude LECOUTEUX

Akademische Wissenskulturen. Praktiken des Lehrens und Forschens vom Mittelalter bis zur Moderne, éd. Martin KINTZINGER, Sita STECKEL, Julia CRISPIN, Bâle, Schwabe Verlag, 2015 ; 1 vol., 356 p. (*Veröffentlichungen der Gesellschaft für Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte*, 13). ISBN : 978-3-7965-3398-3. Prix : CHF 98,00.

Cet ouvrage collectif comporte trois part. : 1. *Les cultures du savoir comme objets d'études* ; 2. *Acquisition et transmission des savoirs* ; 3. *Communication et représentation du savoir*. Nous ne traiterons ici que des contributions en rapport avec le Moyen Âge.

1. S. Steckel aborde le Moyen Âge et les savoirs comme produits culturels devant être historicisés puisqu'ils sont ancrés socialement dans les pratiques et les objets, ce qui permet d'accéder aux communautés de savoir, d'apprentissage, etc. 2. M. Schuh étudie l'enseignement et l'apprentissage de la rhétorique au bas Moyen Âge, critique l'*amor sciendi* de Grundmann, donne le programme de l'Université d'Ingolstadt en 1478, suit la diffusion des *Elegantiole* d'Augustinus Datus et conclut que l'enseignement visait à permettre aux diplômés de gagner leur vie. K. Risbjerg Eskildsen retrace l'enseignement de Leopold Ranke à Bâle et sa méthode critique, l'institutionnalisation des travaux pratiques, la standardisation de l'enseignement et

1. Lyon 1485, 1486, 1488.

de la recherche, la formation de « familles » composées du maître et de ses étudiants. H. Lönnecker se penche sur les corporations d'étudiants en droit à Rostock, Leipzig et Heidelberg, le contenu des enseignements juridiques, les grades obtenus et la constitution de bibliothèques spécialisées. 3. S.S. Jaeger examine le mythe humaniste de l'homme parfait dans la philosophie et la poésie du ^{xii}^e siècle, l'homme microcosme, en partant des textes du *corpus hermeticum*. A. Destemberg traite de l'invention de la grève de l'Université parisienne du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, expose son vocabulaire et ses modalités pratiques, par exemple, grève des prêches (1394, 1399, 1453) contre des décisions du roi ou de la prévôté auxquelles il consacre une bonne analyse. C.A. Lerg étudie les doctorats *honoris causa*, montrent qu'ils existent depuis le ^{xv}^e siècle dans la tradition anglo-saxonne (Oxford, Cambridge), qu'ils sont au service de plusieurs sortes de diplomatie et souligne les différences d'attribution selon les pays. S. Palfner et U. Tschida reconstruisent l'évolution des auxiliaires électroniques des recherches historiques et littéraires à l'aide de TUSTEP, développé depuis 1978, et de TextGrid (sorti en 2012). Les A. abordent les *Digital humanities* sous l'angle d'une mutation de formes scientifiques, en tant que processus et pratiques intervenant dans la construction de la science. *In fine*, on trouve les *personalia* des A., un index des noms de personnes, un autre des toponymes. Cet ouvrage très bien documenté retrace à grands traits l'histoire de l'enseignement de la science et de la recherche à l'université à l'aide d'exemples pertinents.

Claude LECOUTEUX

Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome – Occident Médiéval – Byzance (viii^e s. avant J.-C. – xii^e s. après J.-C.), éd. Audrey BECKER, Nicolas DROCOURT, Metz, CRULH, 2012 ; 1 vol., 431 p. (Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, Université de Lorraine – Site de Metz, 47). ISBN : 2-85730-053-0. Prix : € 22,00.

Cet ouvrage traite des ambassades et des ambassadeurs dans la Rome antique, pendant l'Antiquité tardive et à Byzance jusqu'au ^{xii}^e siècle. Sans que ce détail ne soit en rien important, on ne comprend pas bien la chronologie donnée dans le titre de l'ouvrage puisque les références les plus anciennes datent du ^{iv}^e siècle av. J.-C. Il comporte en tout vingt contributions.

L'ampleur des thématiques abordées est considérable. Il s'agit d'une approche anthropologique de l'ambassadeur plus que de la finalité des ambassades et de leurs conclusions qui ont été déjà largement traitées dans le passé. L'espace envisagé est celui de la Méditerranée où les ambassades relient les cités au centre du pouvoir, Rome – ainsi les communautés hispaniques à la Rome républicaine – puis les communautés intégrées dans l'Empire au prince siégeant à Rome, alors qu'au ⁱⁱⁱ^e siècle se dessine une diplomatie impériale à travers les rapports de Rome avec les Parthes/Perses. Se développent pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge

des ambassades à caractère international entre *basileis*, roi des rois, voisins germaniques, califes, émirs. L'ouvrage a mis en relief les points communs de ces ambassadeurs dont très tôt les manuels grecs tentaient de donner le modèle, modèle idéal qui perdure au IX^e siècle à travers le *Péri Presbêôn*.

Sont abordés les critères de choix de l'ambassadeur, que l'on appelle *legatus* à l'époque romaine, principalement recruté dans l'élite des dignitaires, l'élite civique (celle du Sénat romain), plus tard l'élite impériale, au sein des patrices. Le don rhétorique est souligné, mais aussi la connaissance de la langue de l'hôte. Dans la période post-impériale, il s'agit toujours de personnages très importants, hauts dignitaires et évêques. Les royaumes barbares ont imité en ce point les normes romaines qui perdurent à l'époque byzantine. La figure de l'ambassadeur évolue néanmoins dans le temps et le contexte géopolitique. Ainsi aux fonctionnaires lettrés qui partaient de Constantinople pour Bagdad et Cordoue aux IX^e-X^e siècles succédèrent des militaires à partir du milieu du XI^e siècle, que ce soit à Alep ou à Konya. Il ressort que l'ambassadeur depuis Auguste est avant tout l'image du souverain en tant que son représentant. Il y a un « langage d'empire » où *imperium* et *legatio* sont à la fois les fondements du pouvoir et de la diplomatie. L'ambassadeur a donc la confiance entière du prince qui le dépêche.

Un deuxième aspect est celui du voyage de l'ambassadeur, souvent de longue durée, son entretien et les frais qu'il occasionne. Les ambassades étaient onéreuses, ce qui n'empêcha pas les cités de les multiplier auprès du prince à Rome. Quand les ambassadeurs étaient envoyés auprès du souverain étranger, il fallait assurer leur entretien en deçà des frontières. Ensuite pris en charge par le souverain étranger, il était en général accompagné et surveillé jusqu'à sa résidence. Les contemporains avaient conscience de toutes les difficultés du voyage : pénibilité, risque de maladie, d'attaques de brigands ou de pirates, d'où l'éventualité d'un décès au cours du voyage surtout si l'ambassadeur était âgé. Il est plusieurs fois question du *jus gentium* qui affirme l'inviolabilité de l'ambassadeur comme règle essentielle des relations diplomatiques. Se pose ensuite la question de l'accessibilité du prince. Il arrivait que le pouvoir impérial délègue l'accueil des ambassades à ses subordonnés, ce qui était fréquent sous la Rome impériale, mais arrivait également à l'époque médiévale. Faire attendre l'ambassadeur avant de le recevoir obéissait à la volonté politique du souverain et au cérémonial du pouvoir.

Un autre aspect est celui des négociations secrètes des ambassades et de la diversité des envoyés et des ambassadeurs. Au-delà des lettres diplomatiques qui étaient assez vides de contenu, les ambassadeurs avaient reçu des instructions orales qui leur permettaient ou non de mener des négociations secrètes, à huis clos, des entretiens séparés avec le souverain, mais le plus souvent avec des membres de l'entourage. Parfois des accointances permettaient des transmissions de renseignements et donc des opérations

d'espionnage. Ces relations sur place sont illustrées dans les rapports entre les cours occidentales post-impériales et Constantinople. Les lettres adressées à des personnes influentes, préparant ainsi la prise de contact sur place avec l'ambassadeur, faisaient partie des « communications latérales ». De plus, à côté des ambassadeurs connus comme tels, il y avait une multitude d'autres envoyés, simples porteurs de lettres et interprètes certes, mais aussi des médiateurs de toute sorte, ceux que le souverain dépêchait *in extremis* en des circonstances délicates, qui devaient démêler les situations les plus ambiguës, les « maîtres de l'improvisation » ou encore ceux que l'on envoyait pour préparer un climat favorable en tant que représentants culturels, tels Cyrille et Méthode dans le monde slave au ix^e siècle ou Manuel Chrysoloras à Florence, Pavie et Milan fin xiv^e–début xv^e siècle.

Un dernier aspect qui symbolise les rapports entre souverains et la hiérarchie internationale est celui des cadeaux. Le don est compris dans la relation de l'Empire avec ses voisins. Ce peut être une relation de clientèle, comme il en est des cités intégrées à l'Empire ou plus tard, des *legati* alamans reçus à la cour de Milan en 364, qui refusèrent les dons comme étant de trop faible valeur. Ce peut être une relation diplomatique, alors les dons sont offerts à leur arrivée par les ambassadeurs à la cour étrangère et sont suivis de contre-dons. Les cadeaux sont, autant que les ambassadeurs, des médiateurs culturels, comme en témoignent le précieux manuscrit du Dioscoride et l'*Histoire contre les Païens* de Paul Orose envoyés à la demande du calife omeyyade de Cordoue vers 940, parmi tant d'autres dons précieux où rivalisaient Byzantins et musulmans.

Bien d'autres aspects sont à découvrir dans cet ouvrage qui restera certainement pour tous les spécialistes une avancée notoire dans l'histoire des relations diplomatiques et laissent encore la porte ouverte, comme le disent les É., à d'autres pans d'investigation.

Élisabeth MALAMUT

Die Ordnung der Kommunikation und die Kommunikation der Ordnungen, t. 1, **Netzwerke : Klöster und Orden im Europa des 12. und 13. Jahrhunderts**, éd. Cristina ANDENNA, Klaus HERBERS, Gert MELVILLE, t. 2, **Zentralität : Papsttum und Orden im Europa des 12. und 13. Jahrhunderts**, éd. Cristina ANDENNA, Gordon BLENDEMANN, Klaus HERBERS, Gert MELVILLE, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2012-2013 ; 2 vol., 307 et 331 p. (*Aurora. Schriften der Villa Vigoni*, 1, 1–2). ISBN : 978-3-515-09929-5 et 978-3-515-10301-5. Prix : € 56,00 chacun.

Ce volume est le premier élément d'un diptyque d'ouvrages collectifs réunis par les mêmes É¹. Bien que ces ouvrages soient issus de deux

1. Le deuxième volume, auquel un quatrième É. a collaboré, est traité plus en détail ci-dessous, mais j'évalue ensemble les objectifs généraux des deux volumes.

colloques distincts, ils fonctionnent ensemble et forment un tout. Ils partent d'ailleurs d'une même interrogation : qui, de la papauté ou des « ordres » religieux, fut à la base d'un espace culturel européen unifié et de ses processus de renouvellement aux XII^e et XIII^e siècles ? Selon la thèse centrale des É., c'est la « communication » qui a tout à la fois stimulé cet espace culturel, la propagation des idées et la mise en place des ordres nouveaux. La papauté et la *Vita religiosa*, qui présentent des modes d'organisation et surtout de communication assez différents, offrent des vues différentes sur des concepts sociologiques tels que « réseau », « centre *versus* périphérie » et « système ». L'interaction entre la « communication » et des structures sociologiques contrastées est le véritable objet de ces deux ouvrages.

Le premier volume, divisé en quatre part. thématiques, traite ces questions du point de vue des ordres religieux. Dans un chap. introductif, A. Hahn explique les concepts de « centre » et de « périphérie » comme des éléments qui structurent les systèmes plus en termes de fonctions qu'en termes de situation géographique. Ensuite, dans une première part., trois A. examinent la façon dont la communication interne autour de thèmes communs pouvait stimuler l'unité d'un ordre religieux, et vice versa. M. Breitenstein traite des textes didactiques, J. Röhrkasten s'intéresse à l'échange de données économiques et F. Cygler regarde comment les aspirations à l'uniformité structurent non seulement la forme, mais aussi le contenu de la communication, par exemple via des genres textuels. Dans la deuxième part., on s'interroge sur la manière dont, d'un côté, l'organisation des actes mêmes de communication et, de l'autre, l'organisation des ordres religieux se structuraient mutuellement : M. Pia Alberzoni examine les différents systèmes de contrôle, comme les visitations, S. Barret la fonction juridique et mémorielle des archives, et R. Lambertini l'organisation des *Studia*. Dans une troisième part., cinq A. enquêtent sur les différences entre les médias utilisés pour la communication entre les monastères et entre les différents ordres religieux. Allant des messagers (U. Israel), des lettres (G. Constable) et de l'historiographie (R. Weigand) jusqu'à l'architecture (C. Jäggi) et à l'ornementation (H. Stein-Kecks), chacun de ces A. nous montre l'étendue des réseaux de communication, les différents niveaux de communication et, partant, la possibilité d'instaurer l'ordre dans les ordres. La quatrième part. comprend une discussion des modes de la communication. S. Vanderputten montre comment des modes de communication spécifiques, et leur utilisation stratégique, permettaient aux moines du Moyen Âge central de gérer leurs relations avec le monde extérieur de façon avantageuse. N. D'Acunto et C. Andenna chacun analysent comment les modes de communication – envoyés respectivement des centres stables ou de la périphérie des ordres religieux – affectaient les idées sur la « hiérarchie » et les « centres fonctionnels ».

Dans son ensemble, ce premier volume solide et complexe fournit un aperçu général, mais néanmoins approfondi, des divers aspects, niveaux

et formes de la communication monastique. Le contenu, les pratiques, les formes et les modes de communication ont tous eu un impact indéniable sur la façon dont les religieux se sont organisés, et vice versa. Aussi les A. nous invitent-ils à découvrir comment les concepts d'*Ordnung*, de centralité et de communication pouvaient être liés les uns aux autres, et comment la « communication » fut à la base tant du changement religieux que de l'expression de celui-ci.

Comme le précédent, le second volume examine les interactions entre les structures et la communication, mais cette fois-ci dans le champ des rapports entre la papauté et les ordres religieux. Dans un premier chap., les É. redéfinissent la « centralité » comme un concept qui doit être généré et exprimé de façon répétée. La question centrale du livre devient alors celle de savoir avec quels instruments de communication (monastiques ou non) les papes des XII^e et XIII^e siècles se sont efforcés de promouvoir l'unité de l'Église. Dans l'introduction, A. Paravicini Bagliani problématise l'idée d'Europe comme un espace unifié par la centralité de la papauté.

Le corps du livre est divisé en quatre part. La première, concernant la création des nouveaux ordres, ne comprend que le chap. d'U.R. Blumenthal, qui montre que ce sont les besoins des religieux locaux et des universités, et non les papes, qui ont conduit à la canonisation des décrétales des conciles. La deuxième part. se compose de quatre études sur des contextes locaux, qui rapportent des relations institutionnalisées à des traditions de communication : J.M. Martin offre un aperçu des échanges culturels entre les moines grecs et latins dans la région de Naples ; M. Pia Alberzoni montre que la structure centrale des ordres mendiants fut pour les papes un instrument parfait en vue d'accroître leur influence dans le nord de l'Italie ; W. Könighaus dévoile comment les structures organisationnelles des prémontrés et des cisterciens ont contribué à ouvrir l'Église d'Europe orientale à l'influence occidentale ; et C. Grasso étudie la façon dont les papes ont essayé d'obtenir le contrôle des croisades à travers le soutien aux prédicateurs-collecteurs.

Dans une troisième part., les A. discutent des moyens mis en œuvre par les papes pour propager des informations structurées dans le monde et de l'impact que ceci a sur la compréhension des concepts « centre/périphérie ». H. Müller décrit le recours croissant à la juridiction des légats de la papauté ; H.J. Schmidt explore les interventions pontificales dans les chapitres généraux des cisterciens ; et T. Wetzstein attribue le succès des papes à renforcer de plus en plus leur emprise universelle au XI^e siècle aux pontifes étrangers, à leurs voyages, à leur correspondance et à la multiplication des légats.

La quatrième part. poursuit les mêmes objectifs que la troisième, mais pour les concepts « centre/hiérarchie ». J. Johrendt indique que les papes du XI^e siècle ont de plus en plus mis l'accent sur l'importance de leur office

lui-même, plutôt que sur la ville de Rome ; P. Zutschi donne des exemples de l'importance croissante de la justice pontificale en Angleterre ; C.A. étudie le rôle des contacts personnels dans l'instauration de l'ordre des franciscains ; G. Cariboni insiste sur les tensions qui pouvaient exister entre la papauté et les moines au sujet de l'*appellatio* au XII^e siècle ; et R. Paciocco présente le processus de canonisation comme un médium adaptable à l'expression des intentions politiques.

C.A. et G. Blenneman concluent ce volume par un cadrage théorique des différentes contributions, en défendant la pertinence des concepts sociologiques utilisés. Dans ce cadre, ils introduisent aussi l'idée de « polarité » comme instrument heuristique : des « opposés non contradictoires », comme centre et périphérie, ou papauté et *Vita religiosa*, peuvent renforcer leurs significations respectives.

La force de ces ouvrages est sans aucun doute le cadre théorique défini par les É. Les contributions qui s'y insèrent sont en plus de grande qualité, régionalement diversifiées en termes de contenu et d'approche (elles sont aussi en quatre langues différentes), et elles présentent toutes des analyses qui vont plus loin que la simple étude de cas. En outre, les É. ont organisé les chap. de manière cohérente (bien que le second volume soit à cet égard plus complexe que le premier) ; ils leur ont donné, avec une introduction et une conclusion conceptuelle approfondies, un fil rouge concret qui unifie l'ensemble. En cela, ils se distinguent de la plupart des ouvrages collectifs. S'il faut émettre une critique, on dira peut-être que, dans leur esquisse d'un espace européen uni par la chrétienté et sa communication, le rôle des évêques est trop absent. Néanmoins, avec la mise en œuvre de leurs quatre axes croisés d'analyse (centre/périphérie, structures/hiérarchie, communication, papauté/ordres religieux), ces ouvrages montrent que les concepts théoriques peuvent contribuer significativement au renouvellement de l'heuristique historique. Ensemble, ces deux volumes offrent une étude comparative très poussée entre deux systèmes religieux, qui vise améliorer notre compréhension des processus d'institutionnalisation.

Pieter BYTTEBIER